This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

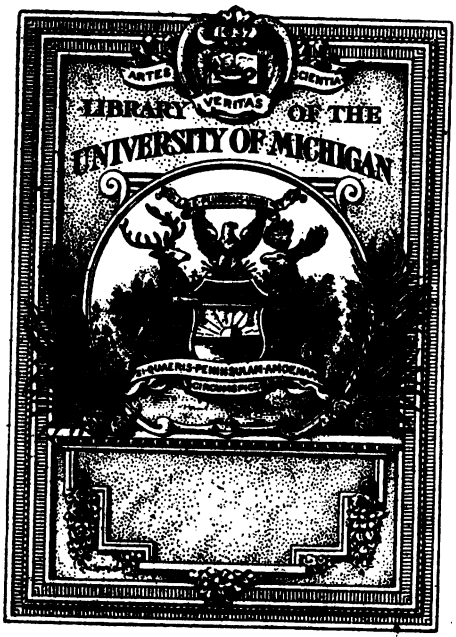
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

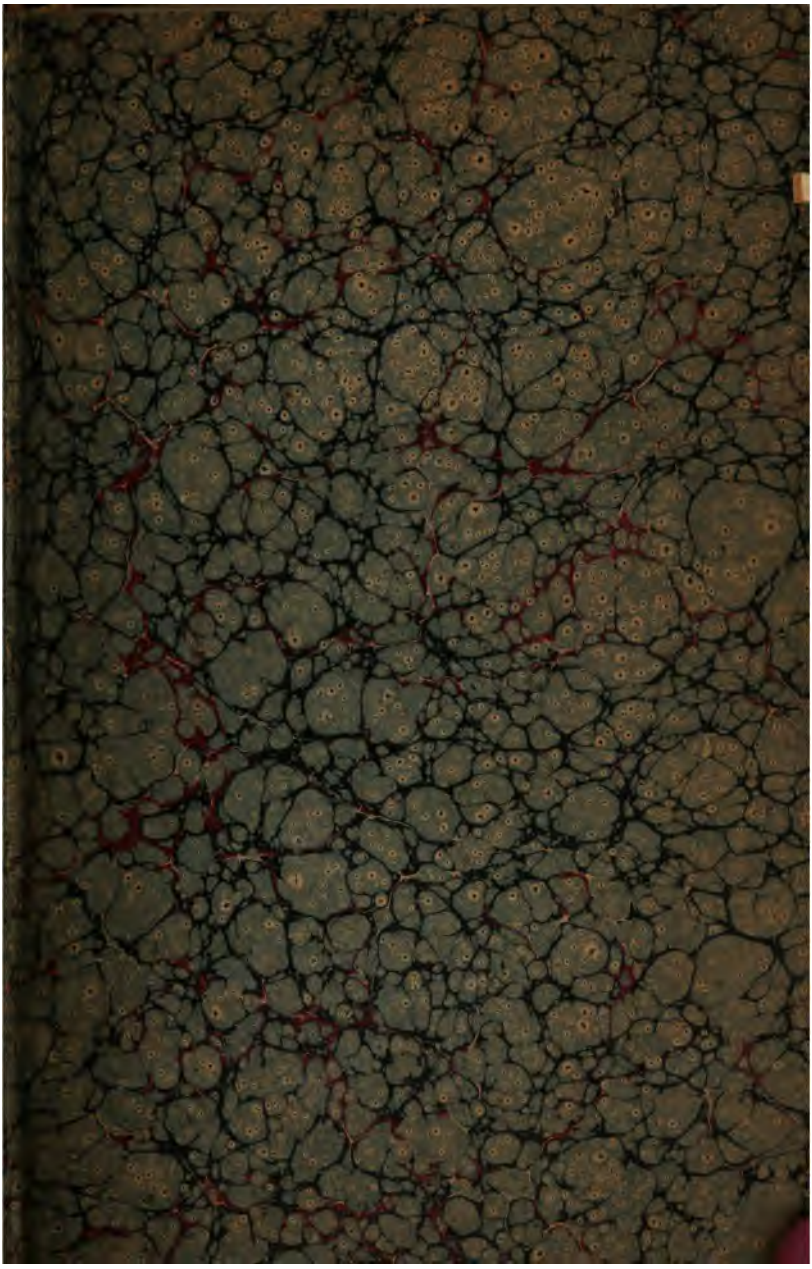
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



848
D88ica

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS
Parues dans la collection Michel Lévy

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Aventures de John Davys . . . 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
La Bouillie de la comtesse Berthe. 1
La Boule de neige 1
Bric-à-Brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles le Téméraire 2
Le Chasseur de sauvagine . . . 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental . . . 2
Le Chevalier de Maison-Rouge . . 2
Le Collier de la reine 3
La Colombe 1
Le Comte de Monte-Cristo . . . 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Compagnons de Jéhu 3
Les Confessions de la marquise . . 2
Conscience l'innocent 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Diane 3
Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2
Les Drames de la mer 1
La Femme au collier de velours. 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Gaule et France 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie . . . 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette . . . 1
L'Horoscope 1
Impressions de voyage :
— Une Année à Florence . . . 1
— L'Arabie Heureuse 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capitaine Arena 1
— Le Caucase 3
— Le Corricolo 2
— Le Midi de la France 2
— De Paris à Cadix 2
— Quinze jours au Sinaï . . . 1
— Le Speronare 2
— En Russie 3
— En Suisse 3
— Le Vélocе 2
— La Villa Palmieri 1
Ingénue 2
Isabel de Bavière 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe (traduction) 2
Jane 1
Jehanne la Pucelle 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour 2
Les Louves de Machecoul . . . 3
Madame de Chamblay 2
La Maison de glace 2
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus . . 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence 1
Olympe de Clèves 3
Le Page du duc de Savoie . . . 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 1
Le Père Gigogne 2
Le Père la Ruine 1
La Princesse de Monaco 2
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 3
La Régence 1
La Reine Margot 2
La Route de Varennes 1
Le Saltéador 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) . 5
Souvenirs d'Antony 1
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
Le Testament de M. Chauvelin . . 1
Trois Maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 2
Le Trou de l'enfer 1
La Tulipe noire 1
Le Vicomte de Bragelonne . . . 6
La Vie au désert 2
Une Vie d'artiste 1
Vingt Ans après 3

LAGNY. — Imp. VARIGAULT.

IMPRESSIONS
DE VOYAGE

— LE CAUCASE —

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TROISIÈME SÉRIE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

— LE CAUCASE —

XLIV

LE PRINCE ELLICO ORBELIANI

Cependant le souterrain se remplissait de curieux. Ce qui les attirait particulièrement, c'était le bruit qui s'était répandu que la veuve et le fils du prince Ellico Orbeliani venaient d'arriver à Pokhalsky.

Or, le prince Ellico Orbeliani était populaire chez les Lesghiens. C'était pour eux un de ces ennemis que tout à la fois on craint, on estime et on admire.

Il avait été prisonnier de Schamyl, conduit à Veden et amené à l'imam. Celui-ci s'était réjoui en apprenant qui il était : dans chaque prisonnier d'importance qu'il faisait, il voyait un moyen d'échange contre son fils Djemal-Eddin.

24773

Aussi Schamyl avait-il fait venir devant lui le prince Ellico.

— Ta liberté dépend de toi, lui avait-il dit.

— Mets-y un prix, avait répondu le prince, et, s'il n'est pas au-dessus de ma fortune, je te le payerai.

— Il ne s'agit point d'argent.

— De quoi s'agit-il donc ?

— Tête pour tête.

— Je ne te comprends pas.

— Écris à l'empereur Nicolas de me rendre mon fils, et, contre mon fils, je t'échange.

— Tu es fou, lui avait répondu le prince ; est-ce que l'on écrit de ces choses-là à l'empereur Nicolas ?

Et il tourna le dos à Schamyl.

Schamyl fit reconduire le prince à sa prison sans ajouter une parole. Six mois se passèrent.

Au bout de six mois, Schamyl le fit revenir devant lui et renouvela sa proposition.

Le prince fit la même réponse.

— C'est bien, dit Schamyl, qu'on le mette au trou.

Le trou, à Veden, c'est quelque chose comme la prison Mamertine à Rome. On y descend par une échelle, et, l'échelle retirée, la trappe fût-elle ouverte, il est impossible d'en sortir.

Une cruche d'eau et du pain noir complètent la ressemblance qu'il y a entre la prison Mamertine et le trou.

Dans l'un comme dans l'autre, c'est la mort au bout de quelque temps, et cela, sans que le bourreau s'en mêle : on n'a qu'à laisser faire l'humidité.

De temps en temps, on venait de la part de Schamyl

demander au prince s'il consentait à écrire à l'empereur. Le prince avait fini par ne plus même répondre.

Il est vrai que sa faiblesse était arrivée au point qu'à peine pouvait-il parler. On prévint Schamyl qu'un séjour d'une semaine encore dans l'horrible prison, c'était la mort du prince.

Il l'en fit tirer.

On le conduisit alors dans la cour qui précède le harem. D'une des cellules entourant cette cour, Schamyl pouvait voir tout ce qui allait se passer.

Un naïb vint à la rencontre du prince Ellico avec neuf hommes armés de fusils.

— Ellico Orbeliani, lui dit le naïb, Schamyl, irrité de tes refus, a décidé que tu allais mourir. Seulement, il te donne le choix de la mort.

— Je choisis celle qui me débarrassera le plus vite de l'ennui d'être son prisonnier. Tu as des hommes armés, qu'on me fusille.

On place le prince contre la muraille, en face de la cellule par laquelle le regarde Schamyl, on arme les fusils, on le met en joue, on va faire feu.

En ce moment, Schamyl paraît, fait un signe, les fusils s'abaissent.

— Ellico, dit Schamyl, on m'avait dit que tu étais brave; maintenant, j'ai vu de mes yeux que l'on m'avait dit la vérité. Je n'exige plus rien de toi, que ta parole de ne pas fuir. A cette condition, tu es libre.

Le prince donna sa parole.

Il fut échangé contre des prisonniers tatars, et Schamyl se montra très-facile dans les arrangements.

Le prince Ellico quitta Veden après un séjour de neuf

mois; mais il laissa chez les montagnards un éternel souvenir.

Il n'y avait donc rien d'étonnant que les Lesghiens, sachant qu'il avait été tué dans la guerre contre les Turcs, voulussent voir sa femme et son enfant.

Bien plus : ces hommes féroces retrouvant une certaine délicatesse au souvenir d'un grand courage, essayaient de consoler la princesse à leur manière.

Les uns lui disaient que le petit Georges était le portrait vivant de son père, et qu'ils l'eussent reconnu quand même on ne leur eût pas dit son nom.

Les autres lui affirmaient, comme s'ils l'eussent su, que son mari n'était pas tué, mais seulement prisonnier, et qu'elle le reverrait un jour revenant de chez les Turcs, comme elle l'avait vu revenant de chez eux.

Tous, enfin, à cette femme qui venait de subir deux jours de fatigue, de faim, de mauvais traitements, faisaient leur cour comme à une reine.

La princesse Orbeliani profita de ces dispositions pour s'informer auprès de ces hommes du prix que Schamyl mettait à sa rançon, à celle de sa sœur et à celle des personnes de leur maison qui avaient été prises avec elles.

Un naïb se détacha, alla parler à l'imam, et revint dire que Schamyl voulait que l'empereur Nicolas lui rendît son fils et que le prince Tchavtchavadzé lui envoyât une araba pleine d'or.

Les pauvres princesses baissèrent la tête : elles regardaient les deux conditions comme à peu près impossibles.

Maintenant, qu'allaient-elles devenir? Elles ignoraient l'ordre donné par Schamyl de les diriger sur Veden.

Daniel-Beg, cet oncle de Mohammed-Khan dont j'ai déjà parlé et qui avait servi les Russes, comme je l'ai dit, avait connu le père du prince David Tchavtchavadzé. Il avait vécu à Tiflis, il connaissait ces besoins de luxe des grandes dames géorgiennes qui deviennent des nécessités. Il comprenait ce que devaient souffrir les deux princesses, manquant de tout au milieu de leurs hôtes sauvages. Il offrit à Schamyl de les conduire chez lui, répondant d'elles sur sa propre tête.

L'imam refusa.

— Elles viendront chez moi, dit-il, et elles seront traitées comme mes propres femmes.

Que pouvaient désirer de plus les princesses? Elles allaient être traitées comme les femmes du prophète.

On rapporta cette réponse aux deux captives, avec invitation d'écrire à Tiflis afin de faire connaître les conditions de Schamyl.

Ce fut la princesse Tchavtchavadzé qui écrivit. Une lettre fut adressée à son mari, l'autre lettre au lieutenant gouverneur. Les deux lettres furent portées à Schamyl, qui se les fit traduire, pesa longuement chaque phrase et finit par les faire porter à Tiflis par un Tatar.

Mais, en attendant la réponse, il donna l'ordre de partir pour Veden.

Les princesses alors lui firent demander quelques vêtements; elles étaient à peu près nues.

On leur apporta un pantalon de femme, un mouchoir de cou et un vieil habit de cocher.

Un instant après arriva un paletot d'homme.

La princesse prit pour elle le pantalon, donna le fichu

et le paletot à sa sœur, et l'habit de cocher à la gouvernante française.

La princesse Nina Baratof n'avait besoin de rien : à part son voile déchiré par les épines, elle était comme au moment de la sortie de Tsinondale. La faiblesse de la femme avait eu à souffrir; mais la pudeur de la jeune fille n'avait rien à reprocher aux ravisseurs.

Le lendemain matin, les prisonnières sortirent de la forteresse par le même moyen qu'elles y étaient entrées, c'est-à-dire par l'échelle. Schamyl avait donné l'ordre de les conduire à Veden par le chemin le plus sûr, lisez le plus difficile; il s'agissait de les soustraire à toute tentative d'enlèvement. Lui partait de son côté sans leur avoir parlé, sans même les avoir vues.

Nous ne suivrons pas les pauvres femmes dans les détails de ce voyage, où chaque pas fut un danger : tantôt elles passaient par des sentiers qui eussent fait reculer des chèvres; tantôt — au mois de juillet — elles marchaient ayant de la neige jusqu'au poitrail de leurs chevaux; tantôt, enfin, elles foulaient de splendides prairies tout émaillées de rhododendrums et de marguerites roses et blanches; ou il leur fallait descendre des pentes de trois à quatre cents pieds en se laissant glisser sur les mains, en monter d'autres en s'appuyant à des pierres qui tremblaient sous leurs pieds, en s'accrochant à des broussailles qui leur déchiraient les mains.

En route, la caravane fut rejointe par un nouveau prisonnier. C'était le jeune prince Nicod Tchavtchavadzé, petit-cousin du prince David. Il avait été pris dans une forteresse où il avait, avec trente Géorgiens, soutenu un siége de trois jours contre cinq cents Lesghiens. N'ayant

plus une cartouche, il avait été obligé de se rendre.

Il eut la garde d'une des filles de la princesse, de la petite Marie, qui monta en croupe derrière lui.

Parfois, malgré les ordres de Schamyl, malgré l'insistance du moullah qui conduisait les prisonnières, on refusait de les recevoir. Le fanatisme défendait à ces dignes musulmans tout contact avec les giaours. Alors, on couchait où l'on pouvait, dans une maison en ruine si l'on avait le bonheur d'en trouver une, sinon à l'air, dans l'eau ou dans la neige.

Les deux nourrices étaient épuisées. La princesse Tchavtchavadzé donnait tour à tour le sein au petit Alexandre et à la petite Eva, cette enfant dont la mère avait été laissée pour morte, le jour de l'enlèvement, sur la route de Tsinondale à Pokhalsky.

La fatigue de la marche était si grande, que ceux qui conduisaient les prisonniers jugèrent eux-mêmes qu'il fallait leur donner un peu de repos. On fit halte dans un aoul où l'on avait été mieux accueilli que d'habitude. Un vieux moullah reçut les princesses et les femmes de leur suite dans sa maison. Elles eurent une seule petite chambre pour dix ou douze personnes, mais au moins elles furent à couvert.

Le luxe de la réception alla même jusqu'à leur étendre des nattes de jonc sur le parquet.

Le vieux moullah chez lequel elles étaient logées était un très-brave homme. Il avait fait tuer un mouton, et, pour la première fois depuis leur enlèvement, les femmes mangèrent de la viande. Cet homme avait été neuf ans prisonnier en Russie et parlait russe. Les enfants surtout étaient l'objet de ses soins et de ses caresses. Un

jour que le petit Alexandre pleurait de faim sur les genoux de sa mère, ne pouvant, à quinze mois, se contenter d'un lait tari, ni entamer cette viande de mouton que l'on ne mâche pas, que l'on déchire, ni manger ce pain noir ou ce gâteau sans sel, insupportable pour nous, il s'approcha de l'enfant et lui mit dans la main une pièce de vingt kopeks.

La princesse rougit et avança la main pour reprendre la pièce et la lui rendre; mais le moullah, l'arrêtant :

— C'est pour lui acheter une poule, dit-il, et lui faire du bouillon.

La princesse serra la main du brave homme et le remercia.

Mais, parfois, au lieu de ces soins et de ces attentions, c'étaient des injures et des menaces, de la part des femmes surtout. Un jour, une vieille Tatare, qui avait eu son fils tué par les Russes, s'approcha, suivie d'un groupe de femmes, de la princesse Orbeliani, et, lui montrant le poing :

— Jour de la vengeance, dit-elle, tu es un beau jour! J'avais un fils, l'amour et l'orgueil de ma vie, les Russes l'ont tué. Allah est grand, Allah est juste, Allah me venge!

Pour cette femme, les prisonnières étaient des Russes.

La princesse Orbeliani demanda ce que lui disait cette vieille femme.

On lui traduisit ses paroles.

— Eh bien, traduisez-lui ma réponse, dit-elle. La mort ne peut rendre la vie; tue-moi, et ton fils n'en sera pas moins mort. Les Turcs ont tué mon mari, qui était le cœur de mon cœur. Mon fils est prisonnier;

ma sœur, mes nièces et moi-même sommes au pouvoir de Schamyl : qui, de toi ou de moi, a le plus à se plaindre du sort ? Va donc, pauvre femme, oublie ta colère et abjure ta haine. Nous avons un autre Allah que le tien, c'est l'Allah des mères : celui-là ne connaît que la miséricorde et le pardon (1).

Les paroles de la princesse furent traduites mot à mot à la vieille femme, qui les écouta, tira son voile sur ses yeux pour cacher ses larmes et se retira lente et silencieuse.

Quinze jours après le départ de la forteresse de Pokhalsky, comme la caravane faisait halte dans une de ces oasis que la montagne cache dans ses replis, sur un tapis de verdure semé de pensées et de violettes jaunes, émaillé de marguerites blanches et mauves, un Tatar apparut à cheval : il paraissait être à la recherche des princesses, et, dès qu'il les aperçut, il mit son cheval au galop.

En effet, c'était le messager qui avait porté les lettres à Tiflis; il rapportait la réponse.

Cette réponse était du beau-frère de la princesse Varvara, du prince Orbeliani.

La lettre était aussi consolante que possible : « Croyez, attendez et espérez, disait-elle; tout ce qu'il sera possible de faire pour vous rendre la liberté, on le fera. »

Cette lettre rendit des forces aux plus épuisées.

(1) Encore une fois, je renvoie ceux de mes lecteurs qu'une relation plus étendue de la captivité des princesses pourrait intéresser, au petit volume publié chez Sartorius, rue Mazarine, 9, par madame Drançay. « Lorsque le souvenir de ce que je vous raconte vous fera défaut, m'a dit la princesse Tchavtchavadzé, recourez à la narration de Drançay : elle est toujours dans le vrai. »

Enfin, un soir, on arriva dans un aoul distant de dix à douze verstes à peine de Veden. Une des femmes de cet aoul, amenée par le moullah, prévint alors les princesses qu'elles arriveraient le lendemain chez Schamyl, et, le même jour, recevraient sa visite. Le prophète les invitait à se tenir voilées, la loi de Mahomet défendant à toute femme de se montrer à visage découvert devant un homme, à moins que cet homme ne soit son mari.

En même temps, le moullah faisait porter chez les princesses des pièces de mousseline, des aiguilles et de la soie à coudre.

Les princesses passèrent une partie de la nuit à faire leurs voiles.

L'ordre avait été donné que, pour l'étape du lendemain, chaque prisonnière, quelle que fût sa position, eût un cheval et un guide.

Après deux heures de marche, on arriva. Déjà depuis deux ou trois verstes, le cortége s'était grossi de curieux et surtout de curieuses.

Les princesses cherchaient des yeux la demeure de l'imam, lorsque tout à coup elles se trouvèrent en face d'une construction de six à sept pieds de haut, entourée de palissades, et ressemblant bien plus à un parc à moutons qu'à une demeure humaine.

On franchit trois portes fermant sur autant de cours.

Dans la troisième cour était le harem.

Avant d'y entrer, tout le monde se déchaussa.

Un feu clair et bien alimenté attendait les prisonnières; elles en avaient grand besoin, venant d'être trempées par un orage. Les murs étaient enduits d'une glaise jaunâtre délayée dans de l'eau; de vieux tapis usés lais-

saient voir, à travers leurs trous, les planches mal jointes du plancher. Le plafond était bas à forcer un homme de haute taille à se tenir courbé.

La pièce tout entière, longue de dix-huit pieds, large de douze à peu près, n'était éclairée que par une ouverture de la grandeur d'un mouchoir.

On apporta un pilau, le mets tatar par excellence. Le plat qui le contenait était flanqué de miel et de fruits.

Avec cela, du pain sans sel et de l'eau pure.

C'était un festin, relativement aux repas que les princesses faisaient depuis leur enlèvement.

Schamyl se fit excuser. C'était tout ce que pouvait faire, disait-il, le chef d'un pays pauvre, plus pauvre encore que le pays.

Les trois femmes de Schamyl faisaient les honneurs du repas (1).

Le repas fini, l'on prévint les princesses de baisser soigneusement leurs voiles. Le prophète allait venir.

Alors, on apporta devant la porte une chaise de bois et de jonc. Trois interprètes tatars se placèrent sur le seuil, mais sans entrer dans l'appartement. L'un était Hadji-Khérieh, l'homme de confiance de Schamyl; les deux autres traduisaient, l'un le russe, l'autre le géorgien.

Schamyl parut.

Il portait une longue tunique blanche ouverte sur une tunique verte, avec un turban blanc et vert.

Nous avons essayé de tracer son portrait au commencement de ce livre, inutile de nous répéter.

(1) Ces trois femmes, nos lecteurs les connaissent, grâce aux renseignements que nous a donnés sur elles l'officier de Schoumaka.

Il s'assit sur le siége placé en dehors de l'appartement. Un serviteur lui tenait un parasol sur la tête.

Ce fut à la princesse Orbeliani qu'il adressa la parole, mais sans la regarder, elle, plus que les autres, et en fermant, d'ailleurs, selon son habitude, ses yeux à demi, comme fait le lion au repos.

— Varvara, dit-il, sans donner à la princesse aucun titre, on dit que tu es la femme d'Ellico, que j'ai connu et que j'ai aimé. Il fut mon prisonnier; c'était un homme au cœur noble et courageux, à la bouche incapable de dire un mensonge. Je dis cela parce que, moi aussi, j'ai horreur de la duplicité. N'essaye donc pas de me tromper; tu aurais tort et tu n'y réussirais pas. Le sultan russe m'a pris mon fils, je veux qu'il me rende mon fils. On dit, Nina et Varvara, que vous êtes les petites-filles du sultan de Géorgie; écrivez donc au sultan russe qu'il me rende Djemal-Eddin, et, à mon tour, je vous rendrai à vos parents et à vos amis. Il faudra aussi, outre cela, donner de l'argent à mon peuple; moi, je ne demande que mon enfant.

Les interprètes traduisirent les paroles de Schamyl. L'imam ajouta :

— J'ai des lettres pour vous; mais l'une de ces lettres n'est ni en russe, ni en tatar, ni en géorgien; elle est en caractères que personne ne connaît ici. Il est inutile qu'on vous écrive dans une langue inconnue; je fais tout traduire, et ce que l'on ne pourra pas me traduire ne sera pas lu. Allah recommande la prudence à l'homme; je suivrai les recommandations d'Allah.

La princesse Varvara répondit :

— On n'a pas voulu te tromper, Schamyl. Parmi nous,

est une Française : elle appartient à une nation avec laquelle tu n'es pas en guerre, et qui, au contraire, est en guerre avec la Russie. Je te demande la liberté pour elle.

— C'est bien, répondit Schamyl; si son village est près de Tiflis, je l'y ferai conduire.

— Son village est une grande et belle ville qui a un million et demi d'habitants, répondit la princesse Varvara, et il faut passer les mers pour y aller.

— Alors, répondit Schamyl, elle sera libre en même temps que vous; ce sera à elle de regagner son pays comme elle l'entendra.

Puis, se levant :

— On va, dit l'imam, vous donner les lettres écrites en russe; mais souvenez-vous que tout mensonge est une offense faite à Allah et à son serviteur Schamyl. J'ai le droit de faire tomber les têtes, et je ferai tomber la tête de celui qui essayera de me tromper.

Et, après ces paroles, il se retira avec une suprême dignité.

XLV

DJEMAL-EDDIN

Nous avons dit que le fils de Schamyl, Djemal-Eddin, avait été pris au siége d'Akoulgo, nous aurions dû dire qu'il avait été donné en ôtage.

Sa mère Patimate, on se le rappelle, en était morte de douleur.

L'enfant avait été emmené à Saint-Pétersbourg, présenté à l'empereur Nicolas, qui ordonna de l'élever en prince et de lui donner la meilleure éducation possible.

Longtemps Djemal-Eddin resta sauvage et effarouché comme un chamois de ses montagnes; mais enfin il s'apprivoisa, et, déjà excellent cavalier à sept ans, son éducation fut complétée par l'usage et l'habitude de tous les exercices du corps, auxquels vint se joindre une éducation intellectuelle.

Djemal-Eddin apprit à lire et à écrire les caractères européens, et parla bientôt le français et l'allemand comme le parlent les Russes eux-mêmes, c'est-à-dire comme des langues maternelles.

Le jeune Caucasien, aide de camp de l'empereur, colonel d'un régiment, était devenu complétement Russe, lorsqu'un jour il fut mandé au palais.

Il trouva l'empereur Nicolas grave, presque triste.

— Djemal-Eddin, lui dit-il, vous êtes libre d'accepter ou de refuser la proposition que je vais vous faire. Je ne veux forcer en rien votre volonté, mais je crois qu'il serait digne de vous d'accepter. Deux princesses de Géorgie, la princesse Tchavtchavadzé et la princesse Orbeliani, ont été faites prisonnières par votre père, qui ne veut les rendre qu'à la condition que vous retournerez auprès de lui. Si vous dites oui, elles seront libres; si vous refusez, elles demeureront éternellement prisonnières. Ne répondez point emporté par un premier mouvement, je vous donne trois jours pour réfléchir.

Le jeune homme sourit tristement.

— Sire, dit-il, il ne faut pas trois jours pour apprendre au fils de Schamyl et à l'élève de l'empereur Nicolas ce qu'il a à faire. Caucasien de naissance, je suis Russe de cœur. Je mourrai là-bas dans les montagnes, où rien ne sera plus en harmonie avec l'éducation que j'ai reçue, mais je mourrai en me disant que j'ai accompli un devoir. Les trois jours que me donne Votre Majesté serviront, non pas à me décider, mais à faire mes adieux. A compter de ce moment, je suis à la disposition de Votre Majesté, je partirai quand elle l'ordonnera.

Il partit de Saint-Pétersbourg avec le prince David Tchavtchavadzé, le mari de l'une des princesses captives, au commencement de février.

Vers la fin du même mois, les deux voyageurs étaient à Kasafiourte.

On envoya à l'instant même un messager porteur d'une lettre du jeune prince à Veden; la lettre était datée de Vladikavkas.

Pendant ce temps, il demeurait à Kasiafourte, dans la maison du prince Tchavtchavadzé, habitant la même chambre que lui, mais parfaitement libre; il avait donné sa parole, et l'on se fiait à sa parole. Il dînait à la table du général Nicolaï.

Il y eut un bal à l'occasion du rachat des princesses; il y alla et en fut le héros.

Il resta à Kasafiourte jusqu'au 10 mars, jour indiqué par Schamyl pour l'échange.

Au moment de rendre le jeune homme, une difficulté s'éleva.

Outre la rentrée de Djemal-Eddin chez son père, une

somme de quarante mille roublès devait être payée par le prince. Schamyl exigea non-seulement que cette somme fût payée en argent, mais encore qu'elle le fût en petite monnaie.

Il fallut le temps de se procurer des pièces de cinquante, de vingt-cinq et de dix kopeks, et encore, la veille de l'échange, ne s'en était-on procuré que pour trente-cinq mille roubles.

Le prince pria Djemal-Eddin de prendre sur lui de faire accepter à son père cinq mille roubles en or. Djemal-Eddin s'en chargea.

Le 10 mars, le général Nicolaï prit un bataillon, deux divisions d'infanterie, neuf cents Cosaques et six canons, et s'avança vers les bords de la rivière Mitchik, où devait se faire l'échange.

La rive droite de la rivière, qui appartient aux Russes, est découverte; sur la rive gauche, au contraire, qui appartient à l'imam, des forêts s'étendent jusque dans la montagne.

Une verste seulement de terrain est à jour entre la forêt et le cours d'eau, qui va de l'est à l'ouest.

Schamyl avait fait dire au baron Nicolaï de s'arrêter à une verste de la rive droite du Mitchik, lui s'arrêterait à une verste de la gauche.

Lorsque le baron Nicolaï arriva à l'endroit convenu, Schamyl était déjà à son poste; on reconnut de loin sa tente au drapeau noir placé derrière, et qui la dépassait en hauteur.

On envoya aussitôt à l'imam un Arménien nommé Gramof, qui devait servir d'interprète. Il allait s'informer du mode d'échange.

Voici ce qui fut arrêté par Schamyl.

Son fils Hadji-Mohammed, accompagné de trente-deux Tcherkesses, amènerait les dames près d'un arbre situé sur la rive droite, c'est-à-dire sur la rive russe.

Il y rencontrerait son frère et les quarante mille roubles, amenés par une escorte semblable, commandée par un officier russe. L'officier russe ne quitterait Djemal-Eddin que lorsque celui-ci serait remis à son père.

Un officier, les trente-deux soldats, les caisses contenant l'argent, seize prisonniers tcherkesses et Djemal-Eddin, accompagnés du baron Nicolaï et du prince Tchavtchavadzé, qui, au bout d'une cinquantaine de pas, restèrent en arrière, s'avancèrent donc vers le Mitchik.

Ils conduisaient une voiture où les dames devaient monter.

A mesure qu'ils avançaient, s'avançaient du côté opposé Hadji-Mohammed, ses trente-deux hommes et les arabas conduisant les dames.

Hadji-Mohammed et son escorte arrivèrent les premiers et attendirent les arabas, qui les rejoignirent bientôt.

Les arabas arrivées, ils continuèrent leur chemin jusqu'à l'arbre, où les Russes arrivèrent en même temps qu'eux.

A la tête du groupe de Schamyl était un beau jeune homme, à la figure pâle: monté sur un cheval blanc; il était vêtu d'une tcherkesse blanche et coiffé d'un papak blanc.

C'était Hadji-Mohammed.

Derrière lui venaient, sur deux lignes, les trente-deux

Tcherkesses, richement vêtus, splendidement armés.

Les deux troupes s'arrêtèrent à dix pas l'une de l'autre.

Alors, Hadji-Mohammed et Djemal-Eddin descendirent de leurs chevaux et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. En voyant les deux frères s'embrasser, tous les murides de Hadji-Mohammed crièrent :

— Allah il Allah !

Pendant ce temps, le prince Tchavtchavadzé et le général baron Nicolaï s'approchèrent à leur tour.

Les princesses, les jeunes princes et les femmes de la suite des princesses furent alors rendus par Hadji-Mohammed au prince Tchavtchavadzé.

Par un mouvement inverse, les caisses contenant les quarante mille roubles passaient aux murides.

Alors, Djemal-Eddin fut présenté aux princesses, qui le remercièrent comme leur libérateur; puis il fit ses adieux au prince et au baron Nicolaï, et, en essuyant les deux dernières larmes qu'il lui fût permis de verser au souvenir de la Russie, sa mère adoptive, il s'avança vers son père, accompagné des officiers qui, selon les conventions, devaient le remettre à l'imam.

A une demi-verste de Schamyl, la troupe s'arrêta au milieu d'un groupe d'arbres. Jusque-là, Djemal-Eddin était vêtu d'un costume militaire russe. Là, il dépouilla son uniforme et passa la tcherkesse que Schamyl lui envoyait.

Un cheval noir, couvert d'une schabraque rouge, piaffait à quelques pas, conduit par deux noukers. Djemal s'élança sur son dos en véritable cavalier des montagnes, et l'on s'avança vers Schamyl.

A peine avait-on fait quelques pas, qu'un enfant de

treize ans, qui s'était échappé du groupe de Schamyl et qui accourait à perdre haleine, les bras ouverts, se jeta au cou de Djemal-Eddin.

C'était son troisième frère, Mohammed-Chabé.

Enfin, on rejoignit le groupe de Schamyl.

Sa dignité orientale, son impassibilité religieuse ne lui avaient point permis, quelque désir qu'il en eût, de venir au-devant de son fils. Il attendait, immobile, assis entre deux vieillards murides. Au-dessus de sa tête, on tenait un parasol.

Il était si parfaitement beau, si simplement majestueux, que les officiers russes s'arrêtèrent étonnés.

Djemal-Eddin, pendant ce temps, s'était approché de son père, et avait voulu lui baiser la main. Mais celui-ci n'avait pu se contraindre plus longtemps; il lui avait ouvert ses bras, l'avait serré sur son cœur, et sa poitrine, près de se briser d'émotion, s'était fondue en sanglots.

Après ces premières caresses, Djemal-Eddin s'assit à la droite de son père : Schamyl continua de le regarder en lui serrant la main. On eût dit que ses yeux rattrapaient, en le dévorant, le temps qu'ils avaient été sans le voir.

Les deux officiers, témoins de ce spectacle, restaient immobiles et sans prononcer un mot, tant cette scène leur inspirait une respectueuse émotion. Cependant, comme une trop longue absence de leur part eût pu inquiéter le général, ils firent dire à Schamyl qu'ils étaient les deux officiers envoyés pour lui remettre son fils.

Leur mission étant achevée, ils demandaient congé.

Schamyl les salua et dit :

— Jusqu'à présent, j'avais douté que les Russes tinssent parole. A partir de ce moment, je change d'opinion. Remerciez pour moi le baron Nicolaï, et dites au prince Tchavtchavadzé que je me suis comporté envers sa femme et sa belle-sœur comme si elles eussent été mes propres filles.

Puis il remercia les deux officiers à leur tour.

Ceux-ci s'approchèrent de Djemal-Eddin pour lui dire adieu. Le jeune homme se jeta dans leurs bras et leur donna à chacun, selon l'habitude russe, un triple baiser.

Schamyl, au lieu de se fâcher de ces démonstrations de regret, les regardait, au contraire, avec bienveillance.

Les officiers saluèrent alors Schamyl pour la dernière fois; on leur approcha les chevaux, et, accompagnés de cinquante murides, ils regagnèrent les bords du Mitchik.

Là, ils entendirent retentir une fusillade, mais cette fusillade était toute pacifique : c'était un témoignage de joie que les hommes de Schamyl donnaient à Djemal-Eddin de le revoir au milieu d'eux après une si longue absence.

Pendant cette fusillade, les deux officiers russes et les cinquante murides se disaient adieu et se séparaient : les murides pour retourner près de Schamyl; les deux officiers pour venir rendre compte au général baron Nicolaï de la remise de Djemal-Eddin à son père.

—

Au mois de février 1858, le colonel prince Mirsky, commandant le régiment de Kabardah, à Kasafiourte, fut averti qu'un homme des montagnes, se disant en-

voyé de Schamyl, voulait lui parler; le prince mit un pistolet à portée de sa main et ordonna de faire entrer.

L'homme fut introduit.

Il venait, en effet, de la part de Schamyl, dont le fils, Djemal-Eddin, atteint d'une maladie inconnue aux médecins tatars, s'en allait mourant : l'imam en appelait à la science européenne.

Le prince Mirsky appela le meilleur chirurgien du régiment, le docteur Piotrovsky, et le mit en communication avec le montagnard.

Aux symptômes qu'essaya de lui décrire le Tchetchen, le docteur reconnut les signes d'une maladie de langueur. Il prépara des potions, écrivit sur chacune d'elles la façon dont elle devait être employée et remit le tout au messager.

Le messager était, en outre, chargé de dire à l'imam que, s'il désirait que le médecin allât en personne visiter le malade, le prince Mirsky y consentirait, mais à certaines conditions.

Le 10 juin, le même messager reparut. La maladie de Djemal-Eddin faisait des progrès rapides. Schamyl consentait à tout ce qu'exigerait le prince Mirsky; seulement, il demandait que l'on envoyât le plus tôt possible le docteur offert par le prince.

Les conditions du prince étaient de donner trois naïbs en otage, en échange du médecin.

Cinq naïbs attendaient à deux lieues de là; trois d'entre eux, avertis, vinrent se mettre entre les mains du prince Mirsky.

Le prince envoya chercher le docteur Piotrovsky et lui fit part de la demande de Schamyl, mais tout en lui

disant qu'il ne le forçait aucunement à faire le voyage, et qu'il était parfaitement libre de refuser.

Le docteur n'hésita pas un instant.

Il emporta avec lui une pharmacie contenant toutes les drogues dont il pouvait avoir besoin, et, accompagné des deux autres naïbs et du montagnard qui avait servi de messager, il partit de Kasafiourte le 12 juin, à sept heures du matin.

Les voyageurs longèrent d'abord la rive droite de l'Yarak-Sou. Tout en gravissant les hauteurs du Juida-bach, sur les terres d'Aneh, non loin de la rivière Akh-Tchay, sur la rive gauche, ils purent remarquer deux cents Cosaques du Don qui regagnaient la forteresse Vensapnaïa, probablement en revenant d'escorte.

A midi, ils entrèrent dans une petite vallée pleine de buissons épineux et s'y arrêtèrent pour faire reposer leurs chevaux. Un des naïbs détacha sa bourka et y fit asseoir le docteur.

Les autres s'assirent sur l'herbe.

On déjeuna.

Le docteur invita ses conducteurs à suivre son exemple. Mais, à l'exception d'un morceau de pain, ils ne voulurent rien prendre.

Ils refusèrent le fromage, disant qu'ils ne savaient pas ce que c'était, n'ayant jamais rien mangé de pareil.

D'où ils étaient, on pouvait voir les piquets circassiens près d'une forêt qui s'étendait aux bords de la rivière Akh-Tchay. Il y avait beaucoup de mouvement parmi les montagnards. Le fusil sur l'épaule, ils couraient vers un point où l'on voyait une épaisse colonne de fumée.

A peine le docteur avait-il terminé son déjeuner, qu'un Tchetchen sortit d'un buisson avec un fusil à la main; il s'arrêta à cinquante pas et échangea, en langue tchetchène, quelques paroles avec les naïbs. Il leur annonçait que les Cosaques que l'on avait vus avaient tué un montagnard et pris deux chevaux : la fumée que l'on apercevait, c'était un signal de réunion; mais il était trop tard : tandis que les Tchetchens se rassemblaient, les Cosaques étaient déjà rentrés dans la forteresse.

Pendant que le montagnard et les naïbs causaient de l'événement, le docteur voulut s'écarter pour cueillir des framboises, mais les naïbs le rappelèrent, l'invitant à rester près d'eux : son voyage dans la montagne était un secret, et son costume, en le trahissant, pouvait lui attirer quelques coups de fusil.

On se remit en marche à quatre heures de l'après-midi. On traversa l'Akh-Tchay, on laissa à gauche deux aouls : le premier portant le même nom que la rivière, l'autre s'appelant Yourt-Ank. A une verste à peu près du dernier aoul, l'Akh-Tchay reçoit la Salasa et fait un grand détour au nord-ouest. Au centre de ce circuit s'élève une montagne, et sur les deux versants de la montagne sont bâtis les deux aouls d'Argar-Yourt et de Bellar-Garganche.

Le chemin, qui avait été à peu près passable jusqu'à Argar-Yourt, devint complétement impraticable après ce village; il fallut descendre dans la rivière et la suivre. Vers le soir, on quitta le lit de l'Akh-Tchay, et l'on entra dans une forêt qui s'étendait sur la rive gauche.

A neuf heures, on vit briller quelques lumières dans l'obscurité : c'étaient celles de l'aoul d'Oniek.

On se dirigea vers les lumières, et l'on s'engagea dans les rues de l'aoul.

La principale rue était pleine de monde. Un espion avait donné avis qu'un Russe, accompagné de trois montagnards, s'avançait vers l'aoul, et tous les habitants étaient sur pied.

Les cris *giaour! giaour!* retentirent aussitôt, et déjà ils prenaient une expression menaçante, lorsque les naïbs parvinrent à faire comprendre aux habitants que la mission du docteur était toute pacifique.

On arriva à la maison où l'on devait passer la nuit; le maître de cette maison vint au-devant du docteur, et, après avoir causé avec les naïbs, fit signe à M. Piotrovsky de le suivre.

Il le conduisit dans une chambre, et lui indiqua un coin en lui disant assez brutalement :

— Assieds-toi là.

Puis il sortit, fermant la porte et emportant la clef.

Dans cette chambre se trouvait déjà, au grand étonnement du docteur, une femme avec un enfant de quatre ans. Le feu devant lequel cette femme était assise permettait au docteur de voir qu'elle était jeune et jolie.

Le docteur resta à peu près une heure avec cette femme; mais, soit qu'elle n'entendît pas le russe, soit qu'il lui eût été ordonné de rester muette, elle ne répondit à aucune des questions du docteur.

Enfin, le maître de la maison rentra, accompagné d'un des naïbs. Ils firent signe à M. Piotrovsky de les suivre. On eût dit que ces hommes ne parlaient que lorsqu'ils ne pouvaient absolument pas faire autrement que de parler.

Après avoir traversé la cour, le docteur entra dans une autre chambre qui n'était point éclairée. Son hôte referma la porte derrière eux; puis, s'approchant de la cheminée, où le bois était préparé d'avance, il alluma le feu. — A la lueur qui se répandit autour de lui, le docteur reconnut qu'il était dans l'appartement où les Orientaux reçoivent leurs visites.

Le feu éclairait un lit où le docteur, écrasé de fatigue, se coucha et s'endormit à l'instant.

En s'éveillant, le matin, il vit un de ses naïbs causant avec un autre naïb qui lui était inconnu. Ce dernier avait deux plaques qu'il reconnut pour des décorations de Schamyl. En effet, le nouveau venu était envoyé par l'imam pour servir de guide au docteur pendant le reste du voyage. Il conseilla au docteur de prendre un autre costume, et, de médecin militaire, de devenir un simple Tcherkesse; au reste, il n'y avait point d'embarras, l'habit était là, préparé d'avance.

On déjeuna avec du thé, du fromage et des galettes tatares.

A neuf heures du matin, on amena les chevaux et un guide : ni les chevaux ni le guide n'étaient les mêmes que la veille.

Le chemin, jusqu'au village d'Amavi, continuait de longer la rive de l'Akh-Tchay. A Amavi, on changea encore de conducteur; le nouveau conducteur était à pied.

D'Amavi, on gagna la crête du Gombet, où l'on arriva après une demi-heure de marche. Pour y arriver, les voyageurs avaient laissé derrière eux de grands troupeaux de moutons et de bœufs. De la crête du Gom-

bet, on voyait la mer Caspienne et la ligne du Caucase jusqu'à Georgievsk; Mosdock seul était dans le brouillard. Le panorama était magnifique et fit un instant oublier au docteur la fatigue du chemin.

On continua de monter, un sommet succédant à un autre, et enfin on parvint au point culminant de la chaîne.

Arrivé là, le docteur fit malgré lui trois pas en arrière; la montagne était coupée à pic sur un précipice de deux mille pieds.

— Où est le chemin? demanda le docteur épouvanté.

Alors, le montagnard, se penchant sur l'abîme, de sorte que la moitié de son corps était dans le vide :

— Là, dit-il.

Et il montra au-dessous de lui un sentier qui rampait le long du roc.

Il était impossible de le suivre de l'œil; à certains endroits, on le perdait complétement de vue.

Il ne fallait pas songer à faire descendre un cheval par une telle route; le docteur quitta le sien, qui se mit à paître l'herbe, et dont on ne s'occupa plus; puis, rappelant tout son courage, il se hasarda dans l'abîme.

Il frissonnait encore en me racontant cette terrible descente. Le guide marchait le premier, puis venait le docteur, puis derrière lui le naïb. Pour ne pas être pris de vertige, le docteur était obligé de tourner la tête du côté du rocher; mais, à chaque instant, son regard était malgré lui ramené à l'étroit chemin plein de cailloux roulant sous ses pieds et tombant avec un bruit sourd dans des profondeurs où la vue n'osait les suivre.

Pendant toute la descente, le docteur ne trouva pas

un seul point d'appui, pas un endroit où il pût s'asseoir; l'agonie dura six heures.

Lorsqu'il arriva au bas de la montagne, la sueur inondait son visage, ses jambes tremblaient comme des roseaux battus du vent.

On était arrivé à ce qu'on appelle la porte d'Andy.

Sur tout le chemin parcouru, on n'avait pas vu un seul buisson, mais seulement quelques fleurs jaunes et blanches.

Le côté sud-est de ce passage continue d'être vertical; à son sommet se dresse un groupe de rochers que les soldats russes appellent la Noce-du-Diable.

A gauche, à une verste des portes d'Andy, on distingue l'aoul de Feliki, et à une verste au delà se trouve Agatly. Cet aoul est lui-même en avant d'un autre nommé Ounh. Les maisons de ces deux derniers villages sont faites de pierres sans chaux. A une demi-verste d'Ounh, on voit le grand bourg d'Andy, qui donne son nom au passage que l'on venait de franchir, et devant lequel le chemin se déroulait comme un serpent. Enfin, derrière Andy se trouvait un dernier aoul que le guide montra au docteur comme le but du voyage; il s'appelait Soul-Kadi.

Il était temps! le docteur, près de s'évanouir, s'assit ou plutôt se coucha la face contre terre.

Au bout de quelques instants, il se releva et se remit en route; mais ses jambes continuèrent de trembler par un mouvement nerveux et indépendant de sa volonté.

On arriva à Soul-Kadi à une heure très-avancée de la nuit.

Les maisons de Soul-Kadi sont en pierre et à deux ou

trois étages; le rez-de-chaussée est destiné aux chevaux et aux bœufs, le premier étage au maître de la maison; les autres étages sont loués comme dans les villes.

Au centre de l'aoul s'élève une mosquée.

Une sentinelle marchait devant la porte de la maison où était Djemal-Eddin. Le maître dormait sur un banc de pierre.

On conduisit le docteur, par un escalier étroit, à un grand perron. Sur ce perron donnait la porte de la chambre du malade.

Le maître de la maison, que le naïb avait réveillé et qui servait de guide, introduisit le docteur dans cette chambre, où brûlait seulement une chandelle de suif.

Cette chandelle éclairait un lit de fer sur lequel était couché le malade, et sur le parquet un autre lit tout prêt et qui indiquait au docteur qu'il était attendu.

Djemal-Eddin dormait. On le réveilla. Il parut fort content de voir le docteur, qu'il invita à se reposer d'abord et avant tout : le docteur lui fit quelques questions sur sa santé; mais, comme il tombait de fatigue, il céda aux instances du malade et se coucha.

La chambre était pauvre, presque sans meubles, et n'offrait pour tout ornement qu'un fusil, un revolver, une schaska garnie en argent et une caisse à thé.

En s'éveillant, le premier soin de M. Piotrovsky fut de questionner le malade sur son état.

La maladie du jeune homme était plutôt morale que physique : c'était l'éloignement de la ville, c'était l'absence des plaisirs de sa jeunesse qui le tuait. Les rudes

et sauvages montagnards qui entouraient son père n'avaient pu lui rendre ses compagnons de Saint-Pétersbourg et de Varsovie. Les filles des Tcherkesses et des Kabardiens, qui passent pour les plus belles filles du monde, n'avaient pu lui faire oublier les belles Russes de la Néva, les belles Polonaises des bords de la Vistule. Il s'en allait mourant, parce qu'il aimait mieux mourir que de vivre.

Au reste, les forces physiques l'avaient déjà quitté, il ne se levait plus de son lit. Remis aux mains des médecins tatars lorsque la maladie avait commencé à prendre un certain degré de gravité, leurs remèdes, au lieu de s'opposer aux progrès du mal, les avaient activés. La distraction eût pu le soulager; mais toutes distractions, du moins celles qui avaient autrefois nourri son esprit, lui étaient défendues. Aucun livre, aucun journal russe ne lui était permis. C'eût été un scandale pour un Tchetchen, qui regarde comme un poison physique ou moral tout ce qui vient de la Russie.

Le docteur resta trois jours près de Djemal-Eddin. Pendant ces trois jours, il le soigna de son mieux, mais avec la conviction que ses soins étaient perdus et que la maladie était mortelle.

En quittant Djemal-Eddin, il recommanda, toujours sans espoir, de suivre le même traitement qu'il avait appliqué lui-même; mais sa croyance bien positive, c'est que le malade était le premier à ne pas désirer sa guérison.

Cependant pas une plainte, pas une récrimination n'échappa au pauvre jeune homme. La victime était résignée. Le dévouement était complet.

C'est le 17 juin que le docteur prit congé de Djemal-Eddin. Au commencement de septembre, on apprit que ce dernier était mort.

Schamyl n'avait retrouvé son fils que pour le perdre une seconde fois.

XLVI

TIFLIS

Emporté que nous avons été par le cours de notre narration, à peine avons-nous pu dire un mot de Tiflis.

Le véritable nom de Tiflis est Tphilis-Kalaki, c'est-à-dire la ville chaude.

Ce mot lui vient des eaux thermales grâce auxquelles elle peut offrir aux voyageurs ces fameux bains persans dont nous avons dit deux mots à nos lecteurs.

Une chose curieuse, c'est l'analogie euphonique qu'ont entre elles certaines villes célèbres par leurs eaux thermales. L'antiquité avait en Numidie sa ville de *Tibilis;* et, outre Tiflis la Géorgienne, nous avons en Bohême aujourd'hui *Tœplitz,* dont la racine pourrait bien être *tepida.*

A l'époque où commence notre ère chrétienne, Tiflis n'était qu'un village, Mskett étant alors la capitale de la Géorgie; mais, en 469, le roi Vakhtang-Gourgaslan, le *loup-lion,* bâtit la ville de *Tphilis,* mère de la moderne Tiflis.

La ville nouvellement née fut dévastée par les Khazars, rebâtie par l'émir Agarian, et devint la résidence

de la famille des Bagratides, souche des modernes Bagration, après la destruction de Mskett.

La Koura sépare la ville en deux parties, ou plutôt sépare la ville proprement dite du faubourg d'Avlabari, du faubourg d'Isni et du village des Allemands.

En septembre 1795, la ville fut complétement détruite par Aga-Mohammed. A cette époque, au reste, la ville était si étroite, dit Klaproth, qu'à peine une araba pouvait passer par les rues les plus larges : Tiflis alors avait quinze mille habitants.

En 1820, lorsque le chevalier Gamba, notre consul à Tiflis, vint s'y établir, toutes les rues étaient encore obstruées de décombres, traces de la dernière invasion persane, et sur lesquels on passait, en risquant de se rompre le cou, pour arriver à des portes de quatre pieds de hauteur qui donnaient entrée à des maisons à peu près souterraines, servant de demeure aux habitants.

Certes, celui qui ne connaîtrait Tiflis que par les descriptions de Klaproth et du chevalier Gamba, ne devinerait pas aujourd'hui, en y entrant, qu'il entre dans la même ville décrite par ces deux voyageurs.

En effet, Tiflis compte aujourd'hui soixante à soixante-quinze mille habitants; elle a des rues de soixante pieds de large, des palais, des places, des caravansérails, des bazars, enfin un théâtre et une église qui sont, grâce au prince Gagarine, des chefs-d'œuvre d'art.

Il est vrai que, depuis que Tiflis, en appartenant aux Russes, a été sauvegardé des invasions des Persans et des Turcs, trois hommes se sont succédé qui ont beaucoup fait pour Tiflis : le général Yermolof, le comte Voronzof et le prince Bariatinsky.

Le général Yermolof est aujourd'hui le doyen des généraux russes. Il a quatre-vingts ans : c'est un des héros de la Moskova.

Il a repris sur nous, et nous avons repris sur lui, la grande redoute. Comme Condé jeta son bâton de commandement dans les rangs espagnols, lui jeta au milieu des rangs français une poignée de croix de Saint-Georges que les soldats, conduits par lui, vinrent y ramasser.

Marlinsky, dans un de ses romans sur le Caucase, a esquissé cette grande figure ; c'est d'Yermolof qu'il a dit :

Fuis, Tchetchen ! Celui dont la bouche
Ne menaça jamais en vain
S'est réveillé, sombre et farouche,
En disant : « Nous partons demain. »
Le plomb qui siffle dans la plaine,
C'est le souffle de son haleine ;
Sa parole prompte et hautaine,
C'est le tonnerre des combats.
Autour de son front qui médite
Le sort des royaumes s'agite,
Et le trépas se précipite
Vers le but où s'étend son bras.

Ces vers peignent à merveille l'impression laissée par Yermolof dans l'esprit des montagnards. Grand, magnifique de stature, vigoureux comme un homme du Nord, agile et adroit comme un homme du Midi, ils lui avaient vu abattre d'un seul coup de sa schaska la tête d'un buffle, soumettre en quelques minutes un cheval sauvage et toucher à balle un rouble jeté en l'air ; cela suffisait pour laisser une profonde empreinte sur ces natures primitives.

Yermolof, au Caucase, personnifia donc la terreur ;

Mais c'était à une époque où la terreur pouvait être salutaire, la guerre sainte n'ayant pas encore soudé les montagnards de toutes les races.

Yermolof est la plus puissante individualité dont on ait gardé mémoire au Caucase.

Une faute qu'il commit au début de la guerre avec la Porte lui fit perdre sa place; au lieu de se mettre à la tête du détachement qui devait se porter à la frontière, il en laissa le commandement à Paskevitch, et posa ainsi la première pierre de la fortune de ce général.

Lui resta à Tiflis, et, l'on ne sait par quelle faiblesse jusque-là inconnue de ce grand cœur, indécis et hésitant.

Une anecdote donnera une idée de la pénétration des Asiatiques.

Un des petits sultans des provinces tatares soumises vint un jour voir Yermolof; celui-ci le reçut d'une façon très-affable, trop affable même, — lui faisant signe de s'asseoir près de lui.

Le petit sultan s'assit, et immédiatement se mit à rassurer le général en chef sur les éventualités de la guerre.

Alors, Yermolof, comme un lion piqué par une abeille, releva la tête.

— Et d'où penses-tu, lui demanda-t-il, que je suis inquiet?

— Oh! répondit le petit sultan, si tu n'étais pas inquiet, tu ne m'aurais jamais permis de m'asseoir devant toi.

Yermolof vit encore. J'ai vu son portrait chez le prince Bariatinsky. Ses longs et épais cheveux blancs lui donnent l'aspect d'un vieux lion. Il fait de l'opposition, se cramponne à sa popularité, et ne peut se consoler de s'être arrêté à mi-chemin de son admirable carrière.

L'empereur Alexandre mourut; l'empereur Nicolas monta sur le trône, et tout changea.

L'empereur Nicolas, au milieu de grandes qualités trop exaltées autrefois, trop contestées aujourd'hui, avait un besoin de despotisme qu'il voulait exercer n'importe à quel prix : toute l'Europe, pendant trente ans, dut plier selon son caprice, et ce fut une des plus reprochables erreurs du règne de Louis-Philippe de s'être laissé imposer par sa fausse puissance. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'on prêtait à l'autocrate des plans d'ambition qu'il n'avait jamais eus, et que toutes ses roideurs n'avaient pour but que de satisfaire son capricieux orgueil. Toute résistance à son pouvoir était un crime impardonnable à ses yeux. Aussi, sous l'empereur Nicolas, les montagnards ne furent plus des ennemis; ils furent des *rebelles*.

A partir de son avénement au trône, il fut défendu de traiter avec eux; ils durent se soumettre sans restriction; leur bien-être ressortirait de leur soumission, du moment qu'ils deviendraient les sujets de l'empereur Nicolas.

Beaucoup se soumirent, néanmoins; mais le bien-être ne vint pas.

Tout au contraire, des employés ignorants, grossiers, concussionnaires, leur rendirent odieuse la domination russe. De là les défections de Hadji-Mourad, de Daniel-Beg et de tant d'autres; de là les soulèvements des deux Tchtechenies, la grande et la petite, de l'Avarie, d'une partie du Daghestan. Quand un peuple s'est soumis une fois de son plein gré, et qu'il se révolte, on ne doit plus accuser que l'administration qu'il avait acceptée, et dont le poids l'étouffe.

Le grand malheur de la Russie au Caucase est de n'avoir jamais eu de système général procédant vers un seul but. Chaque nouveau gouverneur arrive avec un nouveau plan qu'il suit tant qu'il est gouverneur, en supposant, toutefois, qu'il ne lui prenne pas la fantaisie d'en changer. De sorte qu'il y a, en réalité, au Caucase, autant de désordre dans les idées que dans la nature.

Paskevitch remplaça Yermolof, mais ne resta au pouvoir que quelque temps et fut remplacé lui-même par le général Rosen.

Ce dernier fut, sans contredit, le meilleur administrateur du Caucase. Il avait un coup d'œil admirable, et l'on retrouve des traces de sa sollicitude dans tout ce qui a été commencé de véritablement sage pour la pacification du pays.

Il faudrait une histoire tout entière du Caucase, ou plutôt des gouverneurs du Caucase, du prince Tsizianof au prince Bariatinsky, pour donner l'explication de cette guerre désastreuse que la Russie soutient sans résultats depuis soixante ans.

La Transcaucasie était peuplée de treize tribus chrétiennes constituant la minorité de la population. Les Arméniens en étaient les juifs. Le reste de la contrée se partageait en khanats tatars : Ganja, ***Elisabethpol***, Schekin, ***Nouka***, Karaback, Schoumaka, Bakou. Aux portes mêmes de Tiflis, de petits pays comme Bortchala, Scham, Schedill, également tatars, conservaient, en même temps que la vie nomade, des habitudes de brigandage inacceptables pour un gouvernement constitué. Toute la Transcaucasie se composait de plaines et de montagnes. Les larges vallées de la

Koura, de l'Araxe et de l'Alazan offraient un sol des plus fertiles pour la culture des vignes, des mûriers, de la garance et des céréales de toute espèce. De grandes exploitations eussent pu y trouver leur place; l'industrie, en amenant le bien-être, aurait donné la civilisation, et, à la suite de la civilisation, la paix. Le programme était simple à poser, mais difficile à suivre. Il est plus aisé de tuer les hommes que de faire leur éducation : pour les tuer, il ne faut que de la poudre et du plomb; pour les instruire, il faut une certaine philosophie sociale qui n'est point à la portée de tous les gouvernements. La conquête de la plaine fut effectuée en peu de temps; mais la plaine ne contracta point une alliance, elle accepta tout simplement un joug. La plaine, soumise en apparence, resta hostile en réalité; les droits et les conditions de la propriété n'y furent point déterminés. Impuissante dans la vallée, la haine gagna à reculons le refuge inaccessible de la montagne; le secret de la résistance de la montagne est dans l'oppression de la plaine; la guerre n'est que l'écho de ses soupirs ou de ses murmures. Trouvez le moyen de fusionner dans des intérêts matériels la race musulmane avec un gouvernement chrétien, rendez la plaine heureuse de son repos, anxieuse de le perdre, et la montagne descendra toute seule faire sa soumission.

Voilà la marche qu'avait commencé de suivre le général Rosen. Malheureusement, l'empereur Nicolas eut la fatale idée de venir faire un voyage au Caucase. Il arriva par un mauvais temps, fut constamment malade et de mauvaise humeur. Il blessa cruellement le général Rosen en faisant brutalement arracher, pendant une revue, au prince Dadian, son gendre, les aiguillettes d'aide de

camp de l'empereur. Les indigènes attendaient un soleil éblouissant, répandant autour de lui la vie, la lumière, la chaleur; ils virent un caporal maussade. Une seule impression fut plus fâcheuse que celle que l'empereur emporta, ce fut celle qu'il laissa.

Rosen perdit sa place et s'en alla mourir à Moscou, mécontent et incompris.

Son absence seule donna la mesure de ce que l'on avait perdu.

Le général Neidhart le remplaça.

C'était un Allemand pédant, têtu, formaliste, sans position sociale, sans fortune, sans crédit; son administration fut courte et désastreuse; les troupes russes essuyèrent des échecs sérieux : la Tchetchenie et l'Avarie se révoltèrent. Le pays était menacé d'un embrasement général. Ce fut alors que l'empereur Nicolas pensa au comte Voronzof, qui avait tout ce qui manquait au général Neidhart : grand'nom, grande fortune, grande réputation, grand air.

Disons quelques mots du prince Michel Voronzof, feld-maréchal, lieutenant de l'empereur au Caucase, gouverneur général de la nouvelle Russie et de la Bessarabie.

Ce fut peut-être, avec le prince Bariatinsky; — mais la chose était plus difficile pour le premier que pour le second, — ce fut le seul peut-être des hommes d'État russes qui sut garder, au milieu des hautes fonctions qu'il occupait, une certaine indépendance. Il avait ce culte traditionnel chez le Russe pour l'élu du Seigneur. Il voyait dans l'empereur la consécration du droit divin; mais, hors de cette croyance, ou plutôt de cette habitude,

il n'accordait rien aux menées et aux bassesses qui constituent la vie des cours.

Il dut cette indépendance à trois causes : sa fortune, son éducation, son caractère.

Fils du prince Siméon Voronzof, ambassadeur de Russie à Londres, il fut élevé en Angleterre et conserva toute sa vie ces habitudes minutieuses d'ordre, cette régularité dans les détails de la vie, ce soin de la dignité personnelle où les Anglais puisent leur grandeur. Riche d'un patrimoine immense, le comte Voronzof devait encore hériter de son oncle Alexandre, grand dignitaire de l'empire.

A vingt ans, le jeune Michel Voronzof était lieutenant aux gardes et chambellan. Son père et son oncle, voulant en faire un homme, l'envoyèrent au Caucase; c'était le moment où la Géorgie venait d'être incorporée à l'empire russe par l'empereur Alexandre.

Le prince Tsizianof était alors gouverneur du Caucase.

C'était un homme irascible et capricieux, mais doué d'un véritable génie militaire et administratif. Il fut médiocrement flatté de se voir gratifié d'un jeune chambellan, qu'il supposait un héros de salon, un lion à la mode. — Il écrivit, pour s'en débarrasser, une lettre qui devait prévenir l'arrivée du jeune homme. Comme la lettre d'Agamemnon, — qui se croisa avec Clytemnestre, — celle du prince Tsizianof se croisa avec le comte Michel.

Une fois arrivé, il était impossible de le renvoyer. La chose se passait en 1803.

Le nouveau venu fit ses premières armes au siége de Ganja, qui fut depuis Élisabethpol. Il s'y distingua par

son courage, et emporta de la mêlée le jeune Kosliarevsky, qui venait d'être blessé, et qui devint plus tard le héros du Caucase.

Le prince Tsizianof comprit à la première vue que ce jeune chambellan était un homme, et un homme qu'il fallait conserver à la Russie. Craignant qu'il ne se fît tuer au siége de Ganja, il l'envoya à la ligne lesghienne, en le confiant au brave général Goulianof, qui y commandait un détachement. Mais, quelques jours après l'arrivée du jeune homme, il y eut avec les Lesghiens, dans une vallée au-dessus de Zakalaty, un engagement désastreux. Goulianof fut tué, et une partie des troupes russes fut poussée dans un précipice.

Michel Voronzof fut précipité comme les autres, et perdit dans sa chute une boussole à son chiffre, et qui lui fut rendue cinquante ans plus tard, lorsqu'il était vice-roi du Caucase.

Après l'échauffourée de Zakalaty, dont il se tira par miracle, Michel Voronzof prit part à une campagne contre Érivan, en qualité de brigadier-major; il fut, en outre, employé par le prince Tsizianof, qui avait fini par le prendre en grande amitié, dans une mission épineuse auprès du roi d'Imérétie Salomon, qui tantôt abdiquait au profit de la Russie, et tantôt prenait ouvertement les armes contre elle.

Le prince Tsizianof ayant été assassiné, le comte Voronzof revint en Russie.

Ici, le Caucase le perd de vue.

A Borodino, il commandait une division qui fut écharpée; lui-même fut blessé et se retira dans un de ses châteaux dont il fit à ses frais un grand hôpital, et

où il se fit soigner avec les autres blessés russes.

En 1815, il commanda le corps d'armée qui resta en France, et paya de ses deniers deux millions de dettes contractées par ses officiers.

On *ignore* si cet argent lui fut jamais remboursé par l'empereur Alexandre.

Quelque temps après, il épousa la fille de la comtesse Branicka, nièce du fameux Potemkine, qui mourut au bord d'un fossé entre ses bras, et il devint, par ce mariage, un des plus riches propriétaires de la Russie.

En 1826, — je cite de mémoire, et peut-être me trompé-je d'un an ou deux — en 1826, je crois, il fut nommé gouverneur général de la Nouvelle-Russie et s'établit à Odessa, que le duc de Richelieu avait créée, et dont il fit, lui, la cité commerciale et florissante telle qu'elle est aujourd'hui. Ce fut lui qui créa les magnifiques établissements vinicoles de la Crimée méridionale, qu'il convertit en un vaste jardin rempli de villas délicieuses.

Distrait de ses occupations administratives par un commandement qu'il reçut pendant la guerre de Turquie, en remplacement du prince Menchikof blessé devant Varna, le comte Voronzof prit Varna et revint à son poste.

Enfin, en 1845, il fut nommé vice-roi du Caucase. — Et toute la Russie acclama sa nomination.

Il débarqua à Redout-Kaleh et fut reçu avec enthousiasme par les pittoresques populations des bords de la mer Noire.

Son premier mot, en arrivant, fut de promettre des routes.

Il promettait ce que tout nouveau vice-roi promet, mais ce que nul, malheureusement, ne tient.

Et, en effet, deux choses s'opposent à l'établissement de ces routes.

La première, — mais on comprendra que nous n'admettions pas une pareille raison, — la première est la configuration du sol.

La seconde, — la réelle, — l'attention exclusive donnée à la question militaire.

Avouons cependant que la fougueuse énergie du système des eaux est, au Caucase, un fléau terrible.

Un pont en granit, pont dont la première pierre avait été solennellement posée par le grand-duc héritier, aujourd'hui empereur, auquel on travailla pendant trois ans, et qui coûta cinq cent mille roubles, fut élevé dans le défilé du Darial et inauguré en grande pompe.

Un matin, il fut enlevé comme un fétu de paille.

Deux autres ponts près de Gori, sur la Koura, subirent le même sort. La construction de ces deux ponts avait été confiée à un Anglais nommé Keill, moitié menuisier, moitié mécanicien.

Lorsque nous passâmes à Gori, il n'en restait plus de vestiges.

Ajoutons que le gouvernement n'alloue aux communications qu'une somme assez faible, soixante ou quatre-vingt mille roubles.

On travaille beaucoup, mais sans résultats, et j'ai entendu dire à peu près à tout le monde, à Tiflis, que, si l'on réunissait l'argent dépensé depuis cinquante ans pour le chemin de Vladikavkas à Tiflis, on pourrait paver ce chemin en roubles.

Au reste, nous allons faire ce chemin, et nos lecteurs jugeront de l'état dans lequel il se trouve.

Disons, en attendant, que chaque année trois sortes d'avalanches battent cette route : avalanches de neige, avalanches de pierres, avalanches d'eau.

Dans la plaine, ce sont des inondations, toujours capricieuses et inégales, qui délayent le sol et submergent des provinces entières.

J'ai littéralement laissé un cheval dans les boues de la Mingrélie, et peu s'en fallut que je n'y restasse moi-même.

Pour établir des communications dans un pareil pays, il faudrait des travaux romains et des constructions cyclopéennes ; il faudrait de grandes mises de fonds, des ingénieurs d'une véritable science et surtout encore, chose qui manque en Russie, d'une scrupuleuse probité.

On a toujours voulu la conquête, et l'on a toujours reculé devant le vrai, le seul moyen de conquérir.

La guerre coûte à la Russie plus de cent millions.

Et trois cent mille francs sont alloués aux communications !

Aussi ne communique-t-on pas.

Le comte Voronzof avait jugé les routes chose de première nécessité ; mais on jugea la guerre plus nécessaire que les routes.

Il reçut l'ordre de pousser la guerre contre *les rebelles* avec activité, et cela, d'après un plan de campagne élaboré à Saint-Pétersbourg sous les yeux mêmes de l'empereur.

Il ne s'agissait pas moins que d'une expédition définitive ayant pour but de cerner Schamyl, de pénétrer

dans sa résidence, d'écraser la révolte et de soumettre tous les montagnards du Daghestan.

Sur le papier, c'était un plan admirable.

Mais on avait compté sans la nature.

— Dites à Schamyl, avait crié de sa voix toute-puissante l'empereur Nicolas, que j'ai assez de poudre pour faire sauter le Caucase.

La gasconnade avait produit son effet, elle avait fait rire Schamyl.

L'empereur n'avait pas voulu en avoir le démenti : il avait ordonné cette fatale expédition connue et célèbre aujourd'hui encore sous le nom de l'expédition de Dargo. C'était d'autant plus insensé, que jamais le comte Voronzof n'avait été du côté du Caucase, et que les points sur lesquels il devait agir lui étaient complétement inconnus.

Cette expédition est toute une Iliade, qui eût eu son Homère si Pouschkine et Lermontof n'eussent pas été tués. Les assauts de Georgievsk et de Salty, la marche dans les forêts sauvages de l'Avarie, l'occupation de Dargo, résidence de Schamyl, le massacre d'un régiment de trois mille hommes envoyé pour chercher du biscuit, enfin le salut de la troupe expéditionnaire, au moment où elle allait succomber jusqu'au dernier homme, tout cela constitue les phases d'une épopée tout à la fois terrible et admirable.

L'expédition de Dargo n'eut qu'un résultat, celui de faire comprendre et apprécier le caractère du prince Voronzof; les soldats, qui l'appelaient *Porto-Franco* à cause des idées libérales et progressives qu'on lui connaissait, à cause du *port franc* d'Odessa, sans savoir,

d'ailleurs, le sens d'un mot qu'ils répétaient pour l'avoir entendu dire, s'enflammèrent pour lui d'enthousiasme quand ils virent ce noble vieillard, toujours calme, égal, affable, supportant les privations de tout genre et les dangers les plus imminents, et tout cela d'un visage non-seulement impassible, mais riant. Il fut assailli avec son escorte à la lisière d'un bois, et lui qui, à la Moskova, avait tenu tête à Napoléon Ier, fut obligé de mettre la schaska à la main pour repousser les bandits tchetchens. Au bivac, entouré d'ennemis, au milieu des coups de fusil qui éclataient à chaque instant et qui venaient tuer des soldats à dix pas de lui, il dictait des lettres à son secrétaire, soutenant, selon son habitude, une volumineuse correspondance; écrivant en France qu'on lui envoyât des ceps de vigne de la Bourgogne; demandant des robes et des chapeaux pour sa femme; faisant jouer la musique pour couvrir le bruit de la fusillade et tâcher de faire oublier aux soldats leur faim; faisant enfin brûler tous les bagages de l'armée, en commençant par les siens, et mordant, comme Charles XII, dans un morceau de pain sec et dur.

Tout son corps d'armée allait périr de famine, lorsque, après des efforts inouïs, il opéra sa jonction avec le détachement du général Freytag, qui apportait des vivres et le salut.

Aussi commença-t-il son rapport par ces mots :

« Les ordres de Votre Majesté ont été exécutés... »

Puis venait la liste des désastres arrivés en exécutant ces ordres.

C'était surtout de la colonie française que le comte Voronzof était adoré. Il savait le nom, il connaissait la

profession de tous nos compatriotes, et jamais il n'en rencontrait un seul sans l'arrêter et lui demander, avec un accent d'intérêt qui allait au cœur du pauvre exilé, des nouvelles de ses affaires et de sa famille.

Aussi, comme nous l'avons dit, le nom du comte Voronzof est-il, au Caucase, dans toutes les bouches.

J'ai été trop bien reçu par le prince Bariatinsky pour entreprendre de faire son éloge, ou même de dire sur lui la simple vérité; on croirait que je veux essayer de m'acquitter envers lui, tandis qu'au contraire je tiens à lui être reconnaissant.

XLVII

LA GÉORGIE ET LES GÉORGIENS

Lorsque j'arrivai à Tiflis, je crus, je l'avoue, arriver dans un pays à demi sauvage, à quelque chose, en grand, comme Nouka ou comme Bakou.

Je me trompais.

Grâce à la colonie française, composée en grande partie de couturières, de marchandes de modes et de lingères de Paris, les dames géorgiennes peuvent, à quinze jours près, suivre les modes du Théâtre-Italien et du boulevard de Gand.

Au moment où j'arrivai dans la capitale de la Géorgie, on s'occupait fort d'une chose. La princesse G*** avait rapporté un *corset plastique*, et sa taille, déjà charmante, avait tellement gagné à cette nouvelle invention, que

c'était chez madame Blot une véritable queue pour qu'elle écrivît à madame Bonvalet, afin d'en faire venir tout un chargement.

En ma qualité de Parisien, je fus interrogé sur cette curieuse invention, qu'il était impossible, m'assurait-on, que je ne connusse pas.

Ne me demandez pas, chers lecteurs, comment je connaissais les corsets de madame Bonvalet, car je ne pourrais pas vous le dire; mais tant il y a, qu'au milieu des études que le hasard m'avait fait faire quelque temps avant mon départ, se trouvait celle des corsets plastiques.

Je crus que je serais obligé de faire un cours public.

J'en fus quitte pour une note que je rédigeai et que je fis mettre dans le journal *l'Aurore*. J'expliquais dans cette note qu'au moyen du moulage sur nature de quatre ou cinq cents femmes, on en était arrivé à obtenir une classification méthodique du torse féminin, se réduisant à huit types, dans chacun desquels les femmes de tous les pays et de toutes les races trouvaient un corset suivant les règles les plus rigoureuses de la statuaire.

Cette note, insérée dans ce journal, eut des suites graves : toute la rédaction en corps vint m'inviter à un dîner géorgien.

Or, si l'on sait à Tiflis ce que c'est que les corsets de Paris, je doute que l'on sache à Paris ce que c'est qu'un dîner à Tiflis...

Un dîner géorgien, bien entendu.

Un dîner géorgien, c'est un repas où l'on mange n'importe quoi. La nourriture est la partie la moins im-

portante du repas, qui se compose surtout d'herbes fraîches et de racines.

Quelles sont ces herbes et ces racines? Je n'en sais rien : des salades sans huile et sans vinaigre, des ciboules, de la pimprenelle, de l'estragon et des radis.

Mais, quant à la partie liquide, c'est autre chose.

Là-dessus, je puis vous renseigner.

Un dîner géorgien est un repas où les petits buveurs boivent leurs cinq ou six bouteilles de vin, et les grands leurs douze ou quinze.

Quelques-uns ne boivent même pas à la bouteille, ils boivent à l'outre; ceux-là vont à vingt ou vingt-cinq bouteilles.

C'est en Géorgie une gloire de boire plus que son voisin. Or, la moyenne du voisin, c'est toujours une quinzaine de bouteilles.

Dieu, qui mesure la rigueur du vent en faveur de l'agneau nouvellement tondu, a donné aux buveurs géorgiens le vin de Kakétie, c'est-à-dire un vin charmant, qui ne grise pas, ou plutôt, entendons-nous bien, qui ne monte pas au cerveau.

Aussi, les Géorgiens ont été humiliés de pouvoir boire dix ou douze bouteilles sans se griser. Ils ont inventé un récipient qui les grise malgré eux, ou plutôt malgré le vin. C'est une espèce d'amphore que l'on appelle une goulah.

La goulah, qui est, en général, une bouteille à gros ventre et à long goulot, emboîte le nez en même temps que la bouche, de façon qu'en buvant on ne perd non-seulement rien du vin, mais encore rien de sa vapeur.

Il en résulte que, tandis que le vin descend, la vapeur

monte, de sorte qu'il y en a pour tout le monde : pour l'estomac et pour le cerveau.

Mais, à part la goulah, les buveurs géorgiens ont encore une foule d'autres vases des formes les plus fantastiques :

Ils ont des courges à long tuyau ;

Des cuillers à soupe au fond desquelles, je ne sais pourquoi, il y a une tête de cerf en vermeil dont les bois sont mobiles : elles s'appellent *quabi* ;

Des coupes, larges comme des soupières ;

Des cornes montées en argent, longues comme la trompe de Roland.

Le moindre de ces récipients contient une bouteille, qu'il faut toujours boire d'un seul coup et sans se reprendre.

D'ailleurs, le convive géorgien ou étranger qui s'assied, je me trompe, qui s'accroupit à une table géorgienne, toujours maître de ce qu'il mange, n'est jamais maître de ce qu'il boit.

C'est celui qui lui porte un toast qui décide de la capacité de son estomac.

Si le toast est porté avec une goulah pleine, avec une courge pleine, avec une quabi pleine, avec une coupe pleine, avec une corne pleine, celui qui accepte le toast doit vider jusqu'à la dernière goutte la goulah, la courge, la coupe, la quabi ou la corne.

Celui qui porte le toast dit ces paroles sacramentelles :

— *Allah verdi.*

Celui qui accepte le toast répond :

— *Yack sehioldi.*

Ce défi lancé, il faut boire ou crever.

Un Géorgien tient à grand honneur d'être cité comme un ivrogne de première force.

Lorsque l'empereur Nicolas vint au Caucase, le comte Voronzof lui présenta le prince Eristof, en lui disant :

— Sire, j'ai l'honneur de vous présenter le premier ivrogne de toute la Géorgie.

Le prince s'inclina modestement, mais plein de satisfaction.

Qu'on juge donc, moi qui ne bois que de l'eau, de quelle torture j'étais menacé en acceptant un dîner géorgien !

Je n'en pris pas moins bravement mon parti.

J'arrivai à l'heure dite.

Pour me faire honneur, on avait rassemblé deux ou trois buveurs renommés, — et, entre autres, le prince Nicolas Tchavtchavadzé et un Polonais nommé Joseph Penerepsky.

Nous avions, en outre, un poëte et un musicien. Le poëte se nommait Evangoul-Evangoulof.

Notre hôte se nommait Jean Kérésélidsé.

Nous étions à peu près douze à table.

La première chose qui me frappa en entrant dans la salle à manger fut une immense jarre, spécimen de celles des quarante voleurs d'Ali-Baba, contenant quatre-vingts à cent bouteilles.

Il fallait la vider.

Un grand tapis était étendu à terre : sur ce tapis étaient posées des assiettes, avec fourchettes, cuillers et couteaux, pour nous, habitués à ces délicatesses.

Les convives du pays devaient, selon la vieille coutume patriarcale, manger avec les doigts.

On me donna la place d'honneur au milieu de la table. Le maître de la maison se plaça en face de moi; on mit à ma droite le prince Nicolas, à ma gauche M. Penerepsky.

Le musicien et le poëte se placèrent à l'un des bouts de la table, et le dîner commença.

J'ai pour habitude d'éviter le danger aussi longtemps que je le puis; mais, lorsque le moment est venu d'y faire face, je m'arrête et je tiens résolûment aux chiens.

Ce fut ce qui m'arriva dans cette circonstance.

L'homme qui ne boit pas de vin, — ce que je vais avancer aura d'abord l'air peut-être d'un paradoxe, mais deviendra une vérité pour quiconque approfondira la question, — l'homme qui ne boit pas de vin a, au moment de la lutte, un grand avantage sur celui qui en boit.

C'est que celui qui en boit a toujours au fond du cerveau un reste d'ivresse de la veille à laquelle se soude l'ivresse du jour.

Tandis que celui qui ne boit que de l'eau arrive avec une tête ferme et saine qu'il faut d'abord que le vin mette au niveau de celles des buveurs.

Eh bien, avec le vin de Kakétie, c'est toujours l'affaire de cinq ou six bouteilles.

Combien en vidai-je pour mon compte, au milieu des gammes du musicien et des gargouillades du poëte, qui mangeaient et buvaient entre leurs improvisations?

Je ne saurais le dire; mais il paraît que ce fut majestueux, car, le dîner fini, il fut question de me délivrer un certificat constatant ma capacité, non pas intellectuelle, mais métrique.

La proposition fut acclamée; on prit un morceau de papier où chacun mit son attestation et sa signature.

Le maître de la maison ouvrit la marche par ces trois lignes :

« M. Alexandre Dumas est venu dans notre pauvre rédaction, et y a accepté un dîner où il a pris du vin plus que les Géorgiens.

» 1858, 28 novembre (vieux style).

» JEAN KÉRÉSÉLIDSÉ,

» Rédacteur du journal géorgien *l'Aurore*. »

Après l'attestation de l'amphitryon venait celle du prince Nicolas, conçue en ces termes :

« J'ai assisté et je suis témoin que M. Alexandre Dumas a pris plus de vin que les Géorgiens.

» Prince NICOLAS TCHAVTCHAVADZÉ. »

Quant au poëte, ce fut un simple madrigal qu'il me fit, et non une attestation qu'il me donna.

Voici la traduction du madrigal géorgien :

« Notre adoré poëte est venu;
» C'est comme si l'empereur était arrivé.
» Civilisateur de l'esprit,
» Il est la gaieté de la Géorgie. »

Quant aux autres certificats, je renvoie mes lecteurs

à l'original que je tiens à leur disposition, attendu qu'ils sont en géorgien, en russe et en polonais.

Nous avons dit que les Géorgiens étaient, sous le rapport des charmants défauts dont les a doués la nature, les élus de la création.

Nous avons dit qu'ils étaient prodigues. Ils portent avec eux la preuve de cette prodigalité : tous les Géorgiens sont ruinés, ou à peu près.

Il est vrai que le gouvernement russe les a puissamment aidés dans cette œuvre.

Nous avons dit qu'ils étaient les premiers buveurs du monde. La politesse qu'ils ont eue de me signer un certificat ne saurait nuire à leur réputation : leur certificat, comme beaucoup des nôtres, est probablement un certificat de complaisance.

Nous avons dit qu'ils étaient braves.

Quant à cela, nul ne le leur conteste, même les plus braves d'entre les Russes. On cite d'eux des traits de bravoure d'une simplicité merveilleuse.

Dans une des expéditions que faisait le comte Voronzof, on arriva en vue d'un bois que l'on croyait gardé par les montagnards.

— Qu'on pointe deux canons chargés à mitraille sur le bois, dit le comte, que l'on fasse feu, et nous verrons bien si le bois est gardé.

— A quoi bon perdre du temps et de la poudre, Excellence ? dit le prince Eristof qui se trouvait là. Je vais y aller voir.

Et il mit son cheval au galop, traversa le bois dans un sens pour aller, et le traversa dans l'autre pour revenir, et, en revenant, dit avec une simplicité antique :

— Il n'y a personne, Excellence.

Mais, outre les qualités que nous venons d'énumérer, les Géorgiens en ont une dont nous n'avons pas parlé, et dont nous ne voulons pas leur faire tort.

Ils ont des nez comme on n'en a dans aucun pays du monde.

Marlinsky a fait une espèce d'ode sur les nez géorgiens. Nous la citerons, n'ayant pas l'espoir de faire mieux que lui.

—

« Avez-vous jamais réfléchi, chers lecteurs, à l'admirable chose qu'est un nez?

» Un nez? — Oui, un nez.

» Et comme un nez est utile à tout individu qui lève, comme dit Ovide, son visage au ciel?

» Eh bien, chose étrange, ingratitude inouïe : pas un poëte n'a encore eu l'idée de faire une ode au nez.

» Il faut que ce soit à moi qui ne suis pas poëte, ou qui, du moins, n'ai la prétention que de venir après nos grands poëtes, qu'une idée comme celle-là pousse.

» En vérité, le nez a du malheur!

» Les hommes ont inventé tant de choses pour les yeux.

» On a fait pour eux des chansons, des compliments, des kaléidoscopes, des tableaux, des décorations, des lunettes.

» Et pour les oreilles!

» D'abord les boucles d'oreille, *Robert le Diable*, *Guillaume Tell*, *Fra Diavolo*, les violons de Stradivarius, les pianos d'Érard, les trompettes de Sax.

» Et pour la bouche !

» *Carême, la Cuisinière bourgeoise,* l'*Almanach des gastronomes,* le *Dictionnaire des gourmands;* on lui a fait des soupes de toute espèce, depuis la batwigne russe jusqu'à la soupe aux choux française; on lui fait manger la réputation des plus grands hommes, depuis les côtelettes à la Soubise jusqu'au boudin à la Richelieu. On a comparé ses lèvres à du corail, ses dents à des perles, son haleine à du benjoin. On lui a servi des paons avec leurs plumes, des bécasses sans être vidées. On lui promet enfin pour l'avenir des alouettes toutes rôties.

» Qu'a-t-on inventé pour le nez?

» L'essence de rose et le tabac à priser.

» Ah ! c'est de l'ingratitude, philosophes mes maîtres, poëtes mes confrères.

» Et cependant, avec quelle fidélité ce membre... — Ce n'est pas un membre ! me crieront les savants. — Pardon, messieurs, je me reprends : Avec quelle fidélité cet appendice, ah ! — Et cependant, disais-je, avec quelle fidélité cette appendice ne nous sert-il pas !

» Les yeux dorment, la bouche se ferme, les oreilles s'assourdissent.

» Le nez, lui, fait toujours bonne garde.

» Il veille sur notre repos, contribue à notre santé; toutes les autres parties de notre corps, les mains, les pieds, font des bêtises : les mains se laissent prendre dans le sac comme des sottes qu'elles sont; les pieds buttent et font tomber le corps comme des maladroits qu'ils sont. Et, dans ce dernier cas, qui souffre encore, la plupart du temps? Les pieds font la faute, et c'est le nez qui est puni.

» Combien de fois n'avez-vous pas entendu dire :

» — Monsieur un tel s'est cassé le nez !

» Il y a eu bien des nez cassés depuis le commencement du monde.

» Que l'on me cite un nez, un seul, qui ait été cassé par sa faute.

» Non, sur ce pauvre nez tout retombe.

» Eh bien, il supporte tout avec une patience évangélique; quelquefois, il est vrai, il pousse la hardiesse jusqu'à ronfler; mais où, mais quand l'avez-vous entendu se plaindre?

» Oublions que la nature l'a créé instrument admirable, trompette parlatoire pour augmenter ou diminuer à notre volonté le volume de notre voix. Ne disons rien du service qu'il nous rend en se faisant l'intermédiaire entre notre âme et l'âme des fleurs. Repoussons son utilité et prenons-le seulement de son côté esthétique, la beauté.

» Cèdre du Liban, il foule sous ses pieds l'hysope des moustaches. Colonne centrale, il sert de base au double arc des sourcils; sur son chapiteau se pose l'aigle, c'est-à-dire la pensée; autour de lui fleurissent les sourires. Avec quelle fierté le nez d'Ajax se dressait-il contre l'orage, quand il disait : « J'échapperai malgré les dieux ! » Avec quel courage le nez du grand Condé, — qui n'a jamais été nommé grand qu'à cause de son nez, — avec quel courage le nez du grand Condé entrait-il avant tout le monde, et avant le grand Condé lui-même, dans les retranchements des Espagnols, où le vainqueur de Lens et de Rocroy avait eu la hardiesse ou plutôt l'imprudence de jeter son bâton de commandement ! Avec quelle

assurance se présentait au public le nez de Dugazon, qui avait trouvé quarante-deux manières de se mouvoir, et toutes plus comiques les unes que les autres !

» Non, je ne crois pas que le nez soit condamné à l'obscurité dans laquelle l'ingratitude des hommes l'a laissé jusqu'ici.

» Peut-être aussi est-ce parce que les nez d'Occident sont, en général, de petits nez, qu'ils ont subi cette injustice.

» Mais il n'y a pas que les nez d'Occident, que diable !

» Il y a les nez d'Orient, qui sont de jolis nez.

» Doutez-vous de la supériorité de ces nez-là sur les vôtres, messieurs de Vienne, de Paris ou de Saint-Pétersbourg ?

» En ce cas, Viennois, prenez le Danube ; Parisiens, le bateau à vapeur ; Saint-Pétersbourgeois, le *péricladnoï*, et dites ces simples mots :

» — En Géorgie !

» Ah ! seulement, je vous annonce d'avance une humiliation profonde : apportassiez-vous en Géorgie un des plus grands nez de l'Europe, le nez d'Alcide Tousez ou celui de Schiller, à la barrière de Tiflis, on vous regardera avec étonnement, et l'on dira :

» — Voilà un monsieur qui a perdu son nez en chemin ; quel malheur !

» Dès la première rue de la ville, que dis-je ! dès les premières maisons du faubourg, vous serez convaincus que tous les nez grecs, romains, allemands, français, espagnols, et même napolitains, doivent s'enfoncer de honte dans les entrailles de la terre, à la vue des nez géorgiens.

» Ah ! vrai Dieu ! les beaux nez que les nez de la Géorgie, les robustes nez, les magnifiques nez !

» D'abord, il y en a de toutes les formes :

» De ronds, de gros, de longs et de larges.

» Il y en a de toutes les couleurs :

» De blancs, de roses, de rouges et de violets.

» Il y en a de montés avec des rubis, d'autres avec des perles. J'en ai vu un monté avec des turquoises.

» Vous n'avez qu'à les presser entre les deux doigts, et du plus petit coulera une pinte de vin de Kakétie.

» En Géorgie, une loi de Vacktang IV a aboli la toise, le mètre, l'archine ; il n'a conservé que le nez.

» Les étoffes se mesurent au nez.

» On dit : « J'ai acheté dix-sept nez de tarmalama » pour me faire une robe de chambre, sept nez de ka- » naos pour me faire un pantalon, un nez et demi de » satin pour me faire une cravate. »

» Et, disons-le, les dames géorgiennes trouvent que cette mesure vaut beaucoup mieux que toutes les mesures de l'Europe. »

XLVIII

ROUTE DE TIFLIS A VLADIKAVKAS

Dès mon arrivée à Tiflis, j'avais décidé que je prendrais, sur mon séjour dans la capitale de la Géorgie, une semaine pour faire une excursion à Vladikavkas.

Ce n'était pas assez d'avoir passé par les portes de fer

de Derbend, je voulais passer par celles du Darial.

Ce n'était point assez d'avoir fait le tour du Caucase, il fallait le couper par la moitié.

Malgré la menace du temps, — que l'on n'oublie pas que nous étions en décembre, — nous montâmes en tarentasse.

Moynet restait à Tiflis; Kalino seul venait avec moi.

Dès la porte de la maison de notre hôte, nous trouvâmes un spécimen du chemin que nous allions suivre pendant toute la route. Il longe la rive droite de la bruyante et rapide Koura en suivant la base d'une chaîne de montagnes peu élevées; puis il tourne brusquement à gauche au moment où la rivière fait un coude appelé le *Genou-du-Diable*, nom qui lui vient de ce que sa partie inférieure a la forme d'un genou immense.

A partir du Genou-du-Diable, le chemin devient plus effondré et plus cahoteux que jamais. Notez qu'on est à deux verstes à peine de la ville.

La seule chose remarquable dans cette première partie de la route, c'est, à une hauteur où aucun escalier ne conduit, où aucune échelle ne peut atteindre, une multitude d'excavations dont l'entrée présente toujours une forme carrée.

Ces cavernes, je l'avoue, excitaient vivement ma curiosité; par malheur, si j'étais curieux, Kalino ne l'était pas : il eût passé près des sept châteaux du roi de Bohême sans s'informer qui les avait bâtis. Ce n'était qu'avec un fabuleux travail que j'arrivais à monter son intelligence à la hauteur de la question que je voulais lui faire faire.

Au reste, la situation était mauvaise : notre hiemchik

était le seul à qui nous pussions demander des renseignements, et le brave homme, qui faisait, depuis quinze ans, trois ou quatre fois par semaine, le chemin que je faisais pour la première fois, n'avait jamais remarqué les ouvertures dont je lui demandais l'explication.

J'en étais donc réduit à mes conjectures.

Les excavations sont-elles creusées de main d'homme ou par la nature ?

Pour être creusées par la nature, elles sont évidemment trop régulières. Les cristallisations que l'on rencontre au Caucase affectent parfois des formes d'une incroyable régularité ; mais des cristallisations ne sont pas des ouvertures.

Ce qui est plus probable, c'est que ces cavernes sont les habitations des premières races d'hommes qui ont habité le Caucase. S'il en est ainsi, inclinons-nous avec respect devant ces vénérables restes de l'architecture primitive.

Quand je dis primitive, je crois que je me trompe : les premières habitations des hommes durent être des arbres à l'ombrage épais. L'hiver les força de quitter l'arbre hospitalier et de chercher un abri contre le froid, et alors force leur fut de se retirer dans des cavernes, où d'en creuser quand ils n'en trouvèrent pas de toutes faites.

En tout cas, si ces cavernes ont eu la destination que nous leur prêtons, elles datent de quelque chose comme soixante et dix siècles, ce qui est une fort honorable antiquité, et ce qui prouve tout simplement qu'il ne faut pas moins que sept mille ans pour nous apprendre que nous ne savons rien.

Peut-être aussi ces excavations sont-elles des tombeaux où les anciens Guèbres déposaient les cendres de leurs morts; en Perse, et particulièrement à Yésid, près de Téhéran, on trouve dans la montagne des cavernes exactement pareilles à celles que nous avions devant les yeux, et que les gens du pays regardent comme les tombeaux des sectateurs de Zoroastre.

Il n'y aurait rien de trop hasardé dans cette dernière supposition, le culte des adorateurs du feu ayant dominé en Géorgie, et surtout dans sa capitale, Mskett, jusqu'à l'introduction du christianisme.

La tradition populaire veut que la route que nous suivions soit la même qu'ait suivie Pompée en poursuivant Mithridate. Près du pont bâti sur la Koura en 1840 par le père de notre hôte, M. Zoubalof, ingénieur du gouvernement, sont les ruines d'un pont en briques que l'on attribue au vainqueur du roi de Pont.

Ce pont traversé, on entre dans Mskett, c'est-à-dire dans l'ancienne capitale de la Géorgie, aujourd'hui un pauvre village situé sur l'emplacement de l'ancienne ville, dans un angle formé par le confluent de l'Aragwi, et de la Koura.

Si l'on remonte aux traditions nationales, Mskett fut bâtie par Msketos, fils de Kartlos, qui vivait six générations seulement après Moïse. Quelques siècles après sa fondation, elle était devenue une ville considérable, que les rois de Géorgie choisirent pour leur résidence. Un de ses gouverneurs, Persan de naissance, nommé Ardam, l'entoura de murailles, bâtit près du pont de la Koura une forteresse dont on voit encore les ruines, et une autre du côté nord.

Au temps d'Alexandre le Grand, lors de la persécution des Guèbres, les murailles de Mskett furent démolies par Aron, puis relevées par Pharnavaz. Le roi Mirian, qui régna de 255 à 318 de Jésus-Christ, fit bâtir à Mskett une église en bois dans laquelle on conservait une tunique déchirée du Christ. Mirdat, vingt-sixième roi de Géorgie, qui florissait vers la fin du même siècle, substitua des colonnes de pierre aux colonnes de bois.

C'est la même église qui s'appelle aujourd'hui Samironé.

Au nord de celle-ci, le même roi fit bâtir celle de Ghthaëbissa-Sansthavro, ornée d'une belle coupole. Le quarante-troisième roi de Géorgie, Mir, qui vécut vers la fin du VII^e^ siècle, y est enterré. Vers 1304, la ville, dévastée, fut rebâtie sous le règne de Ghiorghi, soixante et onzième roi, mais ce ne fut que pour être de nouveau ruinée, par Timour-Lang, que les Géorgiens appellent Lang-Timour. Mskett se releva de nouveau de ses ruines sous Alexandre, soixante-seizième roi de Géorgie, qui fit bâtir une église en pierre, avec une coupole. Enfin, Vacktang fit à cette même église de grands embellissements vers 1722. Plusieurs rois y sont enterrés, et, entre autres, le dernier, Yorghi, mort, je crois, en 1811 seulement.

A l'est de Mskett est le mont Zedatseni, au sommet duquel est bâtie l'église de la Cuarisse. La tradition raconte qu'une chaîne de fer s'étendait du sommet de cette dernière église au sommet de celle de Mskett, et que les saints des deux églises se rendaient la nuit visite en marchant sur cette chaîne.

Elles avaient été bâties, l'une par un architecte et

l'autre par son élève; or, le maître, se voyant surpassé par son élève, se coupa la main droite de désespoir.

En 469, Mskett cessa d'être la résidence des rois de Géorgie, Vacktang-Gourgaslan ayant fait bâtir Tiflis et y ayant transporté sa résidence.

La ville abandonnée avait, assure-t-on, au moment de cet abandon, six verstes du nord au sud.

Aujourd'hui, la seule célébrité de Mskett est la qualité de ses poulardes, qui pourraient, assure-t-on, rivaliser avec celles du Mans, et de ses truites, qui ne le cèdent en rien aux fameuses truites de Ropscha.

A deux ou trois verstes au delà de Mskett, on rencontre le mont Zadeni, sur lequel sont les restes d'un fort bâti par Phavnadje, quatrième roi de Géorgie. Il éleva sur cette montagne l'idole Zadan; de là le nom de Zadeni.

Nous continuâmes notre route, tout en interrogeant le temps avec inquiétude; d'épais nuages gris allaient s'abaissant, et semblaient n'être empêchés d'arriver jusqu'à nous que par les pics des montagnes qui les maintenaient à distance; mais nous voyions ces pics de montagnes se couvrir peu à peu de neige, et le blanc linceul aller toujours en descendant vers nous.

A une dizaine de verstes après Mskett, nous quittâmes la base de la montagne pour suivre, à travers la vallée, les rives de l'Aragwi. A partir de ce moment, et tant que nous suivîmes le fleuve, le chemin s'était fort amélioré : d'exécrable, il était tout simplement redevenu mauvais. Il redevint exécrable à trois verstes avant Douchett, où nous arrivâmes à la nuit noire, ou plutôt à la nuit blanche, car la neige, qui, pendant toute la

journée, s'était arrêtée aux montagnes, commençait à descendre dans la vallée.

Tout le monde était couché à Douchett. Une seule lumière brillait, pâle et près de s'éteindre : celle de la station.

A cette lumière, on alluma notre feu et celui du samovar. Nous tirâmes nos provisions, et, tant bien que mal, nous soupâmes.

Après le souper, Kalino s'étendit voluptueusement sur son banc de bois et s'endormit avec cette charmante insouciance qui le caractérisait, sans s'inquiéter le moins du monde du lendemain.

Ce lendemain ne laissait pas cependant de me donner quelques inquiétudes ; la neige tombait à flots.

Je me mis à travailler. J'écrivais tout courant mon voyage au Caucase, et, contre toute contrariété, le travail est ma grande ressource.

Vers trois heures du matin, je me jetai sur mon banc, m'enveloppai de ma pelisse et m'endormis à mon tour.

A sept heures, je me réveillai ; il commençait à faire jour, si toutefois on peut appeler cela le jour.

Le brouillard était presque palpable : on eût dit un mur mobile et qui reculait à mesure que l'on avançait.

Kalino se réveilla et demanda des chevaux. Cette prétention de continuer notre route par un pareil temps ébouriffa notre smatritel. Nous pourrions encore arriver à Ananour, mais, à coup sûr, nous n'irions pas plus loin.

Je répondis que, puisque c'était une question qui ne pouvait être résolue qu'à Ananour, il fallait d'abord aller jusqu'à Ananour.

Notre thé, notre déjeuner, la mauvaise volonté du

maître de poste, nous conduisirent jusqu'à neuf heures et demie.

Nous partîmes enfin.

Trois heures après, c'est-à-dire vers midi, nous étions à Ananour.

Une petite éclaircie de lumière, qui s'était faite vers midi, nous avait permis d'entrevoir le fort d'Ananour, situé sur la rive droite de l'Aragwi. C'était autrefois une forteresse commandée par les *eristaws argaves;* elle fut prise à la suite de l'événement que nous allons raconter.

D'abord, établissons ceci : c'est que le mot *eristaw* ou *eristof*, devenu aujourd'hui un nom propre, était autrefois un titre de commandement et voulait dire *chef du peuple.*

La plupart des noms des princes géorgiens ont cette origine. Les noms de famille ont disparu sous les titres, qui sont devenus les noms aujourd'hui en usage. Cela tient à ce que les commandements étant héréditaires, on s'habitua peu à peu à appeler les commandants par leurs titres, au lieu de les appeler par leurs noms.

En 1727, l'eristaw de l'Aragwi — celui qui habitait le fort d'Ananour — se nommait Bardsig. Un jour qu'il venait de faire un copieux repas avec ses frères et ses parents, l'un d'eux, en s'approchant de la fenêtre, vit au loin sur la route une noble dame qui, selon la coutume d'alors, qui est encore celle d'aujourd'hui, cheminait à cheval, accompagnée de son aumônier, de deux fauconniers et d'une suite de serviteurs.

Il appela les autres convives.

Un de ces convives, qui avait une meilleure vue que les autres, reconnut la voyageuse pour la femme ou la

sœur, je ne sais trop laquelle des deux, de l'eristaw de Ksani, avec lequel l'eristaw de l'Aragwi était pour le moment en délicatesse.

Une proposition fut faite : c'était d'enlever la jeune et belle voyageuse ; car, à mesure qu'elle approchait, on reconnaissait qu'elle était jeune et belle.

L'état de gaieté auquel étaient arrivés les convives de l'eristaw fit paraître cette proposition la plus naturelle du monde. On appela les noukers, on fit seller les chevaux, on descendit de la forteresse, on mit en fuite aumônier, fauconniers et serviteurs de la princesse, on la fit prisonnière et on l'emmena au château.

Une heure après, le caleçon cerise de la pauvre princesse flottait sur le fort en manière d'étendard.

Que lui était-il arrivé, à elle ?

Il faut croire que ce qui lui était arrivé était fort grave ; car, lorsqu'elle rentra chez elle, sans caleçon, l'eristaw de Ksani, qui avait nom le prince Chanche, fit le serment d'exterminer, depuis le premier jusqu'au dernier, tous les eristaws de l'Aragwi.

Ce n'était pas un serment facile à tenir ; mais le prince Chanche fit ce qu'avait fait le comte Julien après le viol de doña Florinde : il se lia avec les infidèles.

Les infidèles du Caucase sont les Lesghiens.

Aidé des Lesghiens, l'eristaw de Ksani prit d'abord le fort de Khamchistsikhi, puis marcha sur Ananour, où étaient renfermés, cemme dans un fort imprenable, l'eristaw de l'Aragwi et ces mêmes frères et parents, qui avaient pris part à l'offense faite au prince Chanche.

Celui-ci, en arrivant en vue d'Ananour, aperçut le fameux caleçon cerise qui flottait au bout d'un bâton.

Il greffa alors un second serment sur le premier ; ce fut de remplacer le caleçon, symbole de honte, par la tête de l'eristaw.

Le siége fut long ; mais enfin, grâce aux Lesghiens, la forteresse fut prise, les eristaws égorgés depuis le premier jusqu'au dernier, et le caleçon cerise — conservé, dit-on encore aujourd'hui, comme une relique par la famille des vainqueurs — remplacé par la tête du prince Bardsig.

Dans le fort d'Ananour, il existait deux églises, toutes deux consacrées à un saint fort inconnu chez nous, mais fort en honneur en Géorgie, à saint Khitobel. Aujourd'hui, il n'en reste que les ruines ; toutes deux furent pillées et ruinées par les Lesghiens, qui ont crevé avec leurs kandjars les yeux des apôtres et des saints peints sur la muraille.

Ananour était autrefois le lazaret où faisaient quarantaine ceux qui entraient en Géorgie, venant de Russie.

Nous n'avions qu'une prétention, celle d'aller coucher à Passanaour, c'est-à-dire de faire encore vingt-deux verstes dans notre journée.

A partir d'Ananour, le chemin devient non-seulement mauvais, mais encore dangereux : il s'escarpe aux flancs d'une montagne roide et couverte de bois, et est large à passer deux voitures à peine.

L'Aragwi, à cinq cents pieds au-dessous du voyageur, bouillonne dans un précipice.

A quinze verstes d'Ananour, un ruisseau, le Menesaou, je crois, se précipite d'une vingtaine de pieds et forme une belle cascade.

Ananour est un simple poste de Cosaques d'une quarantaine d'hommes, ne présentant aucune ressource. Par bonheur, nous avions avec nous assez de provisions pour atteindre Kobi, en supposant que nous l'atteignissions, ce qui devenait problématique à cause du changement de climat ; depuis Ananour, nous étions entrés dans l'hiver, et notre tarentasse roulait sur un pied, un pied et demi, et même deux pieds de neige.

Le prince Bariatinsky, en nous racontant une anecdote qui lui était arrivée, nous avait prévenus de l'obstacle que nous rencontrions.

Un jour qu'il suivait le chemin opposé au nôtre, c'est-à-dire qu'il venait de Vladikavkas à Tiflis, il se trouva arrêté un peu au-dessus de Passanaour par une avalanche qui avait barré le chemin. Pendant qu'on déblayait la route pour faire passer ses équipages, il descendit impatient de son traîneau, et, vêtu d'une simple capote d'officier, une badine à la main, il se mit bravement en route, décidé à marcher tant que ses voitures ne le rattraperaient pas, et, s'il le fallait, à faire toute la route à pied.

La route est un peu longue ; elle est, comme nous l'avons dit, de vingt-deux verstes.

Le prince en avait déjà fait une dizaine, et commençait à regarder, mais inutilement, derrière lui, si ses voitures arrivaient, lorsqu'il vit déboucher par un des sentiers de la montagne un joyeux Géorgien, au nez rouge dénotant le beau buveur, qui s'en venait chantant, sur un petit mais vigoureux cheval.

Le prince jeta un regard d'envie sur l'homme, et surtout sur l'animal.

Tout au contraire du Géorgien, le prince venait à pied; il s'était refroidi dans la neige, et il n'avait pas, pour lui souffler une chanson à l'oreille, ce joyeux compagnon qu'on appelle l'ivresse.

Nous sommes obligé de nous servir de ce mot, n'en trouvant pas d'autre; un Géorgien n'est jamais ivre.

Un Géorgien boit à dîner, et sans qu'il y paraisse autrement que par une gaieté plus expansive, ses huit ou dix bouteilles de vin.

Le prince Bariatinsky m'a donné une goulah magnifique ayant appartenu à l'avant-dernier roi de Géorgie : elle contient quatre bouteilles. Le roi la vidait sans reprendre haleine.

Or, notre Géorgien eût été bien embarrassé de dire combien de goulahs il avait vidées; mais ce qu'il pouvait affirmer, c'est qu'il était dans cet état de béatitude où le vrai buveur suit le précepte de l'Évangile en aimant son prochain comme lui-même.

Aussi, voyant son prochain qui se promenait dans la neige, une badine à la main, s'approcha-t-il de lui et débuta-t-il par le *Gomar djoba* sacramentel, c'est-à-dire : *Que la victoire soit avec vous!*

Le prince répondit : *Gaghi mardjos*, c'est-à-dire : *Avec vous aussi.*

Mais, comme le prince ne savait guère que ces deux mots de la langue géorgienne, il demanda à l'homme à cheval s'il parlait russe.

— Oui, un peu, répondit le Géorgien.

Et la conversation s'engagea.

Un Géorgien marche toujours la main ouverte et le cœur ouvert; aussi le nôtre commença-t-il par se ra-

conter des pieds à la tête à son compagnon de voyage.

C'était un tout petit propriétaire comme il y en a tant en Géorgie depuis que les grands ont disparu ; il avait un cheval et six ou huit arpents de vigne. Il avait été invité à une noce dans la montagne, et il venait de la noce. Avant de partir, on avait bu le coup de l'étrier; après quoi, il s'était remis en route pour retourner à Tiflis.

Le prince le laissa dire ; puis, quand il eut fini :

— Mon ami, lui dit-il, vous devriez bien faire une chose.

— Laquelle ? demanda le Géorgien.

— Vous devriez me louer votre cheval jusqu'à Ananour. Il reste huit ou dix verstes à faire ; ce n'est rien pour vous qui n'êtes pas fatigué, c'est beaucoup pour moi qui en ai déjà fait dix ou douze.

— Louer ? Allons donc ! dit le Géorgien ; vous prêter, oui.

Et il mit pied à terre en chantant une chanson géorgienne dont le sens est :

Il faut bien s'aider entre frères !

— Mais non, mais non, dit le prince en tirant de sa poche un billet de dix roubles et en essayant de le faire accepter au Géorgien.

Celui-ci le repoussa avec un geste d'une majesté royale, et, remettant, d'une main, la bride au prince, et, de l'autre, lui tenant l'étrier :

— Faites-moi la grâce de monter, dit-il.

Le prince savait que, lorsqu'un Géorgien offre, c'est de bon cœur; il monta, puis, une fois monté, se mit à marcher au pas à côté du cavalier démonté.

— Que diable faites-vous? lui demanda le Géorgien.

— Vous le voyez, répondit le prince, je vous tiens compagnie.

— Je n'ai pas besoin de votre compagnie, et vous avez besoin, vous, d'un bon feu et d'un verre de vin. Piquez droit sur Ananour, et dans une heure vous y serez.

— Mais votre cheval?

— Vous le laisserez dans une écurie quelconque, et vous direz : « Ce cheval appartient à un bonhomme qui me l'a prêté et qui vient derrière. » Voilà tout.

— Alors, vous permettez?

— Comment donc! je vous en prie.

Le prince ne se le fit pas dire deux fois et partit aussi vite que le chemin permettait au cheval d'aller.

Un heure après, en effet, il était à Ananour.

Là, son dîner l'attendait; là, toute la garnison était sur pied; là, enfin, il retrouvait tous les honneurs dus à son rang.

Le prince se mit à table en recommandant de guetter le Géorgien et de donner double ration d'avoine à son cheval.

Puis il dîna en homme qui a fait douze verstes à pied et dix à cheval.

Au dessert, la porte s'entre-bâilla doucement et il vit passer la tête joyeuse de son Géorgien, précédée du nez qui lui servait de phare.

— Ah! dit-il, vous voilà, mon bon ami; asseyez-vous et mangez et buvez.

Le Géorgien balbutia quelques mots, se mit à table, mangea et but.

Il mangeait depuis une heure, il buvait depuis deux, et ne se levait pas.

Le prince se leva.

Le Géorgien en fit autant.

Le prince était fatigué et désirait se coucher; mais, tout levé qu'il était, le Géorgien restait immobile.

Le prince lui donna la main et lui souhaita le bonsoir.

Le Géorgien alla jusqu'à la porte, mais à la porte il s'arrêta.

Décidément, il avait à dire au prince quelque chose qu'il n'osait lui dire.

Le prince alla à lui.

— Voyons, lui demanda-t-il, parlez franc : vous voulez me dire quelque chose ?

— Oui, Votre Excellence; je voulais vous dire que, lorsque je vous ai rencontré, je vous ai pris pour un pauvre officier russe, mon égal; alors, j'ai repoussé les dix roubles que vous m'offriez; maintenant, voilà que vous êtes prince, grand seigneur riche comme le padischah, il me semble que c'est tout autre chose et que je puis recevoir de vous ce que vous voudrez bien me donner.

Le prince trouva la réclamation juste; seulement, au lieu de dix roubles, il en donna vingt au joyeux Géorgien.

Nous avons raconté cette anecdote, parce que nous la trouvons d'une simplicité charmante et peignant à merveille les mœurs du pays.

J'ai parlé de la route de Tiflis à Vladikavkas, et *vice versâ*, traversant le Caucase dans toute sa largeur, et j'ai répété le dicton commun :

« Avec l'argent dépensé pour cette route, on pourrait paver en roubles le chemin qui conduit de Tiflis à Vladikavkas. »

C'est à Passanaour que commence la nouvelle route qui doit aller directement de Passanaour à Kasbek, en laissant de côté Kaïchaour et Kobi, c'est-à-dire les deux stations sur lesquelles ou plutôt entre lesquelles tombent les avalanches. Il serait difficile de dire depuis combien d'années on travaille à cette route, qui peut s'étendre aujourd'hui sur une longueur de quinze ou dix-huit verstes, mais qui probablement sera ruinée d'un côté tandis qu'on l'achèvera l'autre.

Si jamais cette route s'achève, elle sera large, unie, accessible ; elle serpentera au milieu de montagnes dont la hauteur n'est point effrayante, dont les rampes ne sont point escarpées, et où, par conséquent, l'on aura peu à craindre les avalanches de neige et les éboulements de roches.

A cinq ou six verstes de Kasbek, le vallon que suit cette nouvelle route est brusquement coupé par une haute colline qu'il a été impossible de tourner ; on la franchira en faisant des zigzags, comme au mont Axous ; ce qui ne raccourcira point la route, mais seulement la fera plus commode.

Pendant la nuit, des nouvelles de la route nous étaient arrivées ; depuis trois jours, la neige tombait sur les hauteurs, et l'on nous assurait qu'il devait y en avoir au moins cinq à six pieds. Il était impossible de continuer

notre voyage en tarentasse; à peine si la chose serait possible en traîneau.

Nous troquâmes donc notre tarentasse contre un traîneau auquel nous attelâmes cinq chevaux; on nous prévint que, selon toute probabilité, nous serions obligés de troquer à Kvichett ces chevaux contre des bœufs.

Tout alla bien jusqu'à Kvichett; nous traversions un pays assez plat, ayant l'Aragwi à notre droite et des coteaux boisés à notre gauche. Bientôt nous franchîmes la rivière et eûmes, au contraire, l'Aragwi à notre gauche et les coteaux à notre droite.

Au delà de Kvichett commençait une montée de six verstes, presque à pic; on dételа nos chevaux, et l'on attela douze bœufs à notre véhicule. Ces bœufs enfonçaient à chaque pas dans la neige jusqu'au ventre, et tiraient à grand'peine notre traîneau, qui était obligé, pour passer, de déplacer sa largeur de neige.

Cette neige, sur laquelle nous passions les premiers, était extrêmement friable.

Nous n'avions que vingt-deux verstes à faire, c'est-à-dire cinq lieues et demie, et nous mîmes plus de six heures à les faire. Deux fois, nous rencontrâmes des traîneaux. La route était si étroite, qu'il fallait prendre toute sorte de précautions pour que l'un des deux traîneaux ne tombât point dans le précipice, dont la pente était dissimulée par la neige. Par bonheur, notre position nous autorisait à prendre la droite, et, au lieu de pencher sur l'abîme, nous nous collions contre le rocher.

Une fois, les deux premiers bœufs du traîneau qui nous croisait perdirent pied, et les voyageurs furent

obligés de s'élancer sur la route ; le conducteur retint ses bêtes je ne sais comment. Leur terreur avait été si grande, que, lorsqu'ils se retrouvèrent sur un terrain solide, les pauvres animaux se mirent à trembler de tout leur corps, un des deux même se coucha.

Au fur et à mesure que nous montions, la neige nous paraissait plus éclatante ; aussi, tous ceux que nous rencontrions portaient-ils de grandes visières pareilles à des abat-jour de lampe, qui leur donnaient les plus ridicules aspects.

Finot nous avait prévenus de ce phénomène, et, par son conseil, nous nous étions munis de voiles de tulle vert, comme les amazones en portent chez nous pour aller au bois, et les commis voyageurs, à Londres, pour aller aux courses d'Epsom. Ceux qui ne prennent pas cette précaution, ou celle d'allonger leurs chapeaux avec la visière dont nous avons parlé, risquent d'attraper des ophthalmies.

Une fois arrivé à Kaïchaour, il faut s'arrêter et regarder autour de soi, et surtout derrière soi.

Autour de soi, on a les neiges éternelles ; derrière soi, les plaines de la Géorgie.

Je ne sais pas quel aspect le paysage prend l'été : l'hiver, il est triste et grandiose ; tout est d'une blancheur éclatante. Nuages, ciel, terre, c'est un vide immense, une monotonie sans fin, un silence de mort.

Les seules taches noires que l'on aperçoive sont des fragments de rocher dont les pics trop aigus ne laissent pas de point d'appui à la neige, ou les parois de quelque cabane solitaire bâtie sur des roches escarpées et inaccessibles. Ces taches noires, au reste, sont le seul moyen

qu'aient les voyageurs de se rendre compte des distances, qui autrement se confondent dans le vague. En regardant ces cabanes isolées, en les voyant aux trois quarts couvertes par la neige, sans apercevoir aucune cheminée ni aucun sentier qui y conduise, on pourrait croire qu'elles sont abandonnées par leurs habitants.

Au bas, dans la profonde vallée, lorsqu'on trouve quelque point d'appui ou que l'on parvient à s'accrocher à quelque chose pour regarder au-dessous de soi, on voit serpenter l'Aragwi, non pas reluisant comme en été, long ruban d'argent déroulé sur le fond sombre de la terre, mais cours d'eau noirâtre, dont la couleur d'acier bruni tranche vivement avec la blancheur de la neige.

La station de Kaïchaour et tous les bâtiments qui l'entouraient étaient complétement couverts de neige; les toits, du même ton que le reste du paysage, bosselaient cette neige comme des tumuli. Quant aux fenêtres, que le niveau de la neige eût dépassées de plus d'un mètre, il avait fallu faire des tranchées pour que la lumière du jour et l'air arrivassent jusqu'à elles. On eût pu se croire en pleine Sibérie.

Nous nous arrêtâmes à Kaïchaour. Il ne fallait pas songer à aller plus loin ce jour-là : nous aurions été obligés de passer, de nuit, la montagne de la Croix, et l'on n'osait pas nous promettre que nous la passerions, même de jour.

Il était trois heures de l'après-midi.

On dételа, et, comme personne n'osait se hasarder dans la montagne par un pareil temps, nous eûmes pour nous seuls la meilleure chambre de la station, ce qui n'est pas beaucoup dire.

Le lendemain, nous nous mîmes en route vers neuf heures du matin. Deux ou trois traîneaux étaient passés depuis l'heure de notre arrivée, de sorte qu'il y avait une espèce de chemin tracé.

Grâce à mon padarojné et à un ordre particulier donné par le prince Bariatinsky, on mit à ma disposition une douzaine de bœufs, dix soldats d'infanterie et dix Cosaques.

A peine avions-nous fait deux verstes en sortant de Kaïchaour, que nous rencontrâmes un seigneur ingonche, avec une suite de quatre noukers.

Quatre autres hommes, à cheval comme le seigneur et les noukers, venaient après eux, tenant en laisse six grands et magnifiques lévriers.

Le prince — on m'a dit que c'était un prince — portait l'ancien costume de nos croisés, c'est-à-dire le casque posé à plat sur la tête, avec un réseau de fer pendant tout autour, excepté par devant; la cotte de mailles, la schaska droite et le petit bouclier de cuir.

En effet, nous entrions dans le district ossète de Gouda.

A moins d'être un savant de la force de Klaproth ou de Dubois, il est difficile de reconnaître les Ossètes des Ingonches, leurs vainqueurs.

Les Ingonches ne sont ni mahométans ni chrétiens; ils ont une religion très-simple.

Ils sont déistes.

Leur Dieu s'appelle *Dale;* mais il n'a autour de lui ni saints ni apôtres. Le dimanche, ils se reposent, et ont un grand et petit carême; ils font des pèlerinages à certains lieux saints, qui sont presque tous des églises

du temps de la reine Tamara. Leur prêtre est un vieillard qu'ils appellent *Isanin Stag* (l'homme pur); il n'est point marié et fait les sacrifices et les prières.

Les missionnaires russes de la commission ossète se sont donné beaucoup de peine pour essayer de les convertir, mais ils n'ont pu y parvenir.

D'un autre côté, deux frères ingonches, ayant été vendus en Turquie, y embrassèrent le mahométisme et firent un pèlerinage à la Mecque, puis revinrent dans leur pays; ils y trouvèrent leur mère encore vivante et la convertirent à l'islamisme, qu'ils prêchèrent ensuite à leurs compatriotes.

Mais ceux-ci leur dirent :

— Vous prêchez une religion que vous avez apprise dans votre esclavage; nous n'en voulons pas. Allez-vous-en, et que l'on ne vous revoie plus dans le pays.

Les deux frères s'en allèrent, et on ne les revit plus.

Les Ingonches empruntent, comme les Kalmouks, leurs noms à des animaux; les uns s'appellent *Poë*, ce qui veut dire *chien; Oust*, ce qui veut dire *bœuf; Kaka*, ce qui veut dire *cochon*.

Ils épousent cinq, six et même sept femmes, plus à l'aise encore sur ce point que les musulmans, qui n'en peuvent épouser que quatre.

Ils sont divisés en grands et petits Ingonches : les premiers habitent la plaine; les autres, la montagne.

Quant aux Ossètes, dont nous avons dit quelques mots, et qui portent — chose qui me frappa tout particulièrement — des bonnets absolument semblables à ceux de nos pierrots, nous fîmes bientôt connaissance avec eux. Ils avaient été mis en réquisition pour déblayer la route,

ce qu'ils faisaient en criant, en chantant, en se querellant, en se jetant des pelletées de neige.

Plusieurs voyageurs anciens et modernes ont écrit sur les Ossètes. Dubois a consacré la moitié d'un volume à la recherche de leur origine; mais il avoue qu'il n'a absolument rien trouvé sur eux que dans les auteurs russes, qui n'en savaient pas plus que lui à ce sujet.

Il est incroyable dans quel labyrinthe sans fil s'égarent les savants pris de la rage de prouver une origine. Selon Dubois, les Ossetins ou Ossètes sont les anciens Méothes, ou les mêmes qui étaient autrefois connus sous les noms d'*Assas*, de *Jases*, d'*Alasses*, et plus tard de *Comanes*. Il trouve, avec cette persistance de l'homme qui ne peut pas trouver, une certaine analogie entre la langue, les coutumes et les mœurs des Ossètes et des Finnois; il en déduit que les Estoniens descendent des Ossètes ou du moins en sont très-proches parents. Pour arriver à ce résultat, Dubois se lance dans les citations historiques et dans les étymologies probables, et il déclare que les Ossetins sont des *Scythes*, comme il a prouvé que les Mèdes descendent de *Midaï*, fils de Japhet.

Les Ossètes, qui habitent près de la grande route stratégique de la Géorgie, gagnent beaucoup d'argent. Mais, dépensiers, joueurs et ivrognes, ils sont toujours très-mal vêtus, ou plutôt pas vêtus du tout. Ils vivent dans des cabanes de terre, dans les vieilles ruines des tours, dans des angles de fortification. Tout ce qu'ils gagnent se dépense en tabac et en eau-de-vie. Pendant les grandes gelées, ils se chauffent à quelques minces tisons faisant de la fumée, mais jamais de feu, et il est impos-

sible de distinguer parmi eux les riches des pauvres, les uns étant aussi mal mis que les autres.

Les Ossetins, comme les Ingonches, furent jadis, sous la reine Tamara, les adorateurs du Christ; mais, aujourd'hui, eux-mêmes ne sauraient dire ce qu'ils sont. Ils ont accommodé à leur caprice toutes les religions dont ils ont entendu parler, leur empruntant ce qui pouvait flatter leurs désirs, et repoussant ce qui contrariait leurs caprices. Par toute la terre, même en Océanie, même chez les fétichistes de l'intérieur de l'Afrique, on chercherait inutilement un pareil amalgame d'idées sauvages et de croyances disparates.

Cela tient aussi à une cause historique. Une centaine d'années après la mort de la reine Tamara, un siècle, en conséquence, après que les Ossètes s'étaient faits chrétiens, les Mongols se répandirent comme un double torrent dans les plaines de la Ciscaucasie et de la Transcaucasie. Devant ces flots de barbares inconnus, les Ossètes reculèrent et rentrèrent dans la montagne, qu'ils ne quittèrent plus.

Une fois là, ils perdirent tous rapports avec la Géorgie et se replongèrent peu à peu dans leur ancienne ignorance, ne gardant de la religion chrétienne que certaines cérémonies, une idée de Dieu et de Jésus-Christ, auxquels ils donnent Mahomet pour prophète; avec cela, croyant aux anges, aux esprits, à la magie, pratiquant la polygamie et faisant des sacrifices païens.

Mais la prépondérance du christianisme sur l'islamisme se fait surtout sentir à l'endroit des femmes. Les femmes, chez les Ossètes, ne se dérobent point à la vue des hommes dans des demeures particulières et ne

sortent pas voilées, tandis qu'aujourd'hui encore la Géorgie chrétienne, et surtout l'Arménie, subissant l'influence politique et morale de la Perse, laissent les femmes presque aussi esclaves et aussi recluses que si elles vivaient sous la loi de Mahomet.

D'un autre côté, dans les montagnes où règne le brigandage armé, où les habitants comptent plus sur le vol que sur le travail, les femmes doivent faire une complète abnégation de leur volonté, porter tout le poids des travaux domestiques, pourvoir à la nourriture et à l'habillement de leurs maris, qui, pendant ce temps, cherchent les aventures et courent la montagne. L'Ossetin, en conséquence, achète une, deux, trois et même quatre femmes si ses moyens le lui permettent; il en paye l'*ourvat*, les traite sévèrement, et leur laisse tous les travaux de la maison et de la campagne.

S'il est mécontent d'elles, il les chasse de chez lui.

Ses filles n'ont aucun droit à l'héritage; il ne leur donne pas de dot, au contraire, il les vend comme un animal domestique élevé dans la maison; aussi s'attriste-t-on à la naissance d'une fille, et se réjouit-on à celle d'un garçon. Il en résulte que, dans leurs cérémonies nuptiales, on apporte toujours un garçon nouveau-né, devant lequel les époux se prosternent plusieurs fois, priant leur Dieu, quel qu'il soit, de leur accorder pour premier enfant un enfant mâle.

Le meurtre d'une femme, par suite de ces mêmes principes, est considéré comme moitié moins grave que le meurtre d'un homme.

La seule loi et la seule coutume qui n'aient jamais varié chez eux, c'est la loi du sang : œil pour œil, dent

pour dent; loi des sociétés primitives, loi pour ainsi dire de la nature, la dernière que parviennent à détruire les civilisations quelles qu'elles soient. Et, en effet, sans la stricte observance de cette loi, nul ne serait sûr de son existence au milieu de ces nations sauvages, qui n'obéissent qu'à l'entraînement de leurs passions.

Nous nous apercevons que nous nous sommes arrêté à une verste ou deux de Kaïchaour pour jeter un coup d'œil sur ces braves Ossetins qui, la pioche à la main, s'occupaient de nous faire une route. Mais les Ossetins et les avalanches sont les deux choses les plus intéressantes dont on puisse s'occuper, non pas à Paris lorsqu'on se promène rue de la Paix, au boulevard de Gand, ou aux Champs-Élysées, mais au Caucase, de la station de Kaïchaour à celle de Kobi, et lorsqu'on monte la montagne de la Croix.

Les avalanches surtout!

Sur les pentes rapides du Caucase, bien plus encore que sur les inclinaisons moins rapides de la Suisse, la neige glisse par couches immenses et couvre des verstes entières de chemin; ou bien encore, si les avalanches restent par leur base soudées à la terre, le vent à leur surface soulève d'épaisses nuées de neige, les jette dans toutes les directions, et, là où elles vont, couvre avec elles les abîmes, nivelle les précipices, de sorte que le chemin réel disparaît, et que, comme aucun poteau ne l'indique, le voyageur assez téméraire pour voyager au Caucase, du mois de décembre au mois de mars, est exposé à chaque instant à s'engloutir dans un ravin de deux ou trois mille pieds, alors qu'il se croit au beau milieu de sa route.

Deux ou trois jours de neige, et le chemin devient impraticable.

C'était justement le cas où nous nous trouvions, et ce qui avait nécessité l'emploi des Ossètes, que nous venions de rencontrer sur notre route.

Mais les Ossètes sont trop bien avec la neige pour lutter sérieusement contre elle. Ils ne remuent en réalité les bras que lorsqu'ils sont directement surveillés par le smatritel; aussitôt que celui-ci leur tourne le dos pour aller, à une verste plus loin, surveiller d'autres travailleurs, la bêche et la pioche rentrent dans le repos, d'où leurs propriétaires ne les tirent qu'à leur corps défendant.

A trois verstes de Kaïchaour, nous rencontrâmes la malle-poste de Russie, c'est-à-dire la simple caisse de la voiture démontée de ses roues et assujettie sur des traverses; parfois même, et quand les chemins sont impraticables aux traîneaux, la malle-poste russe prend la forme d'un simple cavalier, qui lui-même en est réduit parfois à se métamorphoser en piéton.

Elle était conduite par trois chevaux attelés à la file, et, comme elle descendait sur une pente rapide, celle de la montagne de la Croix, elle était maintenue en arrière par cinq ou six hommes qui l'empêchaient d'aller trop vite.

Nous interrogeâmes le courrier sur l'état du chemin; mais le courrier se contenta de nous répondre par une moue des moins engageantes; enfin, poussé à bout par nos questions, il nous apprit qu'à trois ou quatre verstes de l'endroit où nous nous trouvions, il avait entendu un grand bruit, et que son avis était que ce grand bruit

était celui d'une avalanche qui aurait coupé le chemin derrière lui.

Ces renseignements donnés, il continua sa route, nous laissant assez inquiets sur notre avenir.

En effet, à peine avions-nous fait quatre verstes depuis Kaïchaour : — et nous avions mis plus de deux heures à franchir cette distance, attendu que nos six chevaux, à la seconde verste, avaient menacé de ne pas nous conduire plus loin, de sorte qu'on leur avait adjoint quatre bœufs, lesquels traînaient non-seulement le traîneau, mais encore les chevaux.

Notre hiemchik, ou plutôt nos hiemchiks marchaient à pied du côté de l'abîme, sondant le chemin avec des bâtons ferrés. A midi, nous n'avions pas fait moitié du chemin que nous avions à faire, et nous montions toujours.

Nos hiemchiks doutaient que nous arrivassions avant la nuit à Kobi...

Si nous y arrivions!

Ce *si nous y arrivions* méritait explication.

Cette explication, nous la demandâmes.

Kalino; à grand'peine, tira des hiemchiks ce pronostic assez fâcheux :

— Vers deux heures, nous aurons du brouillard, et probablement, avec le brouillard, un chasse-neige.

Je savais par théorie ce qu'était un chasse-neige; mais je l'ignorais encore comme pratique, celui de Temirkhan-Choura ne pouvant pas compter pour un vrai chasse-neige. Cette fois, j'étais dans de bonnes conditions pour faire connaissance avec lui.

Il me passa cette mauvaise pensée que nos hiemchiks

nous disaient cela pour nous effrayer, de sorte que je leur ordonnai d'aller en avant.

Ils obéirent, mais en nous faisant une dernière recommandation : c'était de garder le silence le plus complet.

Comme je tenais à m'instruire, je leur demandai la raison de cette recommandation.

Ils craignaient, si nous parlions haut, que la vibration produite dans l'air par notre voix ne détachât quelque fragment de neige, lequel, en roulant sur la pente, pouvait rapidement se transformer en une avalanche, laquelle avalanche, venant naturellement sur ceux qui l'avaient éveillée, nous engloutirait sans miséricorde.

Il me parut qu'il y avait là dedans un peu plus de superstition que de réalisme; mais j'avais entendu dire la même chose en Suisse, et, retrouvant la même croyance à un autre bout du monde, j'en fus frappé.

D'ailleurs, la croyance plus ou moins profonde, même à une superstition, dépend des circonstances où l'on se trouve. Tel qui ne croit pas, au coin de son feu, dans son salon, les pieds sur ses chenets, sa robe de chambre sur le dos et son journal à la main, croit dans une gorge du Caucase, sur une pente de quarante-cinq degrés, au bord d'un abîme, avec de la neige sur la tête et de la neige sous les pieds.

Que nous crussions ou que nous ne crussions pas, nous n'en gardâmes donc pas moins le silence.

Au reste, la prédiction de nos hiemchiks se réalisa; seulement, sans doute pour ne pas nous faire attendre, ce fut vers une heure, et non vers deux, que le brouillard apparut.

Ce fut l'affaire de cinq minutes.

Au bout de cinq minutes, nous ne vîmes plus que le derrière des deux chevaux attelés à notre traîneau.

Les quatre autres chevaux et les quatre bœufs avaient disparu dans la vapeur.

Il faisait sombre et froid; le vent sifflait avec rage à nos oreilles, et, au milieu de cette nuit et de ce sifflement, la seule chose que l'on entendît était le tintement doux et argentin de la sonnette pendue à la dossière du cheval des brancards.

Un instant nous fûmes obligés de nous arrêter. Nos hiemchiks ne répondaient plus de rien s'ils n'allaient pas sonder le chemin.

Le tintement de la sonnette cessa, mais nous entendîmes alors celui d'une cloche d'église qui, du fond de la vallée, montait jusqu'à nous.

Je demandai à l'un de nos hommes d'escorte d'où pouvait venir cette sonnerie si triste, si mélancolique, et en même temps si consolante au milieu du désert de neige où nous étions.

Il nous répondit qu'elle venait d'un village situé au bord de la petite rivière Baïdara.

J'avoue que j'éprouvai une sensation inouïe aux vibrations de cette cloche venant nous trouver au milieu de ce vide affreux, de cet effroyable néant où nous étions aussi perdus, aussi immergés que si nous eussions été au milieu des vagues roulantes de l'Océan.

Mais à ce doux et triste appel de la pitié humaine à la miséricorde divine, le vent répondit par un sifflement plus aigu que jamais; une épaisse nuée de neige s'abattit

sur nous : nous étions en plein orage, au milieu du tourbillon.

Ce qui restait de lumière disparut tout à fait.

Notre escorte se serra autour de notre traîneau. Était-ce pour nous défendre contre la tempête ? était-ce parce que, dans le danger, l'homme cherche naturellement le voisinage de l'homme ?

Je demandai combien de verstes il nous restait à franchir jusqu'à Kobi.

Il nous en restait neuf : c'était désespérant !

Le vent soufflait avec une telle violence, la neige s'abattait sur nous avec une telle intensité, qu'en moins d'un quart d'heure elle avait monté jusqu'aux genoux des chevaux. Il était évident que, si nous restions là une heure, nous en aurions jusqu'à la poitrine, et, deux heures, par-dessus la tête.

Nos hiemchiks ne revenaient pas ; malgré la recommandation qu'ils nous avaient faite de ne point parler, je les appelai à haute voix, mais inutilement ; ils ne répondirent point. Étaient-ils égarés ? étaient-ils tombés dans quelque précipice ?

Il est vrai qu'au milieu d'un pareil vacarme, où toutes les lamentations de la nature se mêlent, la voix humaine est bien faible.

Je résolus de voir si ma carabine se ferait mieux entendre que ma voix ; mais à peine eus-je manifesté mon intention, que dix bras s'étendirent vers moi pour m'empêcher d'exécuter mon projet.

Si la voix pouvait déterminer la chute d'une avalanche, à plus forte raison la commotion d'un coup de fusil.

J'expliquai ma crainte à l'endroit de nos hiemchiks, et je demandai s'il y avait dans l'escorte un homme qui, moyennant trois ou quatre roubles, consentît à se mettre à leur recherche.

Deux hommes s'offrirent. J'aimais mieux deux qu'un : l'un au moins, en cas d'accident, pouvait porter secours à l'autre.

Au bout d'un quart d'heure, ils revinrent ramenant les kiemchiks.

Une effroyable avalanche coupait le chemin; c'était celle dont le courrier de la poste avait entendu le bruit.

Il était impossible de conserver même l'espoir d'aller plus loin.

Un conseil fut tenu entre Kalino et moi.

La délibération ne fut pas longue.

A la suite du possible, j'irai où l'on voudra.

En face de l'impossible, l'obstination devient absurdité.

Je donnai l'ordre de retourner à Kaïchaour.

Trois jours après, j'étais à Tiflis : on me croyait englouti dans la neige, et l'on ne comptait me retrouver qu'au printemps.

Quant à Tiflis, le temps n'y avait pas changé une minute : la chaleur y était toujours à vingt degrés, le ciel y était toujours d'azur.

Une députation de la colonie française était venue en mon absence demander si j'accepterais de mes compatriotes un dîner et un bal.

Je répondis que dîner et bal seraient accueillis avec reconnaissance.

Le tout eut lieu à la grande satisfaction des invitants

et de l'invité, le dimanche 2 janvier 1859, — de notre style.

Les Russes et les Géorgiens sont, comme on sait, de douze jours en retard sur nous.

Je comptais partir le jeudi suivant; mais l'homme propose, et Dieu dispose.

XLIX

LA RENCONTRE DE LA NOUVELLE ANNÉE — LA BÉNÉDICTION DES EAUX

Nous avions arrêté notre départ pour le 29 décembre russe, 10 janvier français, lorsque en allant prendre, le 28, congé du prince Bariatinsky, je reçus de lui la déclaration formelle qu'en sa qualité de gouverneur général du Caucase, il s'opposait à mon départ jusqu'au moment où j'aurais été avec lui *au-devant de la nouvelle année*.

On appelle aller au-devant de la nouvelle année, en Russie, passer dans le même salon la nuit du 31 décembre au 1er janvier, et se trouver les uns près des autres quand minuit sonne.

Le prince me priait de transmettre l'invitation à Moynet.

J'objectai le voyage d'Érivan. Le général Kouloubiakine nous attendait pour le 5.

Finot se chargea d'écrire au général Kouloubiakine que j'étais retenu par le prince Bariatinsky, et, charmé

de la violence qui m'était faite, je m'inclinai en promettant au prince de rester.

Ce retard compromettait fort mon voyage d'Érivan et la visite que je comptais faire au mont Ararat. Depuis mon arrivée à Tiflis, le temps avait été trop constamment beau pour qu'à l'époque de la saison où nous étions une pareille sérénité du ciel persistât, et un ou deux jours de neige rendraient le voyage impossible, à cause du défilé de Dilegent et des mauvais chemins d'Alexandropol.

Mes prévisions ne me trompaient pas. Le 31 décembre, dans la journée, ce beau ciel d'azur qui nous souriait depuis cinq semaines commença de pâlir et de s'abaisser.

Ce n'était qu'une menace; peut-être serait-elle sans résultat.

A dix heures du soir, heure indiquée pour la réunion, nous descendions à la porte du prince.

L'escalier d'entrée, à droite et à gauche, avait sur chacune de ses marches deux sous-officiers des Cosaques du prince.

Je n'ai jamais rien vu de plus élégant que cette double haie d'uniformes.

Chaque sous-officier était coiffé d'un papak blanc, vêtu d'une tcherkesse blanche, avec des cartouchières or et cerise, et portait à la ceinture poignard et pistolet à poignée d'argent, avec schaska dans son fourreau de maroquin rouge brodé d'or.

Une pareille haie à traverser eût rendu bien triste et bien incolore une de nos réunions en habit noir; mais, là, elle n'était que la magnifique préface d'un poëme merveilleux.

Les salons du gouverneur général étaient remplis de Géorgiens dans leur costume national, costume magnifique de coupe, de couleur et d'élégance; de femmes aux robes éclatantes, avec leurs longs voiles brodés d'or, tombant gracieusement du bandeau de velours qui ceint leur tête.

Les armes brillaient à la ceinture des hommes; les diamants, au front des femmes. C'était une entrée à reculons dans le XVIe siècle.

D'élégants uniformes d'officiers russes, de charmantes toilettes de dames, venues de Paris par l'entremise de madame Blot, complétaient l'éblouissant ensemble.

Quelques costumes noirs seulement faisaient tache sur ce brillant bariolage.

Nous étions naturellement, Moynet et moi, deux de ces taches.

Le prince Bariatinsky faisait les honneurs de ses salons avec cette affabilité de grand seigneur qu'il tient de ses aïeux. Il portait l'uniforme russe, le grand cordon et la plaque de Saint-Alexandre Nevski, et la croix de Saint-Georges.

Il était un des plus simplement vêtus de la réunion, et cependant il n'y avait qu'à entrer pour voir qu'il en était le roi, moins encore peut-être par la façon dont les hommages lui étaient rendus que par celle avec laquelle il les recevait.

Inutile d'ajouter que les plus jolies et les plus gracieuses femmes de Tiflis étaient là. Mais disons en passant que, malgré la réputation de beauté des Géorgiennes, il y avait là deux ou trois Européennes, dont je citerais le nom si je ne craignais pas d'effaroucher la

modestie allemande, qui ne leur cédaient en rien, malgré le désavantage de leurs toilettes modernes.

Jusqu'à minuit, l'on se promena et l'on causa dans les salons. Quelques familiers de la maison s'étaient retirés dans le cabinet persan, et y admiraient les belles armes et la magnifique argenterie du prince.

A minuit moins quelques minutes, des domestiques entrèrent avec des plateaux chargés de verres à vin de Champagne, où le vin doré de la Kakétie étincelait comme des topazes liquides. C'eût été une profanation de boire à la santé de l'année au-devant de laquelle on allait avec un vin étranger, fût-ce un vin de France.

Je remarquai qu'il y avait à peine un verre pour dix personnes. C'est une habitude en Géorgie de n'avoir qu'un verre ou qu'une goulah pour une seule table, fût-on dix convives; on boit, en général, dans de grandes coupes d'argent, dans des cuillers rondes à long manché, comme nos cuillers à servir le potage, au fond desquelles, je l'ai déjà dit, et je ne sais pourquoi, est une tête de cerf dont les bois sont dorés et mouvants.

Le premier coup de minuit sonna; le prince Bariatinsky prit un verre, dit quelques mots en russe, qui me parurent un souhait à la longue vie et à l'heureux règne de l'empereur, trempa ses lèvres dans le verre et le passa à la femme qui se trouvait la plus proche de lui.

Ceux qui se trouvaient près des plateaux allongèrent la main, prirent des verres, y trempèrent les lèvres à leur tour, et le passèrent à un voisin ou à une voisine, accompagnant cette action d'un souhait de bonne année.

Puis les amis et les parents s'embrassèrent.

Dix minutes après, on annonça que le prince était servi.

Il y avait à peu près soixante tables dressées; le prince avait fait lui-même les invitations aux hommes qu'il voulait avoir à sa table, en leur indiquant à quelle femme ils devaient donner le bras. J'avais reçu l'invitation, accompagnée du nom de madame Cap-Her, femme du gouverneur de Tiflis.

C'était une des trois ou quatre Européennes dont je ne citais pas le nom tout à l'heure de peur de blesser leur modestie; mais, puisqu'il ne s'agit plus de beauté, je le cite comme celui d'une des plus spirituelles et des plus gracieuses personnes qu'il y ait au monde.

La même invitation avait été faite à Moynet qu'à moi; mais, ne connaissant point la dame qui lui était destinée, il laissa à un autre cavalier le soin de la conduire à la table, et, comme il avait vu dans un coin notre prince Outzmief de Bakou, il ayait fait table à part avec lui.

Vers deux heures du matin, on se sépara. Le prince porte le deuil de sa mère, qu'il adorait, et n'a plus de réunions officielles que les réunions obligées.

En le quittant, je pris congé de lui malgré ses instances pour me faire rester jusqu'au 6, jour de la bénédiction des eaux; mais ma résolution était bien prise de partir le lendemain matin.

Deux choses empêchèrent cette résolution de s'accomplir.

La première fut qu'il neigea toute la nuit.

La seconde fut que Moynet, qui s'était levé avant le jour, avait la tête prise par une composition représentant le salon du prince Bariatinsky au moment où mi-

nuit sonne, où chacun boit à la santé de la nouvelle année et où tout le monde s'embrasse.

Je pensai qu'une esquisse rappelant cette brillante entrée dans l'année 1859 ferait plaisir au prince, et qu'il serait agréable à Moynet de la lui offrir, et je fus le premier à proposer de rester.

Moynet, qui n'avait jamais eu un grand enthousiasme pour le voyage de l'Ararat, accepta la proposition et continua son travail.

Le même jour, son aquarelle était esquissée et les deux cents personnages renfermés dans son cadre étaient à leurs places.

Vers dix heures, — nous devions partir à midi, — le colonel Davidof vint nous dire adieu. Il apprit avec joie notre résolution et y applaudit. Moynet avait besoin, pour donner plus d'intérêt à son dessin, des portraits des principaux personnages. Davidof se chargea de les lui procurer, et emmena avec lui Moynet pour qu'il fît, séance tenante, un croquis de sa femme.

Je crois avoir déjà dit que madame Davidof était bien la plus jolie et la plus mignonne princesse Orbeliani qu'il y eût au monde. Quand on la voit si petite, si légère, si brillante, on croirait qu'elle a eu pour berceau un nid de colibri.

Moi, je me remis au travail.

J'avais profité de mon séjour à Tiflis et du bien-être dont m'enveloppait l'hospitalité de Zoubalof, — le voisinage d'un charmant jeune Milanais, nommé Torriani, les mélodies dont me berçait le baryton du théâtre, qui n'était séparé de moi que par une cloison, — pour écrire une partie de mon voyage, et pour puiser deux ou trois

romans dans les légendes caucasiennes et dans les travaux trop méconnus, à mon avis, de Bestuchef-Marlinsky, auquel on n'osa point trouver de talent sous l'empereur Nicolas, parce qu'il eût été irrévérend, sans doute, de trouver du talent à un coupable de haute trahison.

Je tâcherai de réparer en France cet oubli de la Russie, et ce sera à la fois pour moi un devoir et un bonheur.

Je vécus donc en travaillant et dans l'attente de la bénédiction des eaux.

Je dois constater en passant, qu'ayant à peu près tout vu à Tiflis et dans ses environs, je fis là une des plus belles séances de travail que j'eusse faites de ma vie.

Elle était d'autant plus prolongée, que le cuisinier de Finot, maître Paolo Bergamasque, étant tombé malade, défense absolue lui avait été faite par le médecin de s'approcher de ses fourneaux. C'était nous faire défense en même temps de nous approcher de la table consulaire.

Finot lui-même, par cette consultation, était exilé de chez lui à l'heure des repas. Il les prenait avec Moynet, Kalino et Torriani, chez un Français qui venait d'ouvrir, place du Théâtre, un hôtel et un restaurant du *Caucase*. — Alors, c'était lui à son tour qui nous faisait visite à onze heures du matin et à quatre heures de l'après-midi.

Ces messieurs s'en allaient déjeuner ou dîner, me laissant à mon travail, et m'envoyaient un plat quelconque de leur table. On posait, sans me déranger, le plat sur un coin de mon bureau avec un morceau de pain et un verre de vin; je mangeais et je buvais alors, quand j'y songeais, — entre deux chapitres.

Oh! la bonne, l'admirable chose que le travail, quand on en a été violemment séparé pendant deux ou trois

mois par la locomotion! J'ai subi bien des privations dans mon voyage; j'ai manqué de tout quelquefois, même de pain; eh bien, la privation la plus difficile à supporter pour moi a toujours été celle du travail.

Aussi, je nageais en pleine encre; ce fut au point que bientôt le papier me manqua, mon grand papier bleu de France, celui sur lequel j'écris depuis vingt ans.

C'est une terrible chose pour moi quand ce papier me manque, tant j'en ai pris la sotte habitude. Je suis comme les philologues douteux qui ne savent pas mettre l'orthographe avec une plume d'auberge : je ne sais pas avoir d'esprit sur un autre papier que mon papier bleu.

Je courus tout Tiflis pour trouver quelque chose qui se rapprochât de mon format et de ma couleur habituels; mais le besoin de grand papier bleu ne s'était pas encore fait sentir à Tiflis. Les Géorgiens, plus heureux que moi, n'ont pas besoin de cela pour avoir de l'esprit.

Donc, chers lecteurs, si le roman de *Sultanelta* et la légende de *la Boule de neige* ne vous plaisent pas, prenez-vous-en au papier d'un blanc jaune et maladif sur lequel ils ont été écrits, et non pas à moi.

Je commence à croire que le travail est non-seulement endémique, comme le choléra, mais contagieux comme la peste. Lorsque j'avais pris Kalino à Moscou, j'avais certainement pris, sans lui faire de tort, ou plutôt sans faire de tort aux autres, un des plus paresseux écoliers de l'Université.

Eh bien, peu à peu Kalino avait gagné la maladie du travail. On ne pouvait plus arracher Kalino de sa table, même aux heures des repas. Il prenait la plume au point

du jour, la quittait à minuit, traduisant avec acharnement du Lermontof, du Pouschkine, du Marlinsky, traduisant de l'allemand par occasion et quand il lui en tombait sous la main : il eût traduit du chinois s'il en eût rencontré. Il n'y avait que deux choses pour lesquelles il était toujours prêt et pour lesquelles il quittait tout, même le travail, la première, c'était quand je lui disais :

— Allons, Kalino, au bain!

La seconde, c'était quand Torriani l'appelait pour l'emmener... où? Je ne l'ai jamais su.

Les journées s'écoulaient, la neige continuait de tomber tous les matins, fondait à midi sous un soleil de quinze à vingt degrés, se congelait le soir sous un froid de huit à dix.

Tout le monde nous disait qu'il nous faudrait renoncer au voyage d'Érivan.

Au fond de mon esprit, ne voulant pas tenir Moynet plus longtemps éloigné de la France, où je lui avais fait manquer son hiver et son exposition, la renonciation était faite; j'étais décidé à gagner directement le Sourham, à traverser l'Imérétie et la Mingrélie, c'est-à-dire l'ancienne Colchide, et à m'embarquer le 21 janvier, style russe, à Poti.

Or, de Tiflis à Poti, il y a à peine trois cents verstes, soixante et quinze lieues. J'avais donc pensé qu'en partant le 11, et ayant dix jours devant moi pour faire soixante et quinze lieues, j'arriverais à temps à Poti.

C'était quelque chose comme sept lieues et demie par jour, et, en France, sept lieues et demie se font en une heure.

Nous avons une exécrable habitude à l'étranger, nous autres Français, c'est de toujours dire : *En France.* Il est vrai que les Anglais disent encore bien plus que nous : *En Angleterre.*

Il n'y avait donc plus question que nous assisterions à la bénédiction des eaux, qui avait lieu le 6.

Le 6 arriva; il amenait à sa suite une jolie petite gelée de quinze degrés et une brise venant du Kasbek, laquelle rappelait agréablement ce vent qui coupait le visage d'Hamlet sur la plate-forme d'Elseneur.

J'enfonçai mon papak sur mes oreilles; je mis ma bechemette doublée de peaux de moutons mort-nés de Stararenko (1); je m'enveloppai, par-dessus tout cela, de mon caban russe, et, suivi de Kalino et de Torriani, je m'acheminai vers le pont Voronzof, seul pont en pierre, ou plutôt en briques, de Tiflis.

Je ne sais pas si c'est ainsi qu'il s'appelle, mais c'est ainsi qu'il doit s'appeler, puisque c'est le prince Voronzof qui l'a fait bâtir.

Il y a cela d'agréable à Tiflis, — comme dans toutes les villes d'Orient, au reste, — c'est que, quel que soit le costume dont on s'affuble, si excentrique que soit ce costume, personne ne fait attention à vous. C'est tout simple : Tiflis, rendez-vous de tous les peuples de la terre, paresseuse en vraie Géorgienne qu'elle est, Tiflis aurait trop à faire de s'occuper d'une irrégularité quelconque dans l'accoutrement d'un des cent mille voya-

(1) Stararenko, romancier distingué et riche propriétaire de la Petite-Russie, m'avait donné à Saint-Pétersbourg, pour me faire une robe de chambre, quatre-vingts peaux de moutons mort-nés.

geurs turcs, chinois, égyptiens, tatars, kalmouks, russes, kabardiens, français, grecs, persans, anglais ou allemands qui sillonnent ses rues.

Malgré le froid, tout Tiflis s'en allait, descendant des hauteurs et roulant comme une avalanche bariolée vers la Koura.

Tiflis, vaste amphithéâtre, s'élevant sur les deux rives de son fleuve, semblait bâtie pour la solennité qui se préparait. Toute la berge de la rivière était couverte de monde, tous les toits étaient émaillés de toilettes de mille couleurs ; la soie, le satin, le velours, les voiles blancs brodés d'or, flottaient à ce vent aigu comme s'il eût été une brise du printemps. Chaque maison avait l'air d'une corbeille de fleurs.

La Koura seule protestait contre ces épanouissements printaniers : elle charriait des blocs de glace.

Malgré ces blocs de glace, malgré ce vent qui soufflait de Vladikavkas, malgré enfin les dix ou douze degrés de froid qui faisaient grelotter les spectateurs, quelques fanatiques intrépides, comme doivent l'être des fanatiques, se déshabillaient au bord du fleuve pour s'y précipiter au moment où le métropolitain y plongerait la croix, et pour laver leurs péchés dans cette eau sainte et glacée.

D'autres, qui voulaient faire participer leurs chevaux au bénéfice de la purification, tenaient leurs chevaux en bride, prêts à monter dessus au moment donné et à se précipiter avec eux dans la Koura.

Toute la garnison de Tiflis, infanterie et artillerie, était rangée en bataille sur l'espace laissé libre par la décrue du fleuve, prête à célébrer par des feux de pelo-

ton et une canonnade le moment de la bénédiction des eaux.

Tout à coup, on entendit les sons d'une musique militaire, et nous vîmes, du haut du pont, passer sous une des arches délaissées par le fleuve toute la procession.

Elle se composait du clergé et des autorités militaires et civiles. Elle était conduite par le métropolitain sous un dais; il portait la croix destinée à être plongée dans le fleuve.

Le clergé russe est magnifique à la surface, étole et aumusse. Dans le commencement de notre voyage, nous avons dit ce que nous pensions de lui.

Le cortége s'avançait à pas lents sur les bords de la rivière, où, trempant ses pieds dans l'eau, un pavillon d'azur étoilé d'or s'élevait entre les deux ponts.

Le métropolitain, en longeant le front de l'infanterie, qui présentait les armes à la croix, alla prendre sa place sur le plancher du pavillon, distant de l'eau de vingt-cinq à trente centimètres.

Tout le clergé se rangea autour de lui.

La musique joua un air sacré. Midi sonna. Aux derniers retentissements de la cloche, le métropolitain trempa la croix dans le fleuve.

A l'instant même, l'artillerie tonna, la fusillade pétilla, un hourra immense retentit : les nageurs s'élancèrent dans le fleuve, les cavaliers y poussèrent leurs chevaux.

Les eaux étaient sanctifiées, et tous ceux qui avaient eu le courage de se jeter dans le fleuve étaient lavés de leurs péchés.

Aussi, je déclare d'avance être décidé à mourir dans l'impénitence finale.

Nous avions été à la rencontre de la nouvelle année, nous avions vu la bénédiction des eaux, Moynet avait fini son dessin; moi, j'avais terminé le roman auquel j'étais en train de travailler; le prince Bariatinsky nous invita à dîner pour le 10. Nous résolûmes de partir le 11. — dix jours, je le répète, nous paraissant suffisants pour faire soixante et quinze lieues.

Pauvres innocents que nous étions! nous connaissions les bas-fonds du Volga, les tempêtes de la mer Caspienne, les plaines de sable des Tatars Nogaïs, les fondrières de Kasafiourte, les rochers de Derbend, les volcans de naphte de Bakou, les guéages de l'Alazan, mais nous ne connaissions pas encore les neiges du Sourham et les boues de la Mingrélie.

Nous allions faire, à nos dépens, connaissance avec elles.

Dès six heures du matin, c'est-à-dire avant le jour, nous étions levés; à sept heures, les chevaux étaient arrivés de la poste.

J'avais un regret ou plutôt une inquiétude en partant : je laissais mon pauvre voisin Torriani très-malade d'une fièvre qui, au second jour, me parut prendre les symptômes d'une fièvre pernicieuse.

Dès les premières atteintes du mal, il était venu se coucher sur mon divan, et, depuis vingt-quatre heures, refusait absolument de voir un médecin. Il en était à son second accès, et ce second accès était suivi d'une prostration complète.

Nous allions partir et le laisser dans cet état inquiétant.

Kalino nous accompagnait jusqu'à Poti. Un instant

j'avais eu l'espoir de l'emmener avec moi en France; mais trois lettres qu'il avait écrites à son recteur étaient restées sans réponse, et, faute de congé, il ne pouvait me suivre.

Il y allait pour lui, à son retour en Russie, d'être envoyé soldat au Caucase.

Donc, à Poti, jusqu'où il venait pour nous servir d'interprète, il nous quitterait pour revenir à Tiflis, et, de Tiflis, il regagnerait Moscou.

J'avais bien eu l'idée de recourir à la toute-puissance du prince pour obtenir un congé; mais le prince m'avait répondu que, pareille à notre ancienne Université française, l'Université russe avait ses priviléges, et que lui, le premier surtout, devait les respecter.

A midi, nous étions prêts à monter en voiture, lorsque nous nous aperçûmes que le soin de faire charger nos voitures nous avait tellement absorbés, qu'aucun de nous n'avait mangé.

Nous courûmes à l'hôtel du *Caucase*, distant d'une centaine de pas de la maison Zoubalof, et nous commençâmes à déjeuner en toute hâte.

J'en étais au milieu de mon repas, lorsque le maître de la maison vint me dire que deux jeunes Arméniens demandaient à me parler.

Je passai dans la chambre à côté.

Ils m'étaient complétement inconnus.

D'un air un peu embarrassé et d'une voix fort émue, l'aîné m'exposa le motif de sa visite.

Son frère cadet avait fait de telles instances près de sa famille, que celle-ci avait consenti à le laisser aller en France pour y étudier le commerce de commission.

Le jeune homme parlait l'arménien, le persan, le russe, le turc, le géorgien, l'allemand et le français.

Il avait dix-huit ans. C'était un beau grand jeune homme, brun, ressemblant à l'Antinoüs antique, et, ayant, comme lui, les cheveux plantés jusque sur les sourcils.

Il devait faire ce voyage avec un de ses amis; mais son ami lui avait manqué de parole, et, au moment du départ, il se trouvait seul et avec l'inexpérience de Joseph, son compatriote.

Le frère venait me demander si je ne pourrais pas me charger de le conduire en France, bien entendu qu'il coopérerait pour sa part aux frais de route.

Je pensai tout de suite qu'en rendant service à sa famille, j'allais me rendre service à moi-même. Cependant, je dois dire que je mets ici ces deux pensées dans l'ordre où elles me vinrent.

Il me rendait service, en ce qu'il économisait à Kalino un voyage fatigant et des frais de retour considérables.

En outre, c'était un interprète bien autrement utile que Kalino, qui ne parlait que le russe et l'allemand, et allait traverser, s'il nous eût accompagnés, des pays où l'on ne parlait que le géorgien et des patois dérivés de cette langue.

J'acceptai donc la proposition de la famille, et, le cœur gros, j'annonçai à mon pauvre Kalino que notre séparation était plus prochaine que nous ne l'avions cru l'un et l'autre.

Puis je lui racontai ce qui venait de se passer.

C'était, du reste, pour lui un moyen d'être vingt ou vingt-cinq jours plus tôt à Moscou, et, s'il obtenait son

congé vingt ou vingt-cinq jours plus tôt, il n'en arriverait que plus vite à Paris, où il était convenu qu'il me rejoindrait.

Nous nous embrassâmes en versant chacun de notre côté quelques bonnes petites larmes d'amitié, car nous nous étions fort attachés l'un à l'autre pendant ces quatre mois d'un voyage qui n'avait pas toujours été sans danger. Je remontai pour voir encore une fois mon pauvre Torriani. Lui ne me vit ni ne m'entendit; il ne sentit même pas que je posais mes lèvres sur son front trempé de sueur. Je descendis et le recommandai à Finot, — recommandation bien superflue : Finot le connaissait depuis un plus long temps encore que moi et lui était réellement attaché, — puis je pris ma place dans la voiture. Le jeune Arménien embrassa sa mère, les dernières poignées de main s'échangèrent; Kalino, les larmes aux yeux, ne pouvait pas quitter le marchepied de la voiture, où un étranger, un intrus, prenait la place occupée par lui si longtemps. Les hiemchiks s'impatientaient, il y avait cinq heures qu'ils étaient là; il fallut se séparer. Finot mouillait de pleurs sa dignité consulaire. Enfin, les fouets des deux postillons retentirent, les cinq chevaux s'ébranlèrent, la voiture gronda en passant sous la voûte de la maison. La chaîne était rompue entre de nouvelles amitiés, tendres comme si elles dataient de l'enfance. On entendait bien encore, il est vrai, ces mots :

— Adieu! adieu! adieu!

Mais nous tournâmes le coin d'une rue, et ne vîmes ni n'entendîmes plus rien.

Nous étions déjà aussi séparés que si les uns étaient en France, les autres à Tiflis.

Pauvre Tiflis! je lui envoyai tout bas un adieu bien tendre; — j'y avais si bien travaillé!

L

TÉLÈGUE, TARENTASSE ET TRAINEAU

Nous partions le dimanche 11 janvier russe, 23 janvier français. Nous devions nous embarquer le 21 janvier russe, 2 février de notre style.

Nous partions à deux heures de l'après-midi; mais les deux premières stations étaient faciles : elles se composaient de trente-six verstes, neuf lieues.

Nous espérions les faire pendant le reste de la journée.

A la première station, je m'aperçus que Kalino, qui avait les clefs de toutes mes malles, avait oublié de me les rendre.

Je lui écrivis un mot pour qu'il les remît au courrier de la poste, qui partait le lundi soir pour Koutaïs; il y a deux cent quarante verstes de Tiflis à Koutaïs. Nul doute que le courrier, qui ne manque jamais de chevaux, ne nous rejoignît.

J'indique ce détail de clefs, non pas pour fatiguer le lecteur, mais par ce que ce qui va suivre, montrera de quelle façon les administrations publiques sont servies en Russie.

Je donnai à un Cosaque la lettre alourdie d'un rouble. Il monta à cheval, et partit devant moi pour Tiflis.

Une heure et demie après, Kalino devait l'avoir.

Nous nous remîmes en route. A mesure que nous avancions dans la montagne, la neige tombait plus épaisse. La nuit vint ; mais, comme nous marchions en plaine, elle ne nous empêcha point de gagner la seconde station.

Jusqu'à cette seconde station, nous avions suivi le chemin que nous avions déjà fait pour aller à Vladikavkas, c'est-à-dire qu'à la dix-huitième verste, nous avions traversé le beau pont bâti par le père de Zoubalof, laissé à notre droite les ruines du pont de Pompée, et derrière nous l'église de Mskett, où sont enterrés les deux rois de Géorgie.

Après la seconde station, nous devions laisser la route de Vladikavkas s'enfoncer à droite dans la montagne, et nous devions, en obliquant à gauche, prendre celle de Koutaïs.

Ce fut ce que nous fîmes le lendemain matin.

Seulement, le maître de poste nous prévint que nous aurions deux rivières à traverser à gué. Au Caucase, on regarde les ponts comme une superfluité, tant qu'un homme n'a pas de l'eau jusque par-dessus la tête, et un cheval jusqu'aux oreilles. Il ajouta que, avec nous, la tarentasse, déjà chargée de plusieurs caisses, ne pourrait passer les rivières, dont, en général, les bords sont assez escarpés. Il nous fallait donc prendre un traîneau pour alléger la tarentasse.

Nous prîmes un traîneau.

Cela nous faisait trois voitures et neuf chevaux. Heureusement qu'un cheval coûte deux kopeks par verste : c'était soixante-douze kopeks, trois francs à peu près, par lieue.

Consignons ici un détail oublié par moi dans l'autre chapitre.

Au moment de monter en voiture, nous avions reçu une lettre du directeur de la poste qui nous invitait à ne point partir, les communications étant interrompues entre Gori et Sourham, en raison de la quantité de neige qui était tombée.

Nous n'avions pas tenu compte de l'avis.

Nous poussâmes en avant, Moynet, Grégory — c'était le nom de baptême de notre jeune Arménien — et moi, laissant la garde des deux voitures, la tarentasse et la télègue, à un bas officier russe, que le maître de poste nous avait priés de conduire à Koutaïs.

En échange du petit service que nous lui rendions, — une personne de plus n'augmentant en rien nos frais de poste, — il nous rendait le très-grand service, lui, le maître de poste, de nous laisser la même télègue jusqu'à Koutaïs ; ce qui dispensait, à chaque station, de décharger et de recharger les effets.

De plus, ce bas officier devait nous rendre tous les petits services que nous eût rendus un domestique.

Il s'appelait Timaf.

C'était une singulière créature, physiquement parlant, que le caporal Timaf. Au premier aspect, il paraissait gros et semblait avoir cinquante ans.

A la station du soir, quand il avait ôté ses deux ou trois capotes et sa touloupe, qu'il avait dénoué son bachelik et mis de côté sa casquette, il était maigre comme une arête et n'avait guère plus de vingt-six à vingt-huit ans.

Au moral, c'était un idiot qui, au lieu de nous rendre

des services, nous pesa tout le long de la route sur les bras, par son inertie et sa timidité.

Il commença, dès la seconde journée, par nous donner de son intelligence un prospectus qui ne s'est pas démenti.

J'ai dit que nous étions partis devant, le laissant à la garde de notre tarentasse et de notre télègue, qui, plus chargées que le traîneau, et roulant sur des roues au lieu de glisser sur des patins, ne pouvaient nous suivre que de loin.

Notre traîneau allait comme le vent, et, malgré le froid piquant qui gelait notre respiration à nos moustaches, nous trouvions cette manière de voyager charmante, relativement à celle de la veille, et nous fîmes une douzaine de verstes en moins de trois quarts d'heure. Mais, ces douze verstes faites, nous arrivâmes au bord de la première rivière ; c'était la plus petite et la plus facile à traverser.

Cependant notre hiomchik hésitait ; mais, sur le mot *pachol*, répété deux ou trois fois d'une façon impérative, il lança sa troïka à l'eau ; le traîneau y descendit à son tour, en nous donnant une violente secousse et nous couvrant d'éclaboussures. L'eau monta jusqu'à moitié des banquettes ; mais, à la force des poignets, nous nous maintînmes les jambes en l'air. Seulement, au lieu d'essayer franchement et bravement de gravir directement le bord opposé, il prit la pente de biais, le traîneau pencha à gauche, perdit son équilibre et ne fit qu'un seul tas de nos trois personnes.

Par bonheur, nous étions déjà à une certaine distance de la rivière, et, au lieu de tomber dans l'eau, ce qui devait arriver, nous versâmes dans la neige.

On se releva, on se secoua, on rit. Chacun reprit sa place, et le traîneau continua sa route avec sa vélocité primitive.

En arrivant à la station de Quensens, nous trouvâmes la seconde rivière; celle-là était plus sérieuse. Il n'y avait pas moyen de la traverser en tenant nos jambes en l'air; si haut que nous les tinssions, l'eau eût monté jusqu'au bout de nos bottes.

Nous dételâmes les trois chevaux, nous montâmes chacun sur un cheval, et nous passâmes la rivière.

Puis nous fîmes repasser les chevaux sans nous. L'hiemchik les rattela, et le traîneau passa à vide, mais pas à sec.

Nous n'étions qu'à cent pas de la station; nous fîmes les cent pas à pied.

Devant la porte de la station était toute une collection de télègues et de tarentasses, indiquant que la neige leur avait dit ce que Dieu dit aux vagues : « Vous n'irez pas plus loin. »

Un traîneau était tout chargé, mais dételé, au milieu de tous ces cadavres de télègues et de tarentasses.

— Mauvais signe ! dis-je à Moynet.

En effet, il n'y avait pas de chevaux. Cette fois, c'était bien vrai. Nous allâmes aux écuries, nous fouillâmes dans tous les coins et recoins : pas la moindre troïka !

Le maître de poste nous dit qu'il ne répondait de rien jusqu'à deux heures, mais qu'à deux heures il était sûr de pouvoir nous fournir au moins deux troïkas.

C'était un Géorgien fort convenable qui, à la vue de notre padarojné à deux cachets, recommandation toute particulière, et qui fait donner à ces sortes de feuilles de

route le nom de padarojné de la couronne, nous promit que nous primerions tous les voyageurs, excepté les courriers porteurs de dépêches.

Le traîneau dételé m'avait fait insister sur nos droits, ou plutôt sur notre privilége.

Au reste, une chose nous consolait de ce retard : quoique je n'eusse pas rendu, à l'endroit de la bêtise dont il était doué, unè justice bien complète à Timaï, j'étais résolu à attendre la tarentasse et la télègue, qui contenaient tout ce que je rapportais du Caucase en armes, en étoffes et en bijoux, ne voulant point permettre à ces objets, dont chacun me rappelait un ami, de trop s'éloigner de mes yeux.

Nous entrâmes donc, pour les attendre, dans la chambre de la station.

Nous y trouvâmes le maître du traîneau dételé. C'était un Allemand qui voyageait avec son domestique. Il parlait à peine le français, je ne parle pas du tout l'allemand, la conversation devenait difficile.

Nous essayâmes de l'anglais; mais là existait un autre inconvénient : je lis très-bien l'anglais, mais je le parle très-mal. Alors, il eut une idée, ce fut de me demander si je parlais italien.

Je répondis affirmativement.

Aussitôt il appela à deux ou trois reprises :

— Paolo ! Paolo ! Paolo !

Paolo arriva.

Je l'accueillis par un *venga qui* dont son cœur bondit de joie; il ne vint pas, il accourut.

Le pauvre garçon était de Venise. Il se lamenta avec le doux zézayement de l'homme des lagunes, sur les

chemins, sur le froid, sur la neige, sur les rivières à traverser, enfin sur tous les charmes d'un voyage au Caucase au mois de janvier. Mais, comme dit Dante, ce lui fut une grande joie d'entendre résonner le *si* de son doux pays.

Il avoua qu'il ne s'y attendait guère. Il y avait deux ou trois ans que cela ne lui était arrivé. Il revenait de la Perse par Tauris, Érivan et Alexandropol. Ils avaient pu, son maître et lui, passer par Alexandropol, mais il nous annonça que le passage du Sourham était suspendu.

C'était ce que nous avait écrit le directeur des postes.

Paolo était chasseur, et, depuis Alexandropol, il s'était nourri et avait nourri son maître du gibier qu'il avait tué.

Mais il manquait de plomb. Nous avions épuisé tout le nôtre, et nous avions oublié d'en racheter à Tiflis; nous ne pûmes donc pas lui en donner.

Par bonheur, j'avais fait, avant de partir, des provisions de bouche assez considérables pour nous conduire jusqu'à Gori. A Gori, nous devions les renouveler chez le beau-frère de Gregory, gouverneur de la ville.

Notre tarentasse et notre télègue n'arrivaient toujours point; une idée me passa par l'esprit, c'est que ni l'une ni l'autre n'avaient pu franchir le bord escarpé de la rivière où nous avions versé.

Il s'agissait de monter à cheval pour aller savoir des nouvelles de nos deux voitures. Grégory s'offrit; Moynet, devenu fanatique d'équitation, voulut profiter de cette occasion de faire un petit temps de galop, et tous deux partirent dans la direction où devaient se trouver nos équipages.

Au bout d'une heure et demie, à peu près, j'entendis le

tintement des clochettes; Moynet et Grégory ramenaient triomphalement les deux voitures; ils les avaient trouvées, la tarentasse au milieu de l'eau, la télègue sur l'autre bord. Les trois chevaux de la tarentasse n'étaient point assez vigoureux pour lui faire monter la berge. Timaf et l'hiemchik n'avaient pas eu, à eux deux, l'esprit de dételer les trois chevaux de la télègue et de les atteler à la tarentasse; puis, la tarentasse passée, d'aller chercher la télègue avec ses trois chevaux renforcés à leur tour des trois chevaux de la tarentasse.

Moynet avait ordonné et fait exécuter cette manœuvre; les deux voitures avaient, l'une après l'autre et heureusement, franchi l'obstacle; chacune avait repris son attelage, et leurs clochettes, dont le bruit allait sans cesse augmentant de seconde en seconde, annonçaient leur présence prochaine.

Elles débouchèrent du bois et s'arrêtèrent au bord de la seconde rivière.

Là, on renouvela la manœuvre qui avait si bien réussi une première fois, et, à l'émerveillement de Timaf, tout alla comme sur des roulettes.

Nous fûmes tirés de la préoccupation que nous donnait cet autre passage du Rhin par l'effroyable roulement des jurons allemands les plus sonores. Ils étaient adressés par notre Teuton au maître de poste de Quensens, qui, Géorgien, ayant son petit kandjar au côté, et fort à faire danser dans chacune de ses mains un Allemand de la taille du nôtre, faisait décharger son traîneau pour nous le donner, sous le spécieux prétexte que l'on doit changer de traîneau à chaque station.

Ce à quoi l'Allemand répondait, assez justement, à mon

avis, que, dans ce cas, puisque nous avions droit à son traîneau, il avait droit au nôtre.

Comme le Géorgien n'avait sans doute pas de bonnes raisons à lui donner, il ne lui en donnait pas, et continuait à faire déposer sur la neige le bagage du descendant d'Arminius.

La chose eût probablement assez mal fini si je ne fusse intervenu.

Notre maître de poste prenait le traîneau de l'Allemand, parce que notre tarentasse ni notre télègue ne pouvaient aller plus loin à cause de la neige, et qu'il nous fallait absolument deux traîneaux pour continuer notre route. Mais, si notre tarentasse ne pouvait pas aller plus loin, elle pouvait au moins retourner à Tiflis, puisqu'elle en venait.

L'Allemand pouvait donc prendre ma tarentasse et s'en aller à Tiflis avec elle, ce qui lui procurait l'agrément d'une voiture plus commode qu'un traîneau et lui donnait encore celui de ne pas faire décharger et recharger ses effets à chaque station.

Cette proposition fit, comme je l'avais prévu, sur la colère du Teuton l'effet que produit, selon le proverbe, une petite pluie sur un grand vent : sa colère tomba, sa main se tendit vers moi, et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

Il devait consigner la voiture dans la cour de Zoubalof; en outre, une lettre pour Kalino autorisait celui-ci à faire de la tarentasse ce que bon lui semblerait, fût-ce du feu avec ses brancards et des bottes avec son cuir.

La respectable voiture avait vécu assez; comme tarentasse, elle avait rendu tous les services qu'elle pouvait

rendre; je venais de faire avec elle quelque chose comme trois mille verstes dans des chemins où une voiture de France ne ferait pas dix pas sans se briser, et, à part la roue qui, sans nous prévenir, avait pris congé de nous à Nouka, elle ne nous avait pas manqué un seul instant.

Et Dieu sait, la pauvre vieille, quel âge elle avait déjà atteint et quel service elle avait déjà fait quand je l'avais achetée soixante et quinze roubles au maître de poste d'Astrakan!

A-t-elle conduit heureusement son nouveau maître à Tiflis? ou, ne reconnaissant plus, comme les chevaux d'Hippolyte, la main à laquelle elle était accoutumée, l'a-t-elle laissé en route, sous un de ces prétextes que donnent ou plutôt que ne donnent pas les vieilles voitures?

Je l'ignore complétement; mais la probabilité est qu'elle aura fait bravement ses trois stations : les tarentasses sont les mastodontes de la locomotion; seulement, elles sont si solidement bâties, qu'elles ont survécu au déluge et survivront probablement au jugement dernier.

Notre Géorgien, qui nous avait pris en grande tendresse, ne nous laissa point partir sans nous donner des instructions; trois jours avant notre passage, deux Cosaques avaient été surpris, eux et leurs chevaux, par un chasse-neige sur la route que nous allions suivre, et, à dix verstes à peu près de la station, hommes et chevaux avaient été retrouvés morts.

Si quelque chose de pareil nous menaçait, si nous voyions le ciel s'abaisser, nous devions nous réfugier dans une petite chapelle que nous trouverions à quinze verstes, à gauche du chemin; si nous l'avions dépassée, et que ce même danger nous menaçât, nous devions

dételer nos six chevaux, et, de nos deux traîneaux, nous faire un rempart.

Le chasse-neige passé, nous reprendrions notre route.

Tout cela n'était pas absolument gai, et ce qui rendait la chose plus lugubre encore, c'est qu'avec tout cela, nous avions atteint trois heures de l'après-midi, et que, selon toute probabilité, nous n'arriverions à la station de Tchalaky qu'à la nuit tout à fait close.

Malgré toutes ces sombres prévisions, la route se fit heureusement. Nos hiemchiks nous montrèrent la place où avaient été retrouvés les corps des deux Cosaques et des deux chevaux; c'était une petite vallée qui longeait la route. Ils n'avaient pu reconnaître le chemin, s'étaient trompés, et, une fois enfoncés dans cette petite vallée, qui semble une souricière à voyageurs, ils y avaient été pris par un tourbillon.

Sans les loups qui avaient gratté la neige pour arriver à eux et à leurs chevaux, on ne les eût probablement retrouvés qu'au printemps prochain.

C'est une charmante station que celle de Tchalaky!

— Que pouvez-vous nous donner à souper?

— Tout ce que vous voudrez.

— Bon! Avez-vous des poulets?

— Non.

— Du mouton?

— Non.

— Des œufs?

— Non.

L'interrogatoire se prolongea indéfiniment, amenant toujours la même réponse. Tout l'approvisionnement de nos hôtes se bornait à du pain noir que nous ne

pûmes manger et à du vin violet que nous ne pûmes boire.

Il fallut recourir à nos provisions et à notre cuisine : par bonheur, il nous restait encore quelques bribes de saucisson et une carcasse de dinde, que, dans un autre temps, je n'eusse pas osé offrir aux loups de la petite vallée ; nous mangeâmes le saucisson avec la peau, la viande de la dinde avec les os, et, si nous ne fûmes pas rassasiés, notre faim fut du moins endormie.

Nous prenions cette maudite tasse de thé qui me rendait furieux, parce qu'on la trouvait toujours, et qu'avec elle les Russes se passent de tout, lorsqu'on m'annonça qu'un officier désirait me parler.

— Dites-lui que, s'il vient pour me demander à souper, de quelque part qu'il vienne, il a fait une course inutile.

— Non ; il veut seulement vous faire ses compliments.

— Creux dessert d'un creux dîner !

L'officier entra ; c'était un homme charmant, comme presque tous les officiers russes.

Il avait su que j'étais là, et n'avait pas voulu passer sans me voir.

Il était parti à deux heures de l'après-midi de Tiflis, et, grâce à son titre de porteur de dépêches et à un excellent fouet dont il me paraissait connaître le véritable usage, il était parvenu à faire en six heures ce que nous avions fait en un jour et demi.

Il est vrai que ce n'était pas son bagage qui alourdissait son traîneau : pris à l'improviste par l'ordre de se rendre à Koutaïs le plus vite possible, il était parti avec ce qu'il avait sur le corps, c'est-à-dire en petite casquette et en capote militaire.

C'était sous ce costume de demi-saison qu'il comptait,

comme César avait fait dans les montagnes de l'Auvergne, s'ouvrir un passage dans les neiges du Sourham.

Il n'avait pas même le bouclier avec lequel le vainqueur du Vercingétorix raconte, dans ses *Commentaires*, qu'il poussait les neiges devant lui.

Madame de Sévigné avait mal à la poitrine de sa fille; j'eus froid à la peau du pauvre officier.

Je lui enfonçai un de mes papaks sur la tête, et lui passai une de mes touloupes sur les épaules.

En échange, il me donna son nom : il s'appelait le capitaine Koupsky; à Koutaïs, il laisserait à la station de poste mon papak et ma touloupe.

Tous ces points convenus, lesté d'une demi-douzaine de verres de vodka, il remonta en traîneau et partit.

J'étais encore à la porte de la station, où je venais de lui faire mes adieux, lorsque j'entendis les clochettes de la poste.

C'était notre ami Timaf qui, toujours en retard, arrivait à son tour; mais, à mon grand étonnement, il arrivait dans la télègue et non dans le traîneau; il avait si bien tardé, qu'avant qu'il fût parti, Koupsky était arrivé à la station de Quénsens.

Alors, ne sachant pas qui il démontait, il avait fait à Timaf, en vertu de son padarojné de porteur de dépêches, ce que nous avions fait à l'Allemand, en vertu de notre padarojné à deux cachets.

Il lui avait pris son traîneau.

Timaf avait piteusement rechargé nos malles sur la télègue, et, au risque de rester dans la neige, il était parti avec la télègue.

Le bonheur avait voulu qu'il arrivât; il était de deux

heures en retard, c'est vrai; mais il était si extraordinaire qu'il fût arrivé, qu'il n'y avait rien à lui dire.

Seulement, ce petit événement devait avoir de grands résultats.

LI

LES CANARDS L'ONT BIEN PASSÉE

Nous partîmes le lendemain à neuf heures.

Dans la nuit, je m'étais levé inquiet du temps; il me semblait voir tomber de la neige à travers mes vitres.

Je me trompais.

Au reste, je n'ai jamais vu de plus triste aspect que celui de la station de Tchalaky pendant cette nuit.

La terre semblait morte et couverte d'un immense linceul; la lune nageait pâle et comme à l'agonie dans un océan de neige; on n'entendait d'autre bruit que le murmure plaintif d'un lointain cours d'eau; de temps en temps aussi, le silence était interrompu par le vagissement d'un chacal ou le hurlement d'un loup; puis tout retombait dans un calme de mort.

Je rentrai. J'avais encore plus froid au cœur qu'au corps.

A neuf heures du matin, c'est-à-dire au moment de notre départ, tout avait pris un autre aspect; le ciel s'était épuré, le soleil brillait et répandait une certaine chaleur, des milliards de diamants brillaient dans la neige, et les

hurlements des loups et les vagissements du chacal s'en étaient allés avec les ténèbres.

On eût dit que pour un moment Dieu, regardant sur la terre, laissait voir son visage à travers l'azur du ciel.

Comme il avait été impossible de se procurer deux traîneaux, Timaf était obligé de nous suivre sur la télègue.

Mais on a vu que cela l'inquiétait fort peu ; quand le digne homme ne pouvait pas nous suivre, il restait en route, et tout était dit.

Au reste, nous avions faiten deux jours quinze ou seize lieues ; il ne nous en restait plus que soixante, et nous avions encore huit jours.

L'officier avait promis de nous laisser, partout où il passerait, des nouvelles du chemin, afin de nous prémunir contre les difficultés.

Vers midi, nous arrivâmes à Gori. Notre jeune Arménien, dans une bonne intention, avait ordonné aux hiemchiks de nous conduire droit chez son beau-frère.

La gelée avait été si intense, que la télègue avait pu nous suivre.

Les bonnes réceptions sont un malheur quand on est pressé. Dès que je m'aperçus que le beau-frère de Grégory s'apprêtait à nous bien recevoir, je compris que nous gagnions un bon déjeuner, mais que nous perdions vingt-cinq verstes.

Un bon déjeuner perdu se rattrape un jour ou l'autre, vingt-cinq verstes perdues ne se rattrapent jamais.

J'avais dit à Grégory de faire demander les chevaux pour partir aussitôt après le déjeuner ; or, dans l'espoir

de nous garder une heure de plus, on ne fit demander les chevaux qu'une heure après.

Le maître de poste répondit naturellement qu'il n'y avait pas de chevaux à la poste.

J'expliquai à Grégory que, sans doute, on avait négligé de montrer notre padarojné, au maître de poste, et que la réponse avait été faite dans l'ignorance de nos deux cachets,

Il envoya le domestique avec le padarojné, le maître de poste répondit que l'on aurait des chevaux à quatre heures.

Moynet prit son padarojné d'une main, un fouet de l'autre, se fit accompagner de Grégory comme interprète, et partit.

Le pauvre Grégory ne comprenait rien à cette manière de procéder. Arménien de naissance, et, par conséquent, appartenant à une nation sans cesse subjuguée, à un peuple sans cesse traité en esclave, il ne comprenait point que l'on pût commander, et, au besoin, appuyer son commandement d'un coup de fouet.

Je ne le comprenais pas non plus en entrant en Russie; seulement, c'était par une autre raison; l'expérience me prouva que j'étais dans mon tort.

Cette fois encore, ce fut le fouet qui eut raison. Moynet et Grégory revinrent en annonçant qu'il y ayait quinze chevaux dans l'écurie, et que six de ces quinze chevaux et deux postillons seraient à notre porte dans un quart d'heure.

J'écris cela, et, en l'écrivant, je me dis à moi-même que c'est pour la cinquième ou sixième fois que je le répète : mais je le répète, convaincu que je rends un véri-

table service aux étrangers qui feront la même route que j'ai faite; — il y en aura peu, je le sais bien; mais, n'y en eût-il qu'un, il faut qu'il soit averti.

Seulement, au Caucase, qu'il sache à qui il s'adresse; son premier regard le lui dira. Si le smatritel s'offre à lui avec le visage ouvert, le nez droit, les yeux, les sourcils et les cheveux noirs, les dents blanches, s'il est coiffé du papak pointu et frisé court, c'est un Géorgien.

Quelque chose que le Géorgien lui dise, il lui dit la vérité.

Si c'est qu'il n'y pas de chevaux, inutile de s'emporter, inutile de frapper; ce serait même plus qu'inutile, ce serait dangereux.

Mais, si le maître de poste est Russe, il ment; il veut faire payer double; il a des chevaux ou il en trouvera.

C'est triste à dire; mais, comme c'est une vérité, il faut la dire.

Je ne suis pas de l'avis de ce philosophe qui disait :

— Si j'avais la main pleine de vérités, je mettrais ma main dans ma poche, et je boutonnerais ma poche par-dessus.

Le philosophe avait tort. Un jour ou l'autre, une vérité, si petite qu'elle soit, se fait jour; la vérité sait bien se faire ouvrir les mains et déboutonner les poches, elle qui a fait éclater les murs de la Bastille.

Et, en effet, vingt minutes après, nous vîmes arriver les chevaux.

Pendant tout ce temps perdu, j'avais risqué une excursion dans les rues de Gori; par malheur, c'était jour de fête, et le bazar était fermé. Dans les villes du Caucase, où il n'y a pas de monuments, sinon quelque église

grecque, toujours la même, qu'elle soit vieille ou moderne, du xᵉ ou du xixᵉ siècle, quand le bazar est fermé, il n'y a plus rien à voir, à part quelques mauvaises baraques en bois que les habitants appellent des maisons, et une maison en pierres ou en briques, à toit vert et recrépie à la chaux, que l'on appelle le palais.

C'est dans cette maison qu'habite le gouverneur.

Mais je serais injuste pour Gorî si je disais qu'il n'y a que cela.

Je vis, à travers l'étroite ouverture des rues, les ruines d'un vieux château fort du xiiiᵉ ou du xivᵉ siècle qui me parurent magnifiques.

Elles étaient perchées au haut d'un roc, et, d'où je les voyais, il semblait impossible de comprendre par où ceux qui avaient bâti ce château avaient monté jusque-là.

Il était plus simple de croire que le bon Dieu l'avait descendu du ciel avec un fil et l'avait posé d'aplomb sur son rocher en disant :

— Voilà le droit divin.

Au reste, je me promettais de le regarder de tous mes yeux en m'éloignant de Gori.

Les chevaux attelés, nous montâmes dans notre traîneau ; Timaf monta sur la télègue.

A midi, le soleil avait amené un dégel momentané, et, depuis une heure, le ciel se couvrait.

Nous étions prêts à nous mettre en route, l'hiemchik avait déjà son fouet levé, quand, après avoir échangé quelques paroles avec un cavalier, le beau-frère de Grégory se retourna vers nous, et, d'un air consterné :

— Messieurs, dit-il, vous ne pouvez point partir.

— Et pourquoi cela ?

— Voilà un cavalier qui me dit que l'Iaqué n'est pas guéable; il vient de la traverser, et son cheval a été presque emporté par le courant.

— N'est-ce que cela?

— Absolument.

— Eh bien, nous la traverserons à la nage, mon cher monsieur; c'est l'enfance de l'art, et nos nourrices nous ont bercés avec une chanson sur cet air-là :

Les canards l'ont bien passée!

Et nous partîmes au milieu de l'étonnement général. Quelques Géorgiens des plus ingambes se mirent même à courir les uns à côté des autres derrière notre traîneau, pour voir comment nous passerions la rivière.

A une verste de Gori, nous la rencontrâmes nous barrant le chemin; elle roulait furieuse et bruyante, traînant avec elle des glaçons qui semblaient la paver comme des dalles mal jointes; mais la violence de son cours était telle, qu'elle ne devait jamais prendre. Deux verstes plus loin, elle allait se jeter dans la Koura.

A cette vue, notre enthousiasme fut un peu refroidi; les hiemchiks levaient les bras au ciel, faisant des signes de croix.

Sur ces entrefaites, un cavalier, venant du côté opposé, examina un instant, lui aussi, la rivière, étudia son courant, choisit sa place et mit son cheval à l'eau.

Le cheval eut bientôt de l'eau jusqu'au ventre; mais, au milieu de la rivière, il parut avoir trouvé un terre caché sous l'eau, et, pendant cinq ou six pas, il marcha presque à sec; puis il se remit à l'eau, s'enfonça de nouveau

jusqu'au ventre, et gagna l'autre bord sans accident.

— Il faut prendre le chemin que vient de nous tracer ce cavalier, dis-je à Grégory.

Il transmit l'ordre aux hiemchiks, dont le premier mouvement fut de refuser.

Moynet tira doucement son fouet de sa ceinture et le leur montra.

Toutes les fois que l'on montre ce symbole à un hiemchik, il comprend que le fouet n'est pas pour le cheval, mais pour lui, et se décide à faire ce qu'il ne voulait pas faire.

Les nôtres longèrent les bords de l'Iaqué, jusqu'à l'endroit où les pas du cheval étaient marqués sur la neige.

— C'est ici, dis-je à Grégory; il ne faut pas laisser aux chevaux le temps de réfléchir.

Nous avions trois chevaux à notre traîneau, deux attelés aux brancards, un en arbalète.

L'hiemchik était monté sur le cheval en arbalète.

Il frappa son cheval. Grégory, debout sur le devant du traîneau, frappait les deux chevaux des brancards.

Tout le monde poussait des cris d'encouragement, même les spectateurs.

Les chevaux ne se mirent pas à l'eau, ils s'y élancèrent.

Le traîneau descendit à la riviere sans trop de secousses; bientôt nous disparûmes, ou à peu près, au milieu des gerbes d'eau que le traîneau faisait voler autour de lui. Le premier cheval gagna le tertre, puis les deux autres.

Mais la montée n'était point en pente douce comme la

descente; le devant du traîneau heurta une pierre, et le choc fut si violent, que les traits du cheval en arbalète se rompirent, et que cheval et hiemchik allèrent rouler au milieu de l'Iaqué, tandis que Grégory piquait une tête sur la presqu'île.

Je dis presqu'île, non point parce qu'elle tenait au rivage par un point quelconque, mais parce qu'il ne s'en fallait que de six pouces qu'elle fût hors de l'eau.

Heureusement, ces six pouces d'eau amortirent le coup; sans quoi, le pauvre enfant se fendait la tête sur le caillou.

Cramponnés à nos banquettes, nous restâmes inébranlables comme le *justum et tenacem* d'Horace.

Mais je dois dire que, pour rester ainsi, il fallait être encore plus tenace que juste.

Ces sortes d'événements ont cela de bon, que ceux qui en sont victimes se fâchent, s'entêtent, ne veulent pas avoir le dernier, et, déployant tout ce qu'il y a en eux d'énergie, finissent par dompter l'obstacle.

L'hiemchik rattacha les traits de son cheval et se remit en selle; Grégory remonta sur le traîneau, les coups et les cris redoublèrent, le traîneau arracha le rocher, comme un dentiste fait d'une dent, et se trouva à son tour sur le tertre, tandis que le premier cheval se trouvait avoir de l'eau jusqu'au ventre, et les autres, moins avancés que lui, jusqu'aux genoux.

Il ne fallait pas les laisser refroidir; les cris : *Pachol! scaré! pachol!* retentirent; les coups tombèrent comme grêle; les chevaux, enragés, passèrent le second bras avec la rapidité de l'éclair et allèrent nous verser tous les trois sur l'autre rive.

Les canards avaient passé la rivière, ou plutôt nous avions passé la rivière comme des canards.

Nous nous dépêtrâmes de nos armes, de nos fusils et de nos caisses ; personne n'avait rien : nous avions fait seulement, comme disent les enfants, nos portraits dans la neige, et nous les laissions en souvenir de nous à l'Iaqué.

Restait Timaf avec la télègue ; ma foi, j'avoue que je n'osai point regarder de son côté. Je le recommandai à Dieu ; je repris ma place dans le traîneau, Moynet et Grégory y reprirent la leur, et nous criâmes de toutes nos forces : *Scaré! scaré!* afin de profiter du bénéfice de cette loi atmosphérique qui dit que la vitesse sèche.

Nous partîmes au galop, au milieu des cris d'enthousiasme de nos nombreux spectateurs.

Mais, si je ne regardai pas la télègue, je m'en dédommageai en regardant Gori. Rien de plus puissant et de plus terrible d'aspect que ce vieux château qui le domine.

Figurez-vous un rocher de quinze cents pieds de haut, avec un gigantesque escalier de murailles et de tours gravissant de la base jusqu'à la cime et formant sept enceintes successives, chaque enceinte ayant une tour à chacun de ses angles.

Puis enfin une huitième enceinte formant la tour du maître, la tour supérieure, la tour du château, et, au milieu de cette tour, les ruines de la forteresse.

Moynet avait trop froid pour en faire un dessin sur place ; mais il fit pour Gori ce qu'il avait fait pour le champkal Tarkovsky, il en prit la photographie dans sa tête, et, le soir, la reporta sur le papier.

Enfin mes regards, presque malgré moi, s'abaissèrent des hautes cimes à la rivière, et je portai mes mains sur mes yeux pour ne pas voir le douloureux spectacle qu'elle m'offrait.

Tout avait versé dans l'Iaqué : télègue, malles, coffres, cuisine, sacs de nuit, Timaf en tête.

Je ne voulus pas même faire partager ma douleur à Moynet; je tirai, comme le Kasbek de Lermontof, mon bachelik sur mes yeux, et criai d'une voix sourde : *Scaré! scaré! scaré!*

L'hiemchik nous obéit.

Nous traversâmes une seconde rivière, qui, près de la première, n'était qu'une plaisanterie, — aussi n'en parlé-je ici que pour mémoire, — puis nous glissâmes, pendant une quinzaine de verstes, sur un assez bon terrain. Tout à coup nous vîmes se dresser devant nous une côte.

Je n'appellerai pas cela une montagne; seulement, c'était une pente d'une centaine de pieds, roide comme un toit.

En supposant que notre télègue se tirât de la rivière, elle ne se tirerait certainement pas de cette pente aussi rapide qu'une montagne russe.

Je proposai donc de l'attendre pour aviser au moyen de lui faire gravir cette côte. La proposition fut acceptée.

Nous descendîmes, et, tandis que l'hiemchik faisait gravir le traîneau chargé seulement de bagages, nous nous mîmes, Moynet, Grégory et moi, à faire, avec nos kandjars, un abatis de branches auxquelles nous mîmes le feu pour nous réchauffer.

Nous fumions comme du bois vert; mais, tout en fumant, nous nous séchions, c'était l'important.

Tout en fumant, tout en nous séchant, nous prêtions l'oreille.

Enfin nous entendîmes les sonnettes de la poste, et nous vîmes paraître la télègue avec Timaf juché sur le point culminant des bagages.

Timaf était splendide. L'eau dont il était trempé s'était presque immédiatement convertie en glaçons; c'était une colonne couverte de stalactites. Moins le réchaud où il se réchauffe les doigts, il ressemblait à la statue de l'Hiver du jardin des Tuileries.

Nous ne lui demandâmes même pas comment il avait passé : son habit de glaçons racontait éloquemment la chose; seulement, comme il était couvert d'une touloupe et de deux ou trois capotes, l'eau n'avait point pénétré jusqu'à ce corps perdu sous ses cinq ou six enveloppes.

S'il eût fait chaud, il eût fini par se mouiller; mais la gelée avait arrêté l'eau en route.

Quant à nos malles et à nos coffres, le tout était couvert d'une couche de glace.

Nous dételâmes les chevaux du traîneau, qui, débarrassé de notre poids, avait atteint heureusement le haut de la côte, et nous les attelâmes à la télègue; mais nos six chevaux s'épuisèrent inutilement : la télègue arriva au tiers de la montagne, et, là, s'enfonçant dans la neige jusqu'au moyeu, s'obstina à y rester.

Nous vîmes qu'il était inutile de nous entêter à une chose impossible; nous dîmes à Timaf de nous attendre : nous allions gagner le prochain village, nommé Ruys, et, de là, nous lui enverrions des chevaux ou des bœufs.

Ruys, à ce que nous assura notre hiemchik, n'était qu'à dix verstes; c'était l'affaire de deux heures tout au plus.

Timaf resta au haut de sa télègue, où il avait l'air du roi Décembre régnant sur son empire de frimas.

Nous remontâmes sur notre traîneau, que nous pressâmes autant que nous pûmes.

Nous avions à peine une heure de jour, et le temps était mauvais.

LII

OU TIMAF TROUVE A FAIRE UN NOUVEL EMPLOI DE SES ALLUMETTES CHIMIQUES

Pendant une verste à peu près, nous allâmes assez rapidement : nous nous trouvions sur un plateau; mais, au fur et à mesure que nous approchions du Sourham, les côtes se succédaient et devenaient de plus en plus rapides.

Nous arrivâmes au bas d'une montée; il faisait presque nuit.

Il est impossible de se faire une idée, sans l'avoir vu, de ce paysage entièrement couvert de neige. Le chemin était à peine tracé par les pieds des chevaux; on n'y découvrait aucune trace de roues de voiture, ni de patins de traîneau; au fond s'étendait comme un immense rideau blanc dont les dentelures se perdaient dans un ciel gris, la chaîne du Sourham, laquelle réunit la branche du Caucase qui se prolonge vers la mer Noire et s'arrête à Anapa à la branche qui s'enfonce dans la Perse, en séparant le Lesghistan de l'Arménie; à notre gauche,

au bas d'une immense nappe de neige insensiblement inclinée, grondait la Koura; à notre droite, une série de monticules bornaient l'horizon en s'élevant les uns au-dessus des autres en vagues immobiles.

Aucun être humain, aucune créature animée ne sillonnait ce désert, image la plus complète de la mort que j'aie jamais vue.

Le ciel, la terre, l'horizon, tout était blanc, tout était froid, tout était glacé.

Nous descendîmes du traîneau, prîmes nos fusils sur nos épaules, et commençâmes de gravir cette pente à pied.

Déjà, un mois auparavant, M. Murray, ambassadeur d'Angleterre en Perse, avait fait le chemin que nous faisions, et il avait écrit qu'il n'avait pu traverser le Sourham qu'en faisant traîner ses trois voitures par soixante bœufs.

Or, depuis un mois, il avait constamment neigé; en admettant la progression, il nous en faudrait deux cents.

Nous enfoncions à chaque pas jusqu'aux genoux. Grégory se hasarda hors de la route indiquée par les pas des chevaux et enfonça jusqu'à la ceinture.

Nous avions autour de nous une moyenne de quatre à cinq pieds de neige; nous comprenions très-bien que, pris par un tourbillon dans la situation où nous nous trouvions, nous y resterions tous, hommes et chevaux.

Il faisait très-froid, et cependant la route était tellement fatigante, que nous étions couverts de sueur; nous arrêter un instant, c'était laisser se glacer cette sueur sur notre visage, c'était risquer une pleurésie ou une

fluxion de poitrine; il fallait donc continuer de marcher; d'ailleurs, le traîneau, que nous apercevions comme un point noir à une verste derrière nous, et qui, débarrassé de notre poids, ne nous suivait qu'avec une difficulté inouïe, ne ferait plus un pas du moment que nous serions dedans.

Nous mîmes trois quarts d'heure à peu près à atteindre le sommet de la montagne.

Nous nous trouvions sur un plateau.

Nous continuâmes notre chemin en ralentissant le pas pour nous refroidir peu à peu; mais nous fîmes près de trois verstes avant que le traîneau nous eût rejoints.

Par bonheur, il y avait de la lune; quoiqu'il fût impossible de l'apercevoir à cause de la masse de neige suspendue dans l'atmosphère, sa clarté arrivait jusqu'à nous, pâle, maladive, mourante, mais suffisante cependant pour nous permettre de nous diriger.

Nous boutonnâmes nos touloupes et remontâmes dans le traîneau; au bout d'une demi-heure, à peu près, nous entendîmes des abois de chiens, mais à quatre ou cinq verstes au moins de nous.

Ces abois venaient du village de Ruys.

Il n'y avait plus que patience à avoir, nous approchions.

Nous mîmes trois quarts d'heure à faire ces quatre verstes : le traîneau n'allait qu'au pas; notre hiemchik craignait de perdre le chemin, dont on ne voyait plus aucune trace.

A chaque instant, il s'arrêtait pour s'orienter.

Par bonheur, les abois des chiens le guidaient; à me-

sure que nous avancions, ces abois redoublaient; avec le flair prodigieux d'animaux à demi sauvages, ils nous avaient éventés à une lieue.

Enfin, nous vîmes se dessiner des lignes noires; c'étaient les haies du village. Nous pressâmes notre hiemchik, qui ne pouvait plus craindre de se perdre, mais qui pouvait bien encore nous verser dans quelque trou.

Il n'en fit rien; notre traîneau s'arrêta en face d'une espèce d'auberge placée en sentinelle avancée sur la route; l'hiemchik appela, l'hôte sortit avec un tison allumé à la main.

Nous étions glacés malgré nos touloupes; nous nous précipitâmes vers la maison.

Je me hâte de m'excuser d'avoir appelé cela une maison. C'était un hangar, un appentis, un bouge, effroyable à l'extérieur, mais, pis que cela, repoussant à l'intérieur.

Cet intérieur était éclairé par un grand feu brûlant dans une cheminée de briques; la lueur de ce feu se jouait sur des objets qu'il était impossible de reconnaître au premier coup d'œil, impossible d'énumérer une fois reconnus.

C'étaient des peaux de buffle entassées dans un coin, des poissons séchés et des morceaux de viande boucanée pendus pêle-mêle au plafond avec des paquets de chandelles; des outres à moitié vides, des graisses fondues débordant des vases sur le plancher, des nattes pourries servant de lit aux hiemchiks, des verres qui n'avaient jamais été rincés, — quelque chose d'inouï, sans aspect, surtout sans nom.

Il fallait entrer-là dedans, marcher sur ce plancher

boueux où la gelée n'avait pas de prise, respirer cette atmosphère infecte, sans odeur déterminée, mélangée de vingt odeurs nauséabondes; il fallait s'asseoir sur cette paille, ou plutôt sur ce fumier; il fallait surmonter tous les dégoûts, vaincre toutes les répugnances; il fallait se boucher le nez, il fallait se fermer les yeux, il fallait affronter enfin quelque chose de bien pis que le danger.

Notre premier soin fut de nous informer d'un moyen de nous procurer des chevaux ou des bœufs.

Le maître du logis, espèce de boucher aux vêtements couverts de taches sanguinolentes, passa de l'autre côté d'un comptoir et donna quelques coups de pied à un objet sans forme et gisant à terre.

L'objet sans forme s'anima, se plaignit, mais presque aussitôt rentra dans l'immobilité, retomba dans le silence.

Les coups de pied redoublèrent; une créature humaine couverte de lambeaux se dessina dans la pénombre, se dressa sur ses pieds, se frotta les yeux et demanda, avec ce lamentable accent d'une fatigue incessante, d'une douleur continue, ce qu'on lui voulait.

Sans doute, le tavernier lui dit qu'il s'agissait d'aller chercher des chevaux.

L'enfant — c'était un enfant — se glissa sous le comptoir et passa, pour aller à la porte, dans le cercle de lumière que projetait le feu.

C'était un charmant enfant, pâli, amaigri par la souffrance, plein de cette poignante poésie de la misère, dont nous n'avons pas même l'idée dans nos pays civilisés, où la charité, et, sinon la charité, la police, jette

son manteau sur les nudités qui deviennent par trop hideuses.

L'enfant s'éloigna, grelottant et gémissant; c'était une plainte vivante.

Pendant ce temps, nous nous étions approchés du feu et nous avions cherché vainement quelque chose pour nous asseoir. Je me rappelai m'être heurté à la porte contre une espèce de poutre; j'appelai Grégory et Moynet; à nous trois, nous la soulevâmes et l'apportâmes devant le feu; c'était un siége.

L'enfant revint au bout d'un instant, se glissa sous le comptoir, alla reprendre sa place, se roula comme un hérisson et se rendormit.

Il était suivi de deux hommes.

Ces deux hommes étaient des loueurs de chevaux.

Grégory discuta un instant avec eux, nous transmit leurs prétentions : ils voulaient quinze roubles pour aller chercher la télègue; ils finirent par réduire leurs prétentions à dix; nous leur en donnâmes cinq à titre d'arrhes, et ils partirent, promettant que, dans deux heures, la télègue nous aurait rejoints.

Il était dix heures du soir.

Nous mourions de faim. Par malheur, la cuisine était sur la télègue. Nous jetâmes les yeux sur tout ce qui nous entourait; à la seule vue de ce que pouvait nous offrir notre hôte, notre cœur se soulevait. Grégory seul résistait triomphalement à ce sentiment de dégoût.

— Demandez à cet homme s'il a des pommes de terre, lui dis-je; nous les ferons cuire sous la cendre. C'est la seule chose que je me sente le courage de manger dans cette infecte sentine.

L'homme avait des pommes de terre.

— Qu'il nous en donne, alors, dis-je à Grégory.

Grégory lui transmit notre demande.

L'homme s'approcha de l'enfant et lui donna de nouveaux coups de pied.

L'enfant se leva, plaintif et gémissant, comme la première fois, glissa sous le comptoir, se perdit dans les profondeurs obscures de notre hangar et revint avec son papak plein de pommes de terre.

Il les versa à nos pieds et alla se recoucher.

Je mis des pommes de terre sous la cendre, et cherchai des yeux un endroit où je pusse m'adosser pour dormir.

Moynet avait été chercher dans le traîneau une vieille peau de mouton qui nous servait à envelopper nos jambes ; il l'avait étendue à terre et dormait déjà dessus avec notre poutre pour oreiller.

Grégory trouva un pavé, s'adossa à moi, et nous nous endormîmes appuyés l'un contre l'autre.

Il y a certaines positions où, si fatigué que l'on soit, l'on ne dort pas longtemps ; je me réveillai au bout d'un quart d'heure.

J'ai un heureux privilége pour un voyageur : c'est de dormir à volonté, et de me trouver reposé par un sommeil, si court qu'il soit.

Souvent, après mes longues nuits de travail, et quand je suis resté au lit une heure ou deux seulement, mes yeux se ferment, et, si je suis posé contre un mur, ma tête s'appuie au mur ; si je suis devant une table, ma tête tombe sur la table.

Alors, si gênante que soit la position, quelque angle

que fasse mon corps, je dors cinq minutes, et, au bout de cinq minutes, je me réveille assez reposé pour me remettre immédiatement au travail; seulement, ce n'est pas pour moi que le proverbe « qui dort dîne » a été fait : je me réveille presque toujours ayant très-faim.

Aussi, à l'aide de mon kandjar, tirai-je une ou deux pommes de terre du feu; elles étaient cuites. Je demandai du sel.

L'homme donna un coup de pied à l'enfant, l'enfant se réveilla, et, à moitié endormi, m'apporta un morceau de sel gros comme une noix; cette façon d'offrir du sel avait un avantage, c'est que le centre au moins était propre.

Dans tout le Caucase, on vend le sel en énormes blocs, tel qu'on le tire des mines. Je ne sais où va l'immense quantité de sel marin que l'on recueille sur les lacs salés; excepté sur les tables des personnes riches, j'ai constamment vu du sel gemme.

Je mangeai quatre ou cinq pommes de terre, et ma faim se trouva engourdie.

Enfin, vers deux heures du matin, nous entendîmes les grelots des chevaux; nous courûmes à la porte, Grégory et moi; Moynet dormait toujours profondément.

C'était notre télègue qui arrivait avec les huit chevaux de nos loueurs. Des chevaux de la poste et de l'hiemchik, il n'y avait point vestige.

Notre idiot de Timaf avait laissé l'hiemchik dételer ses chevaux et partir avec eux; il était resté seul.

Cela avait bien été tant qu'il avait fait jour; mais, la nuit venue, il avait entendu des rugissements qui allaient toujours se rapprochant, puis il avait vu luire comme des étincelles au milieu de l'obscurité.

Alors, il avait commencé à comprendre qu'on était à cette heure que, chez nous, on appelle entre chien et loup; seulement, il n'y avait pas de chiens, mais, en échange, il y avait beaucoup de loups.

Timaf avait cherché si nous lui avions laissé une arme quelconque; mais nous n'avions plus, de nos armes, que trois fusils, et nous les avions emportés tous les trois.

Les loups avaient été longtemps sans prendre le parti de s'approcher de la télègue : cette masse inconnue de forme les inquiétait, enfin, l'un d'eux s'était risqué et était venu s'asseoir sur son derrière à vingt pas de Timaf.

Timaf, alors, avait gagné le plus haut du sommet de la télègue.

Au mouvement qu'il avait fait, le loup s'était enfui.

Mais, voyant que tout était redevenu immobile et qu'aucun bruit ne se faisait entendre, le loup s'était rassuré, et, au lieu de s'arrêter à vingt pas, il était venu jusqu'à dix.

Alors, Timaf lui avait jeté son papak, et le loup s'était sauvé une seconde fois.

Mais c'était un loup obstiné, et il était revenu à la charge.

Timaf avait cherché quelque chose à lui jeter, et avait avisé notre cuisine.

Il avait commencé par jeter au loup le couvercle, puis le gril, puis la casserole, puis la poêle, puis les assiettes; le diable de loup revenait toujours, et il semblait dire à ses compagnons : « Vous voyez bien que ce n'est rien; faites comme moi, venez. »

Et les loups, qui commençaient à s'enhardir en voyant

l'assurance de leur compagnon, se rapprochaient de plus en plus; il ne restait à Timaf que deux projectiles, la marmite et la cuiller à pot.

Au lieu de les leur jeter, action qui le désarmait, il les frappa l'une contre l'autre.

A ce bruit, les loups s'enfuirent, mais pas loin, en loups intelligents et qui comprennent que ce bruit-là n'est pas bien dangereux; aussi, au bout d'un quart d'heure, Timaf les vit-il reparaître en plus grand nombre, et déterminés cette fois, ils le paraissaient du moins, à pousser la chose jusqu'au bout.

Timaf comprit que, s'il ne variait pas ses moyens de défense, il était perdu; ces loups, qui, malgré leurs excellents yeux, ne pouvaient voir sous sa touloupe et ses trois capotes, n'avaient garde de deviner qu'ils n'avaient affaire qu'à une espèce de squelette, et se rapprochaient de plus en plus.

Alors, une idée lumineuse traversa le cerveau obtus de Timaf.

Il avait sur lui son briquet phosphorique tout bourré d'allumettes.

Il jeta aux loups la cuiller à pot et la marmite, et tira son briquet.

Une allumette s'alluma en crépitant et jeta un éclair.

Les loups se sauvèrent.

Puis ils revinrent.

Timaf fit briller une seconde allumette, puis une troisième, puis une quatrième; chaque fois qu'il suspendait cet exercice, les loups se rapprochaient d'un pas : il frottait une allumette, et les loups s'arrêtaient.

Cela dura une heure.

Quand les hiemchiks parurent au sommet de la côte, Timaf en était à ses dernières allumettes.

Il était temps !

Au bruit des grelots, au mouvement des chevaux, aux cris des hiemchiks, les loups s'enfuirent.

On croyait trouver Timaf gelé, on trouva Timaf en nage.

Celui-ci raconta son aventure aux hiemchiks, lesquels se mirent en quête des différentes pièces de notre cuisine, qui se retrouvèrent toutes.

Deux poulets rôtis, sur lesquels je comptais, avaient disparu. Sans doute Timaf, dans sa précipitation, les avait jetés aux loups avec le reste, et les loups avaient dévoré les projectiles.

Nous crûmes qu'il était inutile de recommander à Timaf de ne point laisser les hiemchiks dételer leurs chevaux et partir avec eux.

Nous avions tort, comme nous le prouva l'avenir.

LIII

LE SOURHAM

Timaf était arrivé, Timaf était sauvé des loups ; mais Timaf, sauvé des loups, était arrivé avec les chevaux et les hiemchiks que nous lui avions envoyés, de sorte que la télègue était complétement démontée.

Je demandai aux hommes qui avaient ramené Timaf

et la télègue combien ils voulaient pour aller jusqu'à la première station.

Ils demandèrent huit roubles.

Avec dix que je venais de leur donner, cela faisait dix-huit roubles, c'est-à-dire soixante et douze francs pour une seule station, sans compter les quatre roubles déjà donnés au maître de poste de Gori.

C'était cher ! Je refusai.

Timaf attendrait avec la télègue, et j'enverrais des chevaux pour les prendre, aussitôt arrivé à la première poste.

Restait à régler notre compte avec l'hôte.

J'avais mangé cinq pommes de terre ; mes compagnons n'avaient absolument rien pris.

Le tavernier demanda cinq roubles. Cela mettait la pomme de terre à quatre francs la pièce.

C'était encore plus cher que les chevaux.

— Offrez-lui un rouble, dis-je à Grégory, non pas pour les cinq pommes de terre que nous avons mangées, mais pour les cinq heures que nous avons passées chez lui ; un rouble ou une volée de coups de fouet, à son choix.

L'hôte eut de la peine à se décider, mais enfin il se décida pour le rouble.

Le brave homme nous regardait fort de travers, et il eût fait, j'en ai peur, un mauvais parti à celui de nous qui serait tombé entre ses mains sans armes ; mais nos fusils à deux coups, mais nos kandjars nous rendaient d'une digestion difficile.

Il n'essaya donc pas même de mordre.

Nous étions déjà montés en traîneau et prêts à partir, lorsque les loueurs de chevaux se ravisèrent ; ils offraient

de conduire la télègue jusqu'à la prochaine station pour cinq roubles.

J'étais las de disputer. Je consentis à cinq roubles, mais je les prévins que je ne les payerais qu'une fois arrivé.

Ce manque de confiance ne parut aucunement les blesser. On attela cinq chevaux à la télègue, c'étaient mes conditions. On réveilla Timaf, qui s'était déjà endormi au coin du feu, on le fit monter sur sa télègue, et on lui annonça qu'il aurait cette fois et dorénavant les honneurs de l'avant-garde.

Timaf ne fit aucune objection ; il n'avait qu'un défaut, du moins à mon point de vue, je ne veux pas lui faire tort de ceux que les autres peuvent avoir à lui reprocher : c'était d'être trop passif.

Il était environ quatre heures du matin, il nous restait douze verstes à faire. Nous commencions à être tellement familiarisés avec le danger, que nous ne demandâmes même pas si le chemin était bon ou mauvais.

Par hasard, il était bon.

Nous arrivâmes à la station vers sept heures du matin.

Pas de chevaux !

Comme c'était probable, à sept heures du matin, et avec un mètre de neige par les chemins !

Sans explication aucune, je montrai, non pas mon padarojné, — il faut qu'on sache en Russie combien les maîtres de poste font cas des deux cachets de la couronne, — mais mon fouet.

J'avais tout exprès, à Gori, rouvert une malle pour en tirer un fouet que m'avait donné le prince Toumaine, et avec lequel, un jour, il avait tué d'un seul coup un loup

affamé qui avait sauté au poitrail de son cheval.

J'invite ceux de mes lecteurs qui voudraient voyager en Russie à m'en venir demander le modèle, je me ferai un plaisir de populariser cet instrument.

Les chevaux semblèrent sortir de terre.

Curieux pays que celui où tout le monde connaît l'existence d'un pareil abus et où personne n'y porte remède!

A dix heures du matin, nous étions au village de Sourham.

— Des chevaux?

— Il n'y en a pas.

— Mon cher ami, me dit Moynet, mettez-vous une décoration, ne fût-ce qu'au cou, ou, sans cela, nous n'arriverons jamais.

C'est encore une triste vérité, mais c'en est une.

J'ouvris la malle aux décorations comme j'avais ouvert la malle au fouet, je mis à ma boutonnière la plaque de Charles III, et je renouvelai ma demande.

— A l'instant même, général! me dit le maître de poste.

Une demi-heure après, nos deux voitures étaient attelées.

Par malheur, il n'y avait point de traîneau.

J'en avisai un sur un toit; mais le maître de poste me répondit, avec une certaine apparence de raison, que, s'il était bon à quelque chose, il ne serait pas sur le toit.

Nous partîmes; au bout d'une heure nous traversâmes le village de Sourham, couronné, comme Gori, d'un magnifique château en ruine; puis nous arrivâmes au bas de la montée.

Un seul traineau s'était hasardé à tenter le passage : c'était celui de notre officier envoyé avec des dépêches à Koutaïs et auquel j'avais prêté ma touloupe.

Il était parti la veille au matin.

Le sillage de son traineau était complétement effacé par la neige qui était tombée pendant la nuit; mais on voyait la trace de voyageurs qui avaient passé à cheval.

Nous nous engageâmes dans la montagne, guidés par ces traces.

D'après ce que l'on m'avait dit de la difficulté du Sourham, la montée me parut d'abord non-seulement facile, mais même caressante. C'est une pente assez douce, sans escarpement ni à droite ni à gauche, s'allongeant sur une longueur de quatre verstes seulement.

Au bout d'une heure de montée, et véritablement sans trop de difficulté, nous atteignions le sommet de la montagne; je m'en fis donner l'assurance deux fois, je ne pouvais y croire.

— Mais, alors, dis-je à l'hiemchik, nous n'avons plus qu'à descendre?

— Absolument, me répondit-il.

Je regardai Moynet.

— Voilà donc ce fameux Sourham, cet infranchissable Sourham! j'en ferai compliment à Finot.

— Attendez, me dit Moynet, nous ne sommes pas au bout.

— Bah! vous avez entendu, nous n'avons plus qu'à descendre.

— Oui; mais il y a descente et descente.

— Il y a d'abord la descente de la Courtille.

— Et puis la descente des Enfers.

— Celle-là est facile, Virgile l'a dit : *Facilis descensus Averni.*

— Que voulez-vous! quelque chose me dit que Finot avait raison et que Virgile a tort.

— Allons, vous vous entêtez.

— Rappelez-vous M. Murray et ses soixante bœufs.

— Eh! mon cher, ces Anglais sont si excentriques! On lui aura raconté qu'avec trente bœufs on mettait quatre heures à passer le Sourham, il en aura pris soixante pour ne mettre que deux heures.

Je dois le dire, les trois premières verstes que nous fîmes semblèrent me donner raison; puis un faible ravin commença de se creuser à ma gauche, la pente devint peu à peu plus rapide; le ravin se creusait toujours, la pente devenait une glissade. Nous voyions devant nous des cimes d'arbres sur lesquelles il nous semblait que notre traîneau allait passer, puis le chemin tournait brusquement à droite, et, par son mouvement d'inclinaison, nous pouvions voir jusqu'au fond du ravin, qui passait insensiblement du précipice à l'abime. Un torrent roulait au fond de cet abîme; c'était une des sources du Quirill. Il était évident que nous ne serions au bas du Sourham que quand nous nous trouverions de niveau avec le torrent, et le torrent était loin. Nous avions un postillon excellent, mais ayant la mauvaise habitude de frapper ses chevaux; ses chevaux, de leur côté, avaient la mauvaise habitude, quand on les frappait, de se jeter de côté. Son porteur, à la suite d'un coup de fouet reçu entre les deux oreilles, fit un écart; le cheval et le postillon disparurent dans la neige jusqu'à la ceinture.

En vérité, quoi qu'en dise M. de Gramont, il y a un

Dieu pour les postillons qui battent leurs chevaux; la tête du nôtre commença de poindre, puis ses épaules, puis son torse. Il tenait sa bride, qu'il tirait après lui, après la bride vint le cheval. La chute s'était arrêtée à un demi-pied de l'abîme.

— *Nitchevo! nitchevo!* dit-il.

Et il remonta sur son cheval. Cela voulait dire que ce n'était rien.

— Expliquez-lui, dis-je à Grégory, que cela peut n'être rien pour lui, mais que c'est quelque chose pour nous.

L'avertissement sembla, à ce qu'il paraît, superflu à notre hiemchik, car il repartit plus rapide qu'auparavant; il est vrai que son cheval, moins entêté que lui et profitant de l'exemple qui ne profitait pas à l'homme, ne fit plus d'écart, malgré les coups qu'il continuait de recevoir.

Au reste, du train que nous allions, il y avait un avantage, c'est que, si une avalanche tombait, elle ne nous rejoindrait pas.

Mais ce qui nous parut inouï, c'est que plus nous descendions, plus la route semblait, par un mouvement pareil au nôtre, s'enfoncer dans les entrailles de la terre. Depuis notre départ de Tiflis, sans nous en apercevoir, nous allions montant sans cesse, et, arrivés à la descente du Sourham, nous rendions en gros ce que nous avions pris en détail

La descente dura deux grandes heures : pendant deux heures, nous ne vîmes devant nous que des cimes d'arbres; enfin, le bruit du torrent arriva jusqu'à nos oreilles, signe que nous approchions du fond de la vallée; le traîneau, qui, depuis le haut du Sourham, inclinait lui-même comme la pente, menaçant au moindre choc de

nous jeter à dix pas en avant, reprit son assiette, et nous roulâmes parallèlement au torrent pendant quelques minutes.

Nous respirâmes.

En ce moment, nous entendîmes retentir trois coups de fusil qui ressemblaient fort à des coups de canon; en mer, j'aurais cru à un vaisseau demandant du secours.

Tout à coup, nous aperçûmes un gymnase. — J'avoue qu'à cette vue j'éclatai de rire; — quels étaient les diables, les gnomes, les démons, qui venaient faire de la gymnastique dans un pareil endroit?

Un monticule que nous franchîmes nous permit de voir un village caché dans un pli du terrain.

Quand je dis un village, je devrais dire les portes d'un village; quant aux maisons, elles étaient entièrement ensevelies dans la neige.

Devant chaque porte, on avait ouvert des tranchées qui communiquaient avec une espèce de rue.

Je crus naïvement que c'était la station.

C'était le village de Tsippa, distant de quinze verstes encore de la station.

La télègue avait beaucoup souffert dans la descente; elle avait versé deux fois, et, comme on me disait que la portion de chemin qui nous restait à faire était la plus mauvaise, je dis aux hiemchiks de passer à l'arrière-garde et de marcher doucement; pourvu qu'ils nous rejoignissent le lendemain matin, c'était tout ce qu'il fallait.

Quant à nous, nous prîmes les devants.

Le vent s'était élevé et la neige commençait à tomber. Je ne comprenais pas trop comment le chemin qui nous restait à faire pouvait être plus mauvais que celui

que nous avions fait, et, si l'on nous disait vrai, il était probable que nous n'arriverions pas à la station.

Nous nous remîmes en route.

Le torrent occupait presque tout le fond de la vallée, et le chemin qu'il laissait aux voyageurs, qui bien certainement allaient moins vite que lui, était à peine de la largeur du traîneau. Ce n'eût été rien s'il eût pu marcher côte à côte avec lui, mais les rochers en avaient réclamé leur part; il en résultait que ce chemin allait sans cesse montant et descendant, comme le dos d'un chameau; joignez à cela les torrents se précipitant de la montagne pour se joindre à celui qui roulait au fond de la vallée, torrents qui avaient percé leur route sous la neige, en laissant la surface intacte et trompeuse, et vous vous rapprocherez un peu de l'idée que l'on peut se faire de l'effroyable route dans laquelle nous étions engagés pendant la nuit, par un vent à décorner, je ne dirai pas des bœufs, mais des buffles, et avec une neige qui empêchait de voir à dix pas devant soi.

Chaque fois que nous passions sur un de ces ponts fragiles jetés sur une eau courante, la neige s'enfonçait et le traîneau tombait dans le ravin. Il fallait alors des efforts inouïs aux chevaux pour le tirer de là. Il remontait presque verticalement pendant cinq ou six pieds, et, dans cette ascension, nous ne nous maintenions sur nos bagages que par des manœuvres qui eussent fait honneur aux plus habiles équilibristes.

Au milieu d'une montée, nous rencontrâmes des soldats.

Ils échangèrent quelques mots avec nos hiemchiks, qui se tournèrent de notre côté.

— Voilà des soldats, nous dirent-ils, qui prétendent que l'on ne pourra point passer.

— Et pourquoi ne passerions-nous pas?

— Les trois détonations que nous avons entendues, sont des mines que l'on a fait sauter, et non pas des coups de fusil.

— Et pourquoi a-t-on fait sauter des mines?

— Pour élargir le chemin.

— Eh bien, alors, si le chemin est plus large, il est naturellement plus facile.

— Il sera plus facile demain ou après-demain.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'alors le chemin sera déblayé.

— Il n'est donc pas déblayé?

— Non, ils n'ont pas pu rester; le vent est trop fort là-haut.

— Alors, votre avis?

— Notre avis est de retourner au village et d'attendre que le chemin soit libre.

Je jetai les yeux sur l'endroit où nous étions arrêtés.

— Dites-leur que je veux bien, s'ils peuvent tourner.

Grégory transmit mon assentiment aux hiemchiks; mais ce que j'avais prévu arriva : le chemin était si étroit et si escarpé, qu'il était impossible aux chevaux d'opérer le mouvement nécessaire à la manœuvre qu'ils avaient à exécuter.

— Vous voyez bien qu'il faut que nous allions en avant, dis-je à Grégory, ainsi donc : *Pachol! Pachol!*

Bon gré mal gré, les hiemchiks durent continuer leur chemin.

Nous montâmes au pas et si lentement, que deux montagnards, qui étaient partis en même temps que nous de Tsippa, eurent le temps de nous rejoindre et marchèrent derrière notre traîneau.

Au haut de la montée, nous trouvâmes le chemin barré par un éboulement; la route alors cessait d'être plate, mais formait un talus s'inclinant sur le précipice.

Dans le jour, par un beau temps, en voyant où mettre le pied, on pouvait, à la rigueur, passer; mais, la nuit, par ce vent terrible, par cette neige qui vous fouettait le visage, c'était à donner le vertige.

Les montagnards qui nous suivaient, venaient, sans doute, de travailler au chemin; ils avaient des pioches.

— Demandez donc à ces braves gens, dis-je à Grégory, s'ils ne peuvent pas nous faire là-dedans une espèce de tranchée.

Grégory leur posa la question; ils répondirent affirmativement, et à l'instant même se mirent à la besogne.

Je me haussai sur la pointe des pieds : l'éboulement couvrait en largeur une dizaine de mètres.

— Ils en auront jusqu'à demain, dis-je à Moynet; passons à pied, le traîneau avec ses cinq chevaux passera toujours.

— Passons à pied.

Nous franchîmes l'obstacle en nous accrochant aux racines d'arbre pour ne pas glisser du côté du précipice, et ensuite pour nous maintenir contre le vent, qui paraissait avoir fait, pour son compte, le pari que nous ne passerions pas.

Si le vent avait parié, il perdit, nous passâmes.

C'était le tour du traîneau.

Nos deux braves montagnards pesèrent sur le côté opposé au précipice, et le traîneau passa.

— Combien de verstes encore? demandai-je aux hiemchiks.

— Dix verstes.

— Eh bien, mon cher Moynet, faites-les si vous voulez en traîneau; je les ferai à pied, moi.

— Pas moi, je suis éreinté.

— Alors, montez; moi, je marche; soyez tranquille, j'irai aussi vite que le traîneau.

Moynet remonta.

Il n'avait pas fait cent pas, que je le vis rebondir comme un volant sur une raquette.

Puis je ne le vis plus.

Il avait rencontré un de ces cours d'eau dont j'ai déjà parlé; ne m'ayant plus là pour le caler, il avait été lancé comme par une catapulte et était tombé à quatre pattes dans le torrent.

Je l'entendis rire et jurer tout à la fois; je fus rassuré.

— Eh bien, remontez-vous sur le traîneau? lui demandai-je.

— Non, dit-il, j'en ai assez. Marchons.

Nous marchâmes; seulement, à chaque pas, nous enfoncions d'un demi-mètre dans la neige.

Au bout de deux verstes :

— Ah! ma foi, tant pis, dit-il, je remonte.

J'avais pris le bras de Grégory, et nous allions assez sûrement, appuyés l'un sur l'autre; nous nous trouvions avoir chacun quatre jambes au lieu de deux.

— Prenez le bras de Grégory, lui dis-je, je prendrai

celui d'un des deux hommes, l'autre veillera sur le traîneau.

La manœuvre s'exécuta, et nous nous mîmes en route.

— Que dites-vous de Virgile? me demanda Moynet.

— Je dis de lui ce que Gentil disait de Racine, que c'est un polisson.

— Oh! oh! qu'est-ce que cela?

C'était Moynet qui poussait cette inquiétante exclamation.

Nous nous arrêtâmes : une immense voûte s'ouvrait sur le chemin pour vomir une masse d'eau qui devait être considérable, si l'on mesurait son importance au bruit qu'elle faisait.

Cette gueule gigantesque ouverte dans la montagne avait un aspect tellement sinistre, que nous nous arrêtâmes, nous demandant, cette fois, si nous irions plus loin.

Par bonheur, nos montagnards connaissaient l'endroit, ils nous rassurèrent, et l'un d'eux nous donna l'exemple en passant le premier.

Nous en fûmes quittes pour avoir de l'eau jusqu'aux genoux.

Le traîneau passa plus difficilement, à cause des bords escarpés de cette espèce de canal, mais il passa.

Alors, la route commença de descendre, et de nouveau nous nous trouvâmes au niveau du torrent.

Il nous restait encore six verstes à faire.

Nous étions littéralement épuisés de fatigue; nous avions les pieds et les jambes glacés à ne pas les sentir, et la sueur nous coulait en même temps sur le front.

Le vent redoublait, la neige s'épaississait. Il fallait gagner le plus vite possible la station; si nous étions pris, au fond de cette étroite vallée, par un chasse-neige, nous n'en sortions pas.

Je fus le premier à proposer de remonter en traîneau; la proposition fut acceptée; nous nous enveloppâmes dans nos touloupes et nous reprîmes nos places.

Nos deux montagnards s'accrochèrent au traîneau; nous leur rendions le service d'accélérer leur marche, ils nous rendaient le service de nous empêcher de verser.

Je fermai les yeux et me laissai aller au hasard, — je dirais à la Providence si je me croyais un personnage assez important pour que la Providence s'occupât de moi.

De temps en temps, j'ouvrais les yeux; mais j'avais beau les ouvrir, je ne voyais rien qu'une immense nappe de neige que le vent semblait secouer devant eux, et le torrent qui mugissait à deux pas de moi.

Enfin, il me sembla apercevoir de la lumière.

— La station? demandai-je.

— Non, le village de Molite.

— Et la station?

— A trois verstes.

Tout était fantastique dans cette nuit, jusqu'à la distance. Nous étions partis à midi, nous avions achevé la montée à trois heures, nous descendions depuis cinq, à croire que nous faisions quatre lieues à l'heure, et nous n'avions pas pu avaler nos trente verstes, c'est-à-dire sept lieues et demie.

Nous arrivâmes à la lumière : c'était celle d'une petite

auberge. Nous descendîmes. Nous étions à moitié morts de fatigue, et l'autre moitié de faim; par bonheur, nous trouvâmes du pain mangeable, une espèce de salaison que, dans toute autre circonstance, nous n'eussions pas touchée du bout des dents et qui nous parut excellente. Il va sans dire que nos deux montagnards partagèrent notre festin.

Nous arrosâmes le tout de quatre ou cinq pots de ce petit vin de Mingrélie dont on peut boire sans inconvénient une pinte, et nous remontâmes dans notre traîneau en demandant si, du village à la station, le chemin était bon.

— Excellent! nous répondit notre hôte.

Sur cette assurance, nous partîmes.

Au bout de cent pas, deux de nous étaient dans la neige et le troisième dans l'eau.

Cette fois, nous nous décidâmes à faire à pied le reste du chemin, et, par un effroyable chasse-neige, nous arrivâmes à la station.

Une verste de plus, et nous n'y arrivions pas; toute la montagne semblait secouée comme par un tremblement de terre.

Deux heures après nous, arrivait un messager de Timaf, annonçant que la télègue ne pouvait même essayer de traverser la montagne, et que nous eussions à envoyer un traîneau et des bœufs si nous voulions revoir nos effets et Timaf.

Je tenais peu à Timaf, quoique, comme curiosité, je l'estimasse à sa valeur, mais je tenais fort à nos effets; je fis donc dire à Timaf de demeurer tranquille, et que, le lendemain, on irait à son secours.

LIV

MOLITE

On transporta nos effets du traîneau dans la chambre de la station. Moynet et Grégory, écrasés de fatigue, n'eurent pas même le courage d'étendre leur touloupe sur un banc et de se coucher : ils tombèrent sur les malles et s'y endormirent.

Résistant mieux qu'eux à la fatigue, je me préparai un lit, tant bien que mal, et m'y couchai.

Toute la nuit, la station, quoique solidement bâtie, fut secouée par le vent, qui semblait vouloir la déraciner. Deux fois je me levai et j'allai à la porte; la neige tombait sans interruption.

Le jour vint, si toutefois cela peut s'appeler le jour.

Je demandai un Cosaque de bonne volonté, qui, moyennant un rouble, consentit à aller jusqu'au village où nous avions soupé la veille, pour y louer des chevaux ou des bœufs, et les envoyer à Tsippa. Le Cosaque se présenta avec l'empressement que met toujours un Cosaque à gagner un rouble; mais, une heure après, il revint.

Il avait littéralement été repoussé par le vent.

Vers les trois heures, Grégory monta à cheval à son tour. La tempête était un peu calmée; il avait été jusqu'au village et avait parlé au gouverneur.

Le gouverneur avait promis, dès que la chose serait possible, d'envoyer un traîneau et des bœufs.

Nous nous reposâmes sur cette promesse, et le jour passa.

Vers les quatre heures était arrivé, sur un traîneau, un Imérétien de Koutaïs; il avait avec lui, comme tout noble, si pauvre qu'il soit, ses deux noukers.

J'ai rarement vu quelque chose de plus beau que cet homme, avec son turban blanc passé sous le cou, et son bachelik posé dessus. Il portait le costume géorgien avec de longues manches, la bechemette sous l'arkhalouk, une ceinture turque à laquelle était suspendue sa schaska, son poignard et son pistolet, enfin le large pantalon de drap lesghien s'enfonçant dans des bottes qui montaient jusqu'au genou.

Il venait de Gori, et me donna deux nouvelles.

La première, c'est que le courrier de la poste était arrivé à Gori avec mes clefs, mais n'avait pas osé traverser l'Iaqué.

La seconde, que Timaf, enveloppé dans ses trois capotes et dans sa touloupe, attendait tranquillement, auprès d'un bon feu, les secours promis.

Il était sans chevaux et sans hiemchik; le postillon qui l'avait amené de Sourham, le voyant si confortablement établi près d'un bon feu, n'avait pas jugé qu'il pût de sitôt avoir besoin de lui.

Il était parti, et Timaf, plein de mansuétude, l'avait laissé partir.

Je me fis répéter deux fois l'histoire d'un courrier de la poste n'osant traverser une rivière que des voyageurs, non éperonnés comme il devait l'être par le devoir,

avaient traversée avec difficulté, mais sans accident.

Il n'y a qu'en Russie que l'on voit de ces choses-là. Mais, demanderez-vous, les lettres qu'il porte ?

Eh bien, mais elles arriveront quand le courrier n'aura plus peur !

Cette fois, nous avions notre cuisine avec nous. Nous invitâmes notre Imérétien à souper; mais c'était jour maigre, il refusa. Lui, de son côté, avait deux poissons salés.

Il m'en envoya un que je n'eus garde de refuser; il était trop fraternellement offert.

Lui et ses deux noukers soupèrent avec l'autre.

Une chose incroyable, c'est la sobriété de ces pauvres seigneurs ruinés : on les rencontre voyageant, princes ou gentilshommes. — presque tous sont princes, — le prince à cheval, son faucon sur l'épaule, jouant de la mandoline et chantant un air lent et triste; ses deux noukers, resplendissants d'or ou d'argent, chargés d'armes magnifiques, venant derrière lui. L'un des deux noukers a dans sa carsine deux ou trois poissons salés pour les jours maigres, l'autre une poule salée pour les jours gras. Ils s'arrêtent dans une station de poste et demandent du thé, le breuvage indispensable; ils mangent à eux trois, avec leurs doigts et en buvant dans le même verre, la moitié de leur poisson si c'est jour maigre, la moitié de leur poule si c'est jour gras, et en voilà jusqu'au lendemain à la même heure. Ils sont arrivés à leur destination : ils ont fait trente à quarante lieues en deux jours, et ont dépensé cinquante kopeks.

Le nôtre n'avait pas de faucon, mais il avait une mandoline; le soir, comme nous venions de dîner, nous en-

tendîmes le bruit de l'instrument; nous entrâmes sous prétexte de le remercier de son poisson, et nous le trouvâmes dans l'angle de la chambre, accroupi, les jambes croisées à la manière turque; ses deux noukers, couchés près de lui, l'écoutaient et le regardaient.

Encore une fois, je n'ai rien vu de plus beau, de plus gracieux, de plus poétique que cet homme.

Il voulut se lever quand nous entrâmes, nous le forçâmes de se rasseoir; il voulut mettre de côté sa mandoline, nous le forçâmes de la garder; nous le priâmes de chanter et de jouer, il joua et chanta tant que nous voulûmes.

Tous ces chants sont de simples modulations lentes et tristes, mais on peut les entendre des heures entières sans fatigue. Elles vous bercent sans vous endormir, et vous font rêver tout éveillé.

J'ai oublié de dire que, depuis Tsippa, nous n'étions plus en Géorgie, mais en Imérétie.

Il est vrai que l'Imérétie est toujours la Géorgie; cependant la langue diffère de la langue géorgienne à peu près dans la proportion que le provençal diffère de la langue française. L'Imérétie faisait autrefois partie de la Colchide, dont l'histoire se confond parfois avec celle des Romains, parfois avec celle des Persans, presque toujours avec celle des Géorgiens; elle en fut détachée pour faire partie des Akbars, espèce d'apanage appartenant de droit à l'héritier du trône de Géorgie, comme le duché de Galles appartient de droit à l'héritier du trône d'Angleterre; mais, en 1240, l'Imérétie devint une province indépendante qui eut ses princes régnants; le dernier fut Salomon II, mort à Trébizonde en 1819.

Outre l'Imérétie, la Colchide fournit deux autres souverainetés également indépendantes : le Gouriel et la Mingrélie; nous écornerons l'une et nous traverserons l'autre.

On n'a pas idée de la beauté de cette race colchidienne; les hommes surtout sont merveilleux de formes et d'allure pittoresque: le moindre nouker a l'air d'un prince.

Seulement, à partir de l'Imérétie, le turban commence à s'introduire dans le costume au lieu du papak, qui disparaît. A l'heure qu'il est, Imérétiens, Gouriéliens et Mingréliens sont plus Turcs que Russes.

Et cependant les Turcs leur font une rude guerre; il n'y a pas de jour que les Lazes ne franchissent la frontière, et n'enlèvent quelque femme ou quelque enfant pour les aller vendre à Trébizonde. Il y a quelques mois, ils enlevèrent toute une famille; comme les hommes du Gouriel sont fort braves, tout le village se mit à la poursuite. De peur que les enfants ne criassent, les ravisseurs les bâillonnèrent. Une petite fille mourut étouffée; une autre parvint à se débarrasser de son bâillon; les ravisseurs la jetèrent dans la rivière, où elle se noya.

Dernièrement, le consul de Batoum, dont la principale occupation est d'empêcher le commerce de chair blanche, parvint à rendre à la liberté une mère et une fille enlevées ensemble, mais vendues séparément; lorsqu'il les réunit, et que la femme et l'enfant se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, elles ne parlaient plus la même langue.

Tout au contraire des femmes circassiennes, qui, misérables chez elles, regardent comme un grand bonheur d'être vendues, les Géorgiennes, les Imérétiennes, les

Gouriéliennes et les Mingréliennes tremblent à cette idée et se défendent et combattent comme des hommes pour ne pas se laisser enlever.

Au reste, comme presque toutes sont très-jolies, il arrive souvent qu'elles sont achetées par des pachas ou de riches Turcs, et qu'elles font ce qu'on appellerait chez nous une fortune.

Les hommes portent ou le costume géorgien, ou le costume tcherkesse ; seulement, au lieu du papak pointu des Géorgiens, ou rond des Tcherkesses, ils portent ou le turban, comme le portait Louka, — c'est le nom de notre Imérétien, — ou une charmante petite calotte qui a la forme d'une grande fronde, et qui, en effet, n'est autre chose que la fronde doublée de proportions. Chez les gens du peuple, elle est noire, bordée d'un galon rouge ou vert ; chez les princes ou les grands seigneurs, elle est blanche, rouge ou bleue, brodée d'or.

J'ai deux de ces coiffures : l'une m'a été donnée par le prince Nicod, fils de la reine de Mingrélie, adorable enfant de neuf à dix ans ; l'autre par le prince Salomon Ingheradzé, dont j'aurai l'occasion de parler bientôt.

Tous ces peuples sont essentiellement guerriers, et, étant toujours sur le qui-vive et prêts à combattre, comptant la vie pour rien, autrefois, aux premiers sons du *bouquis*, ils se réunissaient en armes, et souvent, sans savoir même pour quelle cause, ils tuaient ou risquaient de se faire tuer, ils marchaient à l'ennemi qu'ils ne connaissaient pas.

Ces bouquis, qui sont d'immenses trompes faites avec des cornes de bœuf, ont été recherchés avec soin et saisis partout où ils ont été trouvés. Je suis cependant par-

venu à m'en procurer deux. Animés par une poitrine vigoureuse, ils devaient s'entendre à plus d'une lieue.

Nous passâmes la soirée, moi à écouter Louka jouer de la mandoline, tout en laissant mon esprit aller je ne sais où, et Moynet à faire un portrait de Louka.

Pendant la nuit, la tempête se calma et le ciel s'éclaircit. Ce changement amena une petite gelée d'une quinzaine de degrés, et fit le chemin plus praticable ; aussi, le lendemain matin, voyant que, malgré la promesse du gouverneur, rien ne venait, Grégory remonta-t-il à cheval, résolu, s'il était nécessaire, de pousser jusqu'à Tsippa.

Tout cela, c'était du temps perdu, et du temps précieux : le bateau partait le 21, nous étions au 17, à moitié du chemin à peine, et nous étions partis le 11.

Nous avions fait trente à trente-cinq lieues en six jours : c'était cinq lieues par jour.

Grégory revint vers midi ; il avait poussé jusqu'au village de Tsippa, où il avait trouvé la télègue devant une porte et Timaf devant un feu.

Il avait fait prix à trois roubles pour un traîneau et quatre bœufs, et Timaf nous arrivait traîné par eux, ni plus ni moins qu'un roi fainéant.

Il n'avait paru ni content ni contrarié de l'arrivée de Grégory. On n'eût pas été le chercher, qu'il n'eût ja mais songé à revenir.

Quel adorable idiot que ce Timaf, et combien je regrette maintenant que Moynet n'en ait pas fait un dessin !

Timaf était arrivé à une heure ; nous nous trouvions en possession de trois traîneaux, je résolus d'en profiter ; d'ailleurs, je voulais à mon tour être agréable à mon Imérétien, et, comme le smatritel lui avait très-inso-

lemment refusé des chevaux, j'avais résolu de l'emmener, lui et ses deux noukers.

Le smatritel ne dit trop rien tant qu'il ne vit pas notre intention; mais, dès qu'il s'aperçut que Louka était des nôtres, il déclara que, les traîneaux étant trop chargés, il ne voulait pas que les traîneaux marchassent.

Comme nous étions venus avec deux traîneaux, que nous avions seulement trois hommes de plus, et que, dans tous les pays du monde, fût-ce en Imérétie, trois chevaux peuvent traîner trois hommes, j'insistai.

Par malheur pour le maître de poste, j'insistai avec politesse : c'est une mauvaise habitude que celle d'être poli, elle m'a forcé de battre bien des cochers de fiacre dans ma vie; l'homme grossier prend presque toujours la politesse des autres pour de la peur; le maître de poste de Molite commit à son tour cette grave erreur : il allongea la main pour arracher les guides des mains de notre hiemchik.

Il ne le toucha même pas : un coup de poing que m'a indiqué Lecourt il y a une vingtaine d'années, et qui m'a bien servi depuis, sans s'user, à ce qu'il paraît, l'envoya rouler dans la neige.

Il se releva et rentra chez lui.

Pour n'avoir rien à me reprocher, j'allai à l'écurie, je pris trois chevaux de plus et j'en fis ajouter un à chaque traîneau,

Luka voulut payer ces trois chevaux que nous prenions à cause de lui et de ses deux noukers; il en alla porter le prix au maître de poste, qu'il trouva d'une douceur charmante; il revint, et nous partîmes.

Sans doute, j'étais encore trop en colère pour m'être

assis d'aplomb; car, en partant, comme j'avais eu la malencontreuse idée d'aller à reculons, le traîneau me jeta sur les reins et continua sa route, sans s'apercevoir qu'il me laissait derrière lui.

Heureusement Louka, qui était assis près de moi, et qui eût été aussi couché près de moi s'il ne se fût retenu à une corde de notre bagage, arrêta notre hiemchik.

Je regagnai le traîneau, je remontai dessus, mais de côté cette fois, et nous nous remîmes en route.

Moynet marchait le premier avec Grégory; je venais ensuite avec Louka; puis, après nous, venaient Timaf et les deux noukers de Luka.

A chaque instant, mon hiemchik se retournait pour regarder l'hiemchik de Timaf; je m'informai d'où venait chez lui ce mouvement de curiosité, qui, poussé à l'excès, compromettait ma sûreté; il me fut répondu qu'il s'inquiétait de son jeune frère, qui conduisait pour la première fois.

Cette explication n'était pas rassurante pour Timaf et les deux noukers; le moment était mal choisi et le chemin un peu dangereux pour y faire son apprentissage de postillon.

Mais le contraire de ce qui était probable arriva : ce fut notre postillon à nous qui, en se retournant, dans sa sollicitude pour son frère, ne vit point une ornière et nous versa.

Cependant, touché par le bon sentiment qui l'avait entraîné à cette faute, je me contentai de lui faire observer que, moi aussi, j'étais son frère, à un degré moins rapproché que celui qui le préoccupait, c'était vrai; mais que, comme j'avais payé pour arriver sain et sauf à la

station, il devait au moins partager son intérêt entre nous deux.

Il s'excusa en me disant qu'il aimait tant son frère, qu'il n'avait pu se défendre, en voyant un mauvais chemin devant lui, de se retourner et de lui crier de prendre garde.

La précaution avait eu son résultat : son frère n'avait point versé, mais j'avais versé, moi.

Nous nous remîmes en route. Mon diable d'hiemchik avait l'air de ces damnés de Dante auxquels Satan a tordu le cou, et qui marchent en avant la tête tournée du côté de leurs talons; seulement, Dante n'a pas eu l'idée de faire de ces damnés-là des postillons.

C'eût été assez ingénieux, cependant, en faisant de ceux qu'ils conduisaient d'autres damnés.

Notre hiemchik, au moment même où je faisais cette réflexion, vit une seconde ornière devant lui : il se retourna une seconde fois pour avertir son frère, et une seconde fois nous envoya, Louka et moi, rouler dans six pieds de neige.

J'allai à l'hiemchik, dont j'arrêtai le cheval, j'appelai Grégory et le priai de traduire mot pour mot à ce trop bon frère le discours que j'allais lui adresser.

Ce discours était succinct, sans périphrase et sans superfluité; il consistait en ces quelques mots, bien accentués parce qu'ils étaient bien sentis :

— Je te préviens que, la première fois que tu te retourneras, je te coupe la figure avec mon fouet.

Et, pour qu'il ne se fît point cette illusion qu'ayant l'intention je n'avais pas la possibilité, je lui montrai le fouet.

Il jura ses grands dieux que c'était fini, et que, vît-il un précipice devant lui, il ne se retournerait plus.

Il n'avait pas fait une verste, qu'il se retournait et que nous étions à terre, Louka et moi.

Je me relevai furieux, quoique je ne me fusse fait aucun mal; mais la chose avait un côté grotesque qui m'exaspérait; j'administrai donc la correction promise; seulement, je baissai la main, et, au lieu de frapper au visage, comme César à Pharsale, je me contentai de frapper sur les épaules.

Puis je fis passer devant le frère cadet.

Alors, la scène changea, non pas de théâtre, mais d'acteur, et nous eûmes le spectacle au lieu de le donner. Timaf et les deux noukers, le traîneau aidant, commencèrent une série de chutes qui, par leurs résultats pittoresques et variés, laissaient bien loin derrière elles les trois chutes naïves que nous avions faites.

Nous en étions à l'enfance de l'art; Timaf et ses deux acolytes en étaient à la perfection.

Au reste, il y eut un moment où, comme si nos trois hiemchiks s'étaient donné le mot, nous nous trouvâmes tous les sept dans la neige.

Cela ne pouvait continuer ainsi; ce n'était point que nous nous fissions grand mal: mais toutes ces évolutions nous retardaient énormément. Nous dételâmes un cheval à chaque traîneau, et, sur les trois chevaux dételés, en se faisant des schabraques avec nos touloupes, montèrent Louka et les deux noukers.

A partir de ce moment, les choses allèrent mieux, et, à l'exception de Moynet, qui, en traversant un torrent, rencontra une pierre et fut jeté à plat ventre dans l'eau,

et de Timaf, qui roula dans un précipice, mais eut la chance de se retenir à un arbre, nous arrivâmes sains et saufs à la station.

La nuit s'avançait, mais peu à peu les montagnes s'abaissaient, et nous pouvions croire que chaque descente aboutissait à la plaine; seulement, après la descente venait une montée, et sans cesse le terrain plat était renvoyé à la fin d'une autre descente.

Ce jeu de bascule nous occupa plus d'une heure.

Enfin, nous arrivâmes à un bac. Il nous fallut descendre, nos traîneaux ne pouvant passer qu'un à un, à cause du peu de fond de la rivière; je me préoccupai donc du paysage plus que je ne l'avais fait jusque-là, obligé que j'avais été de me préoccuper de moi-même.

La rivière, en cet endroit, était dominée par une très-haute montagne qu'il nous allait falloir gravir, et cette montagne était couronnée par les ruines d'un vieux château qui dessinait sur la neige ses noires arêtes.

J'appelai Louka, qui présidait à cheval au passage du Quirill, et lui demandai s'il savait quelque chose sur ces ruines.

Il se mit à rire sans répondre. J'insistai, il parut embarrassé; j'insistai plus fort.

— Nous autres Imérétiens, dit-il, poussé à bout, nous sommes des hommes simples, et dont vous auriez tort de vous moquer, car nous répétons hardiment ce que nous ont dit nos pères.

— Et que vous ont dit vos pères? demandai-je.

— Une espèce de fable impossible à croire.

— Mais enfin, cette fable, quelle est-elle?

— Vous le voulez?

— Je vous en prie.

— Eh bien, ils racontent que ce château a été bâti, dans les temps les plus reculés, par un homme venu d'une autre partie du monde, nommé Jason, et dont le but était de s'emparer d'une toison de mouton qui était en or filé. Vous comprenez que je n'en crois rien; mais tous les hommes du peuple en Imérétie vous montreront ces ruines comme celles du château de Jason, et vous raconteront la même fable. Eh bien, ajouta-t-il, cette histoire d'un mouton à toison d'or ne vous fait pas rire?

— Pas le moins du monde, vous le voyez, et je connais cette histoire depuis mon enfance.

Louka me regarda avec étonnement.

— En France, me dit-il, on vous a raconté cette histoire?

— Elle fait partie de notre éducation.

Ce fut lui alors qui me regarda d'un air de doute.

— Vous ne vous moquez pas de moi? me demanda-t-il.

Je lui tendis la main, et il vit bien à ma physionomie que rien n'était plus loin de ma pensée qu'une pareille intention.

— Et jusqu'où Jason a-t-il été? lui demandai-je.

— Jusqu'ici; ce château est le terme de sa course. D'ailleurs, il fut bientôt forcé de se rembarquer, lui et ses compagnons, chassé qu'il fut par les gens du pays; seulement, l'histoire ajoute qu'en se retirant, il emporta la toison d'or et enleva la fille du roi du pays.

C'était le tour de mon traîneau de passer le bac, je le passai tout en songeant à cette merveilleuse mémoire des peuples qui nous transmettait jusqu'aujourd'hui un

fait, histoire ou fable, qui remonte à quarante ans avant la guerre de Troie.

Nous grimpâmes une effroyable montée qui ressemble à ce pont dont nous parle Mahomet et qui n'est pas plus large que le fil d'un rasoir; j'eus le bonheur de n'y verser que deux fois, et l'adresse de diriger ma chute du côté du rocher.

Une heure après, j'entrais dans Koutaïs, la capitale de l'Imérétie, l'ancienne Cotys, et quelques uns disent l'antique Æa, patrie de Médée.

LV

KOUTAÏSSI, KOUTAÏS, COTIS, ÆA

Nous allons, pendant une page ou deux, nous débattre, comme on le comprend bien, dans les conjectures, et essayer, à notre tour, de faire revivre pour un instant ce fantôme dont notre illustre tragédienne madame Ristori nous a si bien offert la réalité.

Koutaïssi, Koutaïs ou Cotis, capitale de l'Imérétie actuelle et autrefois de toute la Colchide, remonte, nous n'avons pas besoin de le dire, à la plus haute antiquité. D'Anville prétend que c'est l'ancienne Æa, la patrie de Médée. Si l'on se range à son avis, sa fondation pélasgienne est antérieure de plus de douze cents ans à la naissance de Jésus-Christ, de plus de cinq cents à la fondation de Rome.

Inutile de chercher aucun vestige des constructions de

l'ancienne ville, nous voulons parler de la ville antérieure au Christ.

Celle du moyen âge, qui, probablement, s'était greffée sur la ville antique, était placée sur une montagne à pic, à droite du phare.

La ville actuelle est dans la plaine, à gauche du fleuve ; mieux située pour le commerce, mais mieux située aussi pour la fièvre, c'est un grand village plutôt qu'une ville, une réunion, dans un site agréable, d'un certain nombre de maisons qui se sont élevées où bon leur a semblé, accrochant chacune un jardin plus ou moins grand à sa ceinture, et se ménageant de larges rues et d'immenses places.

Ces maisons sont généralement en clayonnages entremêlés d'argile, blanchis extérieurement à la chaux.

Celles des princes, des seigneurs et des riches sont en bois.

L'irrégularité même de Koutaïs en fait une ville des plus pittoresques et des plus charmantes. Pendant l'été, elle doit, comme ombrages et ruisseaux, rivaliser avec Nouka.

Nous étions descendus dans une auberge allemande, où nous retrouvions une apparence du confort européen.

Nous y avions soupé, nous y avions couché, lorsque, vers neuf heures du matin, l'aide de camp du gouverneur, le colonel Romanof, se fit annoncer.

Il venait, au nom du gouverneur et au sien, s'informer s'il pouvait nous être bon à quelque chose.

Après les fatigues que nous avions éprouvées, il pouvait nous être bon à tout, et d'abord, à nous épargner

de nouvelles fatigues, en nous renseignant sûrement sur le chemin que nous avions à parcourir jusqu'à Maranne.

La réponse du colonel Romanof ne fut aucunement rassurante; selon lui, il nous était impossible de continuer de voyager en traîneau.

Il fallait voyager à cheval.

Pendant sept ou huit verstes, la route était assez bonne; mais, à cette distance de Koutaïs, elle se défonçait complétement, et ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était, à partir de ce moment, de suivre le lit caillouteux d'une petite rivière.

C'était le seul chemin praticable pendant douze ou quinze verstes.

Ensuite, nous p endrions à travers une forêt, — une des plus grandes forêts de l'Imérétie, — et nous arriverions à Goubinskaïa.

C'était l'affaire de nos hiemchiks de nous tirer de cette forêt, laquelle n'a point de chemin sérieusement tracé; mais avec eux, qui font le trajet deux ou trois fois la semaine, nous n'avions pas crainte de nous égarer.

En attendant, je désirai faire un pèlerinage au monastère de Gaëlaëth, qui renfermait, nous avait-on assuré, une des anciennes portes de fer de Derbend.

Pour ce pèlerinage, le colonel Romanof se mettait à notre disposition; il avait dans son écurie autant de chevaux que nous en avions besoin, et s'offrait à nous servir de guide.

Il va sans dire que nous acceptâmes.

Pendant que l'on préparait les chevaux, nous visitâmes la ville.

La ville de Koutaïs, c'est son bazar.

Dans toutes les villes d'Orient, le bazar, c'est le cœur, c'est-à-dire la circulation et la vie.

Tout ce qu'il y a de mouvement se groupe autour du bazar.

Celui de Koutaïs était un des plus pauvres que nous eussions encore vus; je n'y trouvai que deux choses remarquables :

Une médaille en or d'Alexandre;

Une paire de chandeliers faits avec les deux serres d'un aigle et montés en argent.

Tout le reste était inférieur à ce que nous avions vu à Derbend, à Bakou, à Nouka et même à Tiflis.

Le bazar de Koutaïs n'eut donc aucune prise sur notre bourse.

A propos de bourse, plaçons ici un petit avis à l'adresse de ceux qui voyagent au Caucase.

En Russie, la monnaie d'or et d'argent est à peine connue, et n'existe que dans les coffres de l'État.

C'est un papier-monnaie qui a cours.

Ce papier-monnaie est divisé en coupons d'un rouble, cinq roubles, dix roubles, vingt-cinq roubles, cinquante roubles, cent roubles.

Déjà en Russie, on a grand'peine à changer ce papier, dont la légende porte cependant qu'à première réquisition toute caisse publique devra le convertir en argent.

Personne n'y a confiance. A l'exhibition d'un rouble-papier sur lequel on doit vous rendre cinquante kopeks, chacun répond : « Je n'ai pas de monnaie. »

Or, le prince Bariatinsky m'avait fait changer, par Davidof, un millier de roubles-papier contre la même somme en argent. Mais, en arrivant à Koutaïs, je me

trouvais encore avoir deux cent cinquante à trois cents roubles en papier.

Une fois sorti de la Russie, mes roubles étaient bons à faire des papillotes ; or, ayant les cheveux naturellement crépus, les papillotes me sont absolument inutiles.

Je priai donc M. Romanof d'obtenir du gouverneur qu'on me changeât en argent au moins la moitié de mes roubles.

Ce fut toute une négociation. Enfin, on nous promit qu'au retour de notre excursion, nous trouverions notre monnaie prête.

Les chevaux étaient prêts ; nous les enfourchâmes, et, malgré le verglas, nous nous lançâmes hardiment dans la montagne.

Nous montâmes pendant sept verstes, tenant en bride nos chevaux, qui menaçaient de s'abattre sous nous à chaque instant.

Arrivés au couvent, nous nous trouvâmes seulement là assez solides pour regarder autour de nous ; la vue était belle, malgré cette couche de neige qui donnait partout au paysage la même valeur.

L'été, elle eût été une des plus belles choses de notre voyage.

Le couvent, de son côté, est un des plus beaux spécimens de l'architecture byzantine.

La cathédrale est un modèle de proportions. Par malheur, les fresques sont presque effacées, et l'ancien iconostase n'existe plus.

Il est remplacé par un de ces ignobles paravents en peinture, qui, au Caucase, défigurent souvent les plus beaux temples.

L'aspect général de l'intérieur de l'église est triste, sale et misérable; cela sent le pays déchu.

Mais il ne faut pas se laisser repousser par ce premier aspect. Dans l'iconostase moderne, on a incrusté deux ou trois images d'une valeur énorme.

La première place à la gauche de la porte sainte est occupée par l'image de Notre-Dame de Gaëlaëth.

L'image est fort miraculeuse, et sa réputation date de loin.

Voici la tradition à laquelle cette réputation est due :

Lorsque, après la mort du Christ, les apôtres se partagèrent le monde, saint André se rendit au Caucase.

La sainte Vierge appuya alors son suaire sur sa figure, et ses traits s'y imprimèrent.

Elle remit ce suaire, c'est-à-dire son portrait authentique, à saint André.

L'apôtre vint à Aznaour, entre Barjom et Akhaltsik.

Là régnait une reine qui venait de perdre son fils unique.

Saint André n'eut qu'à le toucher avec l'image de la Vierge, et le jeune homme ressuscita.

Ce miracle fait aux yeux de tous, saint André se mit à prêcher le christianisme avec le plus grand succès.

Les prêtres païens furent épouvantés de ses progrès, et protestèrent.

Pour vider le différend, on inventa un moyen éminemment caucasien : c'était d'organiser un concours, ou plutôt une lutte entre les idoles et l'image de la sainte Vierge.

On les plaça dans une tente, l'image de la Vierge d'un côté, les idoles de l'autre, et, pendant la nuit, tout le

monde resta en prière, saint André de son côté, les prêtres païens du leur.

Le matin, on trouva les idoles renversées, et l'image de la Vierge resplendissante de lumière.

A cette manifestation toute céleste, la reine et son peuple reconnurent la vraie foi.

Plus tard, lorsque l'islamisme envahit le pays et que la cathédrale d'Aznaour, dont on voit encore les vestiges aujourd'hui, fut brûlée, un fidèle enfouit la sainte image, qui resta cachée pendant plusieurs siècles, et qui fut enfin transportée à Gaëlaëth.

Elle est remarquable par cela que, contrairement à la tradition acceptée, la Vierge a les yeux noirs.

La châsse qui recouvre l'image, à l'exception de la figure et des mains, comme dans toutes les images grecques, est littéralement couverte de pierres précieuses. C'est un des plus beaux bijoux du XV^e^ siècle.

Outre cette image, qui est d'un prix inestimable, il y en a d'autres fort belles : une représente un saint Georges que l'on nous a assuré être en or massif.

Dans tous les cas, il est d'une haute antiquité.

Tous ces trésors, il faut le dire, font un singulier effet au milieu de la saleté misérable de l'entourage. Mais ces trésors n'étaient rien auprès de ce qui nous restait à voir.

On nous conduisit dans une sacristie attenante à la cathédrale, et dont le parquet était jonché de manùscrits en caractères grecs, et, selon toute probabilité, très-précieux. Là, on nous apporta le trésor des habits sacerdotaux.

Un coffre à cadenas solides était enfermé dans un

tapis éraillé. On tira le coffre du tapis, et du coffre des tiares en pierreries, des chasubles brodées en perles fines, des bijoux, et, entre autres, la couronne des rois de l'Imérétie.

Pour un amateur de vieille orfévrerie, il y avait là de quoi perdre la raison.

Notez que toutes ces richesses étaient enveloppées dans des guenilles et montrées par des hommes que l'on n'eût pas touchés avec des pincettes, et par eux mises à jour dans un temple délabré, où suintait la misère.

C'était bien ce côté oriental que j'ai déjà signalé : riche, pittoresque et sale.

Fanatisme et incurie, c'est tout l'Orient.

Restait à voir — je dirais ce qui m'intéressait le plus, si je ne craignais de dire une impiété — la porte de fer de Derbend.

On me conduisit dans un coin.

D'où venait cette gigantesque fermeture, cet unique battant ? Je l'ignore.

Je n'avais rien pour le mesurer, mais il me parut avoir cinq ou six mètres de haut et deux et demi de large.

C'est, autant que j'en pus juger, une porte de chêne, recouverte de plaques de fer, avec cinq traverses en fer.

Dans la portion inférieure, le fer est rongé et laisse voir le bois.

L'autre battant a été emporté par les Turcs en manière de trophée.

J'y reconnus les restes d'une inscription arabe; mais nul de nous n'entreprit de la déchiffrer.

Le temps nous pressait, nous voulions à tout prix partir le jour même. Nous n'avions plus que deux jours pour arriver le 21 à Poti. Nous laissâmes notre offrande aux moines de Gaëlaëth, et nous revînmes à Koutaïs.

Nous avons dit tout ce que nous savions de la Colchide moderne; disons quelques mots de la Colchide antique, dont le démembrement a fait aujourd'hui la Mingrélie, l'Imérétie et le Gouriel.

Ses principales villes, dont le nom est venu jusqu'à nous à travers les siècles comme un vague écho du passé, sont Lazica, Pituisa, Dandary, Dioscurias, Archéopolis, Æa, Phasis, Kyta, Mechlessus, Madia, Surium,

On peut, sans trop torturer l'étymologie, trouver Sourham dans Surium, et Koutaïs dans Kyta.

Seulement, nous l'avons dit, quelques savants prétendent que Koutaïs est bâti sur les ruines d'Æa.

Or, Æa, on le sait, était tout simplement la patrie de Médée.

Apollonius de Rhodes nous empêche, et l'on verra plus tard pourquoi, d'être de l'avis de ces savants.

On connaît l'expédition des Argonautes : nous n'en parlerions pas si nous ne tenions à constater qu'ici, de sa mère la Fable, commence à naître l'histoire.

Raoul Rochette, dans son étude sur les colonies grecques, ne doute pas un seul instant que Jason n'ait existé et que l'expédition des Argonautes n'ait eu lieu.

Il s'agit seulement de séparer intelligemment la fable de l'histoire.

Jason, ou plutôt Diomède, héritier du trône d'Iolchos, caché par sa mère Alcimède pour le soustraire aux persécutions de son oncle Pélias; élevé par Chiron; appre-

nant de lui la médecine, et tirant son nom de Jason du verbe grec ἰᾶσθαι, *guérir;* quittant le centaure pour aller consulter l'oracle; recevant de lui l'ordre de prendre le costume des Magnésiens, c'est-à-dire une peau de léopard, et deux lances, et de se présenter ainsi à la cour de Pélias; Jason traversant le fleuve Énipée avec le secours de Junon déguisée en vieille femme (Junon le porte sur ses épaules); Jason perdant en route une de ses sandales, circonstance indifférente pour lui, mais grave pour l'usurpateur, auquel le même oracle a dit de se défier de celui qui se présenterait à lui avec une seule chaussure; Jason redemandant à Pélias l'héritage de son père, Jason envoyé par Pélias, afin de reprendre en Colchide la toison d'or qu'y ont emportée Phryxus et Hellé à travers les airs, — voilà la fable.

Mais Jason bâtissant un vaisseau; mais Jason se hasardant avec une troupe d'hommes déterminés sur la mer Noire; mais Jason remontant le Phase dans un but de commerce, probablement pour acheter cette poudre d'or que les Colchidiens recueillaient dans l'Hippus et dans le Phase, en y étendant des peaux de mouton qui arrêtaient les pépites, — voilà la vérité.

Au temps de Strabon, tous les monuments qui attestaient cette expédition étaient encore debout en Colchide, et nous avons dit comment la tradition s'était perpétuée à travers la mémoire des peuples.

Du temps de Strabon, une plaine de Colchide s'appelait encore Argo, et l'on attribuait à Argus, fils de Phryxus, la construction du temple de Leucothoé et la fondation d'Idessa.

Mais il y avait, selon toute probabilité, dans l'expédi-

tion des Argonautes, un autre but plus élevé, quoiqu'il se rapprochât du premier, c'était de purger la mer Noire des pirates qui l'infestaient. C'est ce qui fit de l'expédition de Jason une expédition non-seulement aventureuse, mais sacrée, de laquelle s'emparèrent les poëtes.

Cette première ligue servit, quarante ans plus tard, de modèle à celle qui se forma pour prendre Troie.

Tacite et Trogue Pompée ne se bornent point à parler du premier voyage de Jason en Colchide, ils en consignent un second dans lequel Jason aurait partagé, entre ceux qui l'auraient suivi, les terres conquises et fondé des colonies non-seulement sur le Phase, mais encore dans l'intérieur, ce qui correspond à merveille à ces ruines qui portent le nom de château de Jason, dont notre ami Louka nous racontait si naïvement l'histoire.

Au reste, mêmes traditions existent à Lemnos, sur les côtes de la Propontide et de l'Hellespont. Sinope passe pour avoir été bâtie par l'illustre chef des aventuriers; Dioscurias indique évidemment la présence de Castor et de Pollux au nombre des Argonautes. Un cap de l'Anatolie s'appelle encore aujourd'hui le cap Jason. Enfin, en Ibérie, en Arménie, dans le pays même des Mèdes, des villes, des temples, des monuments de toute espèce, portaient le nom de Jason, et, si leur trace est effacée aujourd'hui, c'est que Parménion, l'ami et surtout le flatteur d'Alexandre, craignant que la gloire du vainqueur du Granique, d'Arbelles et d'Issus ne fût effacée par celle des Argonautes, en ordonna la destruction, ainsi que celle du culte de Jason, qui avait longtemps subsisté parmi les barbares.

Cette tradition est si vivante encore au milieu des pays

que nous parcourions, que beaucoup de seigneurs portant, en Mingrélie, en Imérétie et dans le Gouriel, le prénom de Jason, prétendent descendre du héros ou des héros ses compagnons, et ont pour eux le type grec qui constate cette illustre filiation.

Il y a plus, voyez au Muséum de Paris la statue de Phocion.

Il porte un manteau.

Eh bien, la bourka géorgienne semble taillée sur ce manteau.

Qu'est-ce que le bachelik, sinon le capuchon des matelots de la Méditerranée et de l'Archipel.

Après cette grande lueur jetée sur elle, la Colchide retombe dans l'obscurité.

Les historiens placent dans cette province, outre les Colchéens, les Mélanchtènes, les Coraxites ou les habitants de la montagne du Corbeau, les Apsiliens, les Missimaniens et diverses autres tribus dont les noms nous sont à peu près aussi inconnus.

Mais, au milieu de tous ces noms obscurs de peuples, ou de peuples obscurs, faisons une exception pour les Souano-Colches de Ptolémée, et les Souanes de Strabon et de Pline.

Les Souanètes étaient déjà, du temps des Argonautes, disent ces trois historiens, établis dans les montagnes de la Colchide, au-dessus de la ville de Dioscurias.

Ce peuple était d'une grande bravoure, mais fort sale; de sorte que les Grecs, dans leur langage coloré, les appelaient *phthirophages*, c'est-à-dire mangeurs de poux.

Eh bien, ce peuple existe encore aujourd'hui tel qu'il était du temps de Ptolémée et de Strabon.

Plus sale peut-être, voilà tout.

Nous citerons plus tard quelques anecdotes qui lui sont relatives.

Les femmes de toute l'ancienne Colchide sont magnifiques; nous allions dire plus belles que les Géorgiennes, mais nous nous rappelons à temps que la Mingrélie l'Imérétie et le Gouriel ont été autrefois Géorgie.

Mais quelle misère, bon Dieu! quelle pauvreté!

C'est au point que beaucoup prétendent que la vertu de la plus vertueuse descendante de Médée ne résisterait pas, de nos jours, à la vue d'une pièce d'or.

Aujourd'hui, les Souanes ou Souanètes, qui se donnent à eux-mêmes le nom de Chnaou, forment encore la nation la plus pauvre du Caucase; n'ayant rien à vendre, les hommes vendent leurs femmes et leurs enfants.

Leur costume n'est qu'une réunion de haillons attachés autour des reins, des jambes et des bras; et, avec cela, tous ceux que vous rencontrez ont des airs de grands seigneurs à faire envie à des princes.

En revenant à Koutaïs, nous vîmes un jeune seigneur du Gouriel avec le costume tcherkesse; il était suivi de ses deux noukers, portant au sommet de la tête leur charmant bonnet rouge brodé d'or, ayant la forme d'une fronde.

Nous nous arrêtâmes pour les regarder passer.

Le beau jeune homme n'avait pas besoin de dire sa qualité, il avait écrit sur le front le mot *prince*.

J'ai eu l'honneur de connaître à Saint-Pétersbourg la dernière reine de Mingrélie, la princesse Dadian, détrônée par les Russes : il serait difficile de voir un plus riche spécimen de beauté; elle avait près d'elle ses quatre

enfants, tous plus beaux les uns que les autres; réunis à elle, ils formaient un groupe digne de l'antiquité.

Comme je remarquais la charmante forme du bonnet que portait le petit prince Nicod, qui serait aujourd'hui roi de Mingrélie sous la régence de sa mère, si les Russes ne s'étaient pas emparés de son royaume, sa mère lui dit :

— Tu peux bien donner ton bonnet, Nicod, puisque l'on t'a pris ta couronne.

Et le jeune prince me donna son bonnet, que je garde en tendre souvenir du pauvre enfant détrôné.

Nous revînmes à notre auberge allemande; nos roubles étaient changés en argent, notre note de dépense était faite, nos chevaux étaient prêts.

Disons en passant que notre note de dépense, pour un souper et un coucher, montait à soixante francs.

Nous commencions à rentrer en pays civilisé; les voleurs, chassés des grandes routes, s'étaient faits aubergistes.

Au moment de charger nos chevaux, une difficulté énorme se présenta.

J'avais deux grandes caisses.

Aucun cheval n'était assez fort pour les porter toutes deux, l'une faisant le contre-poids de l'autre.

Seule, une des deux caisses ne pouvait pas conserver son équilibre sur le dos d'un cheval.

J'avisai un traîneau dans la cour de l'aubergiste, et le priai de me vendre ou de me louer ce traîneau.

Il ne voulait ni l'un ni l'autre; j'appelai à mon aide le colonel Romanof, et, quoiqu'il prétendît que je ne me tirerais jamais des boues de la Mingrélie avec un

traîneau, il obtint que le traîneau me serait loué quatre roubles.

Moynet s'impatientait de tous ces retards : il disait avec raison que nous n'arriverions jamais à Poti pour prendre le bateau du 21. Je commençais à le craindre comme lui; mais il y a certains obstacles que l'on ne surmonte qu'avec le temps.

J'avais, dans le chargement de mes bagages, affaire à l'un de ces obstacles-là.

Pour calmer son impatience, je lui dis de partir devant avec Grégory, un des chevaux chargés et son conducteur.

Moi, je partirais avec les sept ou huit autres chevaux et le traîneau.

Arrivés à la station, Grégory et lui s'occuperaient du souper.

Moi, j'arriverais quand je pourrais avec le reste des bagages et un domestique géorgien que me prêtait le colonel Romanof, afin que je pusse communiquer avec mes hiemchiks, le Géorgien parlant un peu français.

Moynet et Grégory partirent.

Je perdis encore une heure à faire charger le traîneau, à changer la selle de mon cheval contre une selle à la hussarde que me prêtait le colonel Romanof.

Enfin, on annonça que tout était prêt. J'embrassai le colonel, je montai sur mon traîneau, je chargeai le Géorgien de tenir mon cheval en bride, et je partis à mon tour.

LVI

LA ROUTE DE KOUTAÏS A MARANNE

Je n'avais pas fait une verste, que j'avais versé deux fois.

Ne me souciant pas de recommencer mes exercices de la veille, j'appelai le Géorgien et je montai à cheval.

Nous traversâmes d'abord une grande plaine coupée par un chemin bordé à droite et à gauche de fossés pleins d'eau, couverts d'une légère couche de glace, et en quelques endroits de plusieurs pieds de neige.

Cette plaine aboutissait à une forêt qui, au dire de nos guides, avait une vingtaine de lieues de long. Du temps du dernier roi, grand chasseur, cette forêt était sévèrement mise en réserve pour ses plaisirs; elle se nomme la forêt du Marlakki.

Encore aujourd'hui, qu'elle est abandonnée aux fusils des premiers venus, elle abonde, à ce que l'on assure, en toute sorte de gibier.

Cette assurance ne put me déterminer à détacher mes fusils de chasse, liés solidement sur mon traîneau. J'avais tant vu de gibier, depuis les perdrix de Schoukovaïa jusqu'aux faisans d'Axous, que mes émotions de chasseur s'étaient complétement calmées.

Nous entrâmes dans la forêt du roi Salomon.

Jusque-là, rien ne justifiait les sinistres prédictions du colonel Romanof. Le chemin n'était pas bon, mais il était praticable; et, depuis qu'il était débarrassé de ma surcharge, mon traîneau se conduisait assez bien.

Nous fîmes à peu près six à huit verstes ainsi, par une allée tracée au milieu de la forêt, avec ces mêmes fossés de la plaine se continuant à droite et à gauche.

Bientôt, cependant, des cours d'eau vive commencèrent à couper la route, les uns en travers et se jetant dans les fossés, les autres suivant des rigoles et faisant le même chemin que moi.

Je crus avoir trouvé la fameuse rivière prédite par le colonel, mais réduite aux proportions d'un ruisseau.

Peu à peu les ruisseaux devinrent plus fréquents, et toutes ces petites veines se réunirent en une grande artère qui envahit graduellement le milieu de la route, et finit par se réunir aux deux fossés, dont les bords, appuyés à la forêt, devinrent alors les deux rives.

Mais, jusque-là, c'était plutôt un avantage qu'un désagrément; cette eau, qui coulait avec trop de rapidité pour se congeler, avait nettoyé le sol de sa neige et de sa boue et créé un petit fond de gravier sur lequel le traîneau glissait à merveille et qui donnait de la solidité aux pieds de mon cheval.

Je me félicitai donc de l'accident, au lieu de m'en plaindre. Ne parlant pas la langue de mes guides, je ne pouvais pas les interroger; quant au Géorgien, que ma conversation ne récréait point, à ce qu'il paraît, il avait toujours le soin de se tenir hors de la portée de ma voix; d'ailleurs, aux quelques questions que je lui avais faites, il avait répondu d'une façon si ignorante, qu'au

bout de deux ou trois de ces questions, il m'avait complétement guéri de la manie de l'interroger.

Je me fis un compagnon, ou plutôt une compagne de ma pensée, et m'en allai rêvant, bercé par l'amble de mon cheval.

A tout moment, nous étions retardés par un accident quelconque; le plus souvent, c'était un cheval mal chargé dont le chargement tombait au milieu de cette jolie petite rivière qui allait toujours s'agrandissant et s'approfondissant; d'autres fois, c'était le traîneau qui, sans l'aide de deux ou trois de nos guides, ne pouvait franchir un pas difficile.

On rechargeait le cheval, on aidait le traîneau à surmonter l'obstacle, mais tout cela prenait du temps : nous avions vingt-quatre verstes à faire de Koutaïs à la station, nous n'en avions pas fait douze, et nous étions à quatre heures de l'après-dînée.

Je devais non-seulement perdre l'espoir d'arriver le même jour à Maranne, mais encore me trouver très-satisfait d'atteindre Goubinskaïa à une heure raisonnable.

La rivière — car ce n'était plus un chemin — dans laquelle nos chevaux de charge, le traîneau et moi étions engagés devenait de plus en plus profonde, et, à mesure qu'elle gagnait en profondeur, elle perdait en rapidité, de sorte que peu à peu j'entendais crier une couche de glace sous les pieds de mon cheval.

Le plus souvent, le traîneau, qui me précédait, brisait cette couche, et je continuais de marcher dans l'eau, laquelle, au reste, jusque-là, n'avait guère atteint qu'une hauteur de huit à dix pouces.

Bientôt, la rivière s'approfondissant, se ralentissant

toujours, la couche de glace devint plus épaisse et put supporter, du moins dans quelques endroits, le traîneau, qui, dans d'autres, là brisait et disparaissait à moitié dans l'eau.

J'avais d'abord voulu faire même route que les bagages; mais deux ou trois fois mon cheval s'était abattu, et j'y avais renoncé; je suivis donc l'endroit où le courant, plus rapide, avait empêché la glace de se solidifier.

Cette solution de continuité me donnait un chemin de deux ou trois pieds de large.

Parfois aussi la neige tombée des deux talus m'offrait, en me rapprochant de la forêt, une route praticable; mais alors je devais faire une attention continuelle aux branches des arbres qui me fouettaient le visage. Je reprenais donc bientôt mon courant, qui ne me présentait que l'inconvénient déjà assez grave de me glacer les pieds aux éclaboussures que faisait jaillir la marche de mon cheval.

Le chemin devenait de plus en plus difficile, l'heure s'avançait : il pouvait être cinq heures de l'après-midi; à peine nous restait-il pour un heure du jour.

De temps en temps, les conducteurs des chevaux, cherchant un chemin plus commode, gravissaient un des talus et marchaient sous bois, où les obstacles disparaissaient pour eux; car alors ils marchaient derrière les chevaux, et les chevaux, en écartant les branches de ces forêts presque impraticables, leur frayaient un chemin.

Quant à moi, la partie inférieure du corps complétement engourdie par le froid, je continuais de suivre ma route, au grand désespoir de mon cheval, qui, chaque fois que la glace se brisait sous ses pieds, essayait de

faire un écart, et, quand il y réussissait, trouvait une glace glissante sur laquelle il s'abattait des quatre pieds.

Alors, machinalement j'écartais les jambes, mon cheval se relevait, je me retrouvais en équilibre ou à peu près sur ma selle, et je continuais mon ravin; je me fusse cassé une jambe dans l'une de ces chutes, que probablement je ne l'eusse pas senti.

Ce rude travail dura une heure.

De temps en temps, voyant mon traîneau suivre assez convenablement sa route dans ce ravin où mon cheval avait tant de peine à trouver la sienne, j'eus l'idée de descendre de cheval et de monter sur le traîneau; mais, juste au moment où j'allais céder à l'une de ces tentations, le traîneau versa et envoya mon hiemchik — qui, en véritable sybarite qu'il était, avait accompli, lui, ce que je méditais de faire — au beau milieu du ruisseau.

Sur ces entrefaites, la nuit était venue.

Inutile de dire que l'obscurité ajoutait une difficulté nouvelle à la situation; la route-rivière dans le lit de laquelle je marchais inspirait une répugnance croissante à mon cheval, lorsque j'aperçus, sur la rive droite du ruisseau, une ligne de chevaux chargés de bagages qui cheminaient assez tranquillement au milieu de l'épaisseur de la forêt, où ils avaient trouvé un chemin ou s'en frayaient un. Je pensais que ce que j'avais de mieux à faire était de laisser le traîneau s'en tirer comme il pourrait, tandis que je me mettrais à la suite de la cavalcade. Je dirigeai donc mon cheval vers le bord, et, après une lutte assez vive pour le forcer à escalader le talus, je me trouvai sous la forêt, formant l'arrière-garde de la caravane.

En effet, comme je l'avais jugé, le chemin était meilleur sous bois que dans le ruisseau ; seulement, je m'aperçus qu'il m'éloignait peu à peu du traîneau ; mais peu m'importait ; le traîneau, solidement chargé, arriverait de son côté à la station, tandis que, moi et le reste du bagage, nous y arriverions de l'autre.

J'écoutais donc sans inquétude, et tout en poursuivant mon chemin, le bruit de ses sonnettes postales, qui allait diminuant de plus en plus, jusqu'à ce que, par une transition insensible, je cessasse de l'entendre tout à fait.

Une demi-heure à peu près se passa pendant laquelle, enchanté de ce changement de sol qui me permettait de n'avoir à m'inquiéter que des branches qui essayaient de me fouetter le visage, je laissai aller mon cheval à sa guise, tout en me laissant aller moi-même au cours de mes pensées.

Enfin, j'eus l'idée de demander au Géorgien, le seul qui parlât français, si nous étions bien loin de la station.

Personne ne me répondit ; je renouvelai ma question, même silence.

Alors, un soupçon commença de naître dans mon esprit. Je marchai à l'homme qui se trouvait le plus près de moi, je le regardai avec attention et ne reconnus aucun de mes guides.

Le cheval qu'il conduisait portait lui-même un bagage dans lequel je ne reconnus aucune de nos caisses ni de nos carsines.

— Goubinskaïa ? lui demandai-je en lui montrant le chemin que nous suivions.

Goubinskaïa était le nom de la station de poste où nous devions passer la nuit.

L'homme se mit à rire.

— Goubinskaïa? réitérai-je en répétant le même geste.

Alors, lui, à son tour, répéta Goubinskaïa, et il me montra de la main un point de l'horizon tout à fait opposé à celui que nous suivions.

Je compris à l'instant même, et j'avoue qu'un frisson me passa par tout le corps.

J'avais quitté mon traîneau pour suivre une caravane étrangère, et j'étais égaré.

J'arrêtai mon cheval et j'écoutai.

J'avais l'espoir d'entendre les sonnettes de la poste; mais leur bruit s'était perdu dans l'éloignement sans que je pusse même me dire avec une certaine assurance de quel côté elles s'étaient perdues.

Il y avait plus : le côté que l'homme de la caravane m'avait indiqué comme étant le point dans la direction duquel était située la station, était, autant que je pouvais m'en rendre compte, diamétralement opposé à celui dans la direction duquel il me semblait avoir vu s'éloigner le traîneau.

Mais le chemin pouvait faire un coude.

Je restai un instant immobile, hésitant à prendre une résolution.

La situation était grave : j'étais perdu dans une forêt d'une vingtaine de lieues d'étendue, sans aucun indice sur le chemin que j'avais à suivre, ne parlant pas la langue du pays si je rencontrais quelqu'un qui pût me l'indiquer, et ne me dissimulant pas, d'ailleurs, que toute rencontre devait être pour moi plutôt dangereuse que salutaire.

Pour comble de malheur, dans un pays où, pour faire

le tour de sa maison à huit heures du soir, tout homme prend son fusil, j'étais sans fusil, n'ayant d'autre arme que mon kandjar.

De plus, j'étais porteur de la caisse.

En France, dans la forêt de Fontainebleau ou de Compiègne, la position eût déjà été sinon dangereuse, du moins désagréable ; mais, en Imérétie, entre Koutaïs et Maranne, elle devenait bien autrement sérieuse.

Il fallait se décider ; je tournai bride et poussai mon cheval dans la direction que m'avait indiquée l'homme auquel je m'étais adressé ; il me restait encore un espoir : c'était de rencontrer la caravane dont le traîneau s'était séparé.

J'arrêtai mon cheval, et, dans l'espoir qu'elle se trouverait à portée de ma voix, j'appelai le Géorgien à plusieurs reprises.

Personne ne me répondit ; la forêt, avec son immense drap de neige, semblait morte et ensevelie.

Je n'avais plus aucune idée de la direction dans laquelle pouvait se trouver Goubinskaïa.

Si j'eusse eu mon fusil et vingt-cinq cartouches seulement, c'eût d'abord été un moyen de défense, puis aussi un moyen d'appeler ; les hommes du traîneau ou ceux de la caravane, ne me voyant plus avec eux, eussent compris que je m'étais perdu, se fussent mis à ma recherche, et, guidés par les détonations, fussent venus à moi.

Je n'avais pas cette ressource.

Je poussai mon cheval dans une direction toute problématique, mon cheval obéit ; aucun chemin n'était tracé, et, pendant une demi-heure, je marchai au hasard.

Il me semblait que je m'éloignais de plus en plus du but que je voulais atteindre.

D'ailleurs, la forêt devenait tellement épaisse, que je prévoyais le moment où je serais forcé de m'arrêter, ne pouvant faire un pas de plus.

Je tournai bride pour revenir sur mes pas.

Quand on en est là, on est tout à fait égaré.

J'appuyai à droite; mais il me sembla sentir quelque résistance de la part de mon cheval. Dans ces sortes de situations, quand l'intelligence de l'homme est à bout, qu'il en sent lui-même les limites, il doit abdiquer en faveur de l'instinct de l'animal.

Cette répugnance qu'éprouvait mon cheval à m'obéir, m'indiquait clairement que je lui faisais faire fausse route.

Je l'arrêtai et réfléchis un moment.

La suite de cette réflexion fut le raisonnement suivant :

— Mon cheval est un cheval de poste, habitué à faire le chemin de Koutaïs à Goubinskaïa. A Goubinskaïa, il mange son avoine et se repose deux heures. En laissant aller mon cheval, il ira, selon toute probabilité, où l'attendent le souper et le repos.

Il était incontestable que j'étais dans le vrai.

Je lui jetai la bride au cou.

Sans hésitation aucune, mon cheval prit le trot; j'étais parfaitement décidé à ne le contrarier en rien, ni sur la route, ni dans son allure.

Au bout d'un quart d'heure, je me retrouvai entre deux lignes d'arbres, qui ressemblaient à un chemin.

Par malheur, il faisait si sombre, que, malgré la ré-

verbération que jette toujours la neige, il m'était impossible de voir sur ce chemin ni la trace des pas des chevaux, ni la ligne tracée par les roues du traîneau.

Je mis pied à terre, et, assurant solidement la bride à mon bras, je me baissai vers le sol.

La vue était insuffisante; mais, avec mes habitudes de chasseur, je complétai un sens par un autre, et j'appelai ma main au secours de mes yeux.

Je reconnus distinctement sur la neige une double trace, celle de pas de chevaux qui m'avaient précédé dans la direction que je suivais, et celle de deux roues qu'à leur largeur je reconnus pour des patins de traîneau.

Seulement, ces chevaux et ce traîneau qui avaient passé, étaient-ils mes chevaux et mon traîneau?

Pendant que je m'occupais de cette vérification, j'entendis, à une centaine de pas de moi, un hurlement.

C'était celui d'un loup.

Presque au même instant, l'animal traversa le chemin, s'arrêta un instant pour prendre le vent de mon côté, hurla une seconde fois et disparut.

Mon fusil me manquait plus que jamais.

Je remontai à cheval. Que les traces que je venais de reconnaître fussent celles de mon traîneau ou de celui d'un autre — et il était probable que c'étaient celles du mien, car, par un pareil chemin, il n'y avait guère que moi d'assez entêté dans toute l'Imérétie pour voyager avec un traîneau; — dans tous les cas, dis-je, ce traîneau allait quelque part où mon cheval voulait aller lui-même. En laissant mon cheval suivre sa volonté, d'ac-

cord avec les traces imprimées dans la neige, j'irais où avait été le traîneau.

Je lâchai de nouveau la bride, et mon cheval se remit en route avec une nouvelle ardeur.

Je voyais sous bois comme des ombres d'animaux qui me suivaient sans aucun bruit ; de temps en temps, une de ces ombres me jetait deux flammes : c'étaient les deux yeux d'un loup qui regardait de mon côté.

Je m'en inquiétais peu, mais mon cheval s'en inquiétait davantage : il tournait la tête à droite et à gauche et renâclait.

Puis il pressait le pas.

Cette hâte d'arriver était un bon signe, elle prouvait que nous approchions de la station.

Je commençais, en outre, à entendre des abois de chiens, mais encore très-éloignés.

J'aperçus à ma gauche une masse sombre ; un instant j'eus l'espoir que c'était une maison. Elle était entourée d'une haie ; je fis franchir la haie à mon cheval et fis le tour du bâtiment.

C'était une chapelle abandonnée.

En face de la porte de la chapelle était un poste de Cosaques abandonné comme la chapelle.

Je fis de nouveau franchir à mon cheval la haie ; mais, de l'autre côté, était un fossé que je ne pouvais voir, à cause de la neige qui l'encombrait.

Mon cheval s'abattit, et je roulai dans le fossé.

Par bonheur, le voisinage de la chapelle avait sans doute écarté les loups ; si j'eusse été dans le chemin, je ne me serais certes pas relevé sans avoir affaire à eux.

Je me remis en selle, et je lâchai de nouveau la bride

à mon cheval, qui repartit dans la même direction.

Je n'avais pas fait cent pas, que je vis venir à moi un homme à cheval.

Je m'arrêtai, je portai la main à mon kandjar, la seule arme que j'eusse, et, me plaçant en travers du chemin, je criai en russe :

— *Kto idiote* ? (Qui vient ?)

— *Brate*, répondit l'homme, c'est-à-dire *un frère*.

J'allai à *mon frère*, qui était le bienvenu.

C'était un Cosaque du Don avec son papak à grand poil et sa longue lance.

Il m'était dépêché par Moynet, qui, arrivé à la station et inquiet de nous, l'envoyait à la découverte.

Il marcha devant, je le suivis.

Une demi-heure après, à travers les vitres de la maison de poste, je vis les deux silhouettes de Moynet et de Grégory, qui se chauffaient devant un grand feu.

J'avoue que cette vue me parut plus récréative que celle des loups qui, une heure auparavant, me suivaient.

Je donnai au Cosaque un rouble et fis donner double ration d'avoine à la pauvre bête qui venait de me tirer si intelligemment d'embarras.

Avis aux voyageurs qui se trouveraient dans la même situation.

Le traîneau, dételé, était à la porte. Les chevaux et les bagages n'arrivèrent que deux heures après moi.

Les hiemchiks m'avaient perdu ou volé — ce qui est infiniment plus probable — deux fusils circassiens, dont un magnifique : le canon portait la marque du fameux Kerim.

Il valait deux chevaux du Karaback, et avait été pris

sur un chef lesghien à l'affaire où le général Stepzof avait été tué.

Par bonheur, il m'en restait deux : celui du prince Bagration et celui du prince Tarkanof.

LVII

LES SCOPSIS

Nous passâmes la nuit à la station de Goubinskaïa, et partîmes le lendemain matin pour le vieux Maranne.

Comme la veille, je gardai un cheval de main, quoique je fusse décidé à faire, autant que possible, la route sur le traîneau.

Moynet, qui, la veille, s'était, en tombant de cheval, déchiré la main en se retenant à une branche, me demanda de monter mon cheval en attendant que je le montasse moi-même; il avait une excellente selle à la hussarde que m'avait prêtée, comme je crois l'avoir dit, le colonel Romanof.

C'était tout simple; il enjamba la selle à la hussarde, je m'assurai de mon mieux sur le traîneau, et nous partîmes.

Il avait rigoureusement gelé pendant la nuit, ce qui rendait le chemin plus facile au traîneau, plus difficile aux chevaux.

Il en résulta qu'au lieu de me trouver, comme la veille, à la queue de la caravane, je me trouvai à sa tête, et

qu'au lieu d'aller plus lentement que mes compagnons, ce fut moi qui allai plus vite.

Au bout d'une heure, à peu près, en tournant la tête en arrière, je vis poindre un cheval sans cavalier. Je fis à l'instant même arrêter le traîneau; le chemin était si mauvais, que Baucher lui-même n'aurait pu répondre de rester en selle.

Derrière le cheval venait un cavalier qui semblait courir après lui; ce cavalier, c'était Grégory : c'était donc Moynet qui avait été démonté.

En un instant, cheval et cavalier furent près de moi; mes hiemchiks arrêtèrent le cheval.

Le cheval s'était abattu dans un fossé et avait jeté Moynet par-dessus sa tête : juste ce que le mien m'avait fait la veille.

Heureusement, cette fois, il n'avait point trouvé une branche où se retenir, de sorte qu'il ne s'était fait aucun mal.

Je continuai mon chemin, afin, s'il était possible, de précéder mes compagnons et de faire préparer les chevaux; le Géorgien devait, sur l'ordre de Grégory, me rejoindre et me servir d'interprète.

Tout alla assez bien jusqu'à dix heures du matin; mais, à dix heures du matin, le phénomène que nous avions vu se produire dans les pays de plaine se renouvela; c'est-à-dire que, malgré la neige qui couvrait la terre, l'atmosphère s'échauffa sous les rayons d'un soleil ardent, que peu à peu la neige fondit, et que je me trouvai dans un océan de boue.

Qui n'a pas vu les boues de la Mingrélie — si je n'étais pas encore en Mingrélie, j'étais au moins sur la fron-

tière, — qui n'a pas vu les boues de la Mingrélie, n'a rien vu.

En un instant, je me trouvai recouvert d'une couche de terre noirâtre, qui menaçait de faire un bon creux, dont je serais le modèle. J'appelai le Géorgien, je le fis monter sur un des chevaux attelés au traîneau, et je pris son cheval.

La route s'était, en moins d'une heure, transformée en un marais mouvant, dans lequel mon cheval commença d'entrer jusqu'au-dessus du sabot, puis jusqu'à mi-jambe, puis jusqu'au-dessus du genou, et enfin jusqu'au poitrail.

Ce marais était coupé par des cours d'eau dans lesquels chevaux et traîneau disparaissaient à moitié; à chacun d'eux, il fallait des efforts inouïs pour atteindre l'autre bord.

J'eus un instant l'imprudence de m'arrêter, pour assister à l'une de ces extractions, et ce ne fut que quand j'essayai de repartir moi-même que je m'aperçus qu'en restant au même endroit, mon cheval avait enfoncé jusqu'au poitrail.

Mes étriers portaient sur la terre, si l'on peut appeler terre la substance liquide et mouvante dans laquelle nous tracions notre sillage.

Quelques efforts que je fisse pour tirer mon cheval de son étui, ce fut chose impossible, tant que je fus sur son dos; je descendis en enfonçant moi-même jusqu'aux genoux dans cette fange qui semblait ne pas vouloir nous lâcher, et, à grands coups de fouet, je tirai mon cheval de la situation plus que fausse où il se trouvait.

Après lui, ce fut mon tour; je m'accrochai à sa cri-

nière, et, au bout de trois ou quatre pas, je retrouvai enfin un terrain assez solide pour m'en faire un point d'appui et remonter sur son dos.

Nous fîmes quatre lieues ainsi.

J'avais acheté des bottes à Kasan, dans la prévision, je ne dirai pas de pareil chemin, ne le pouvant pas prévoir, dans un pays divisé en stations de poste, mais de mauvais chemin. Elles montaient jusqu'au haut de ma cuisse, et par des boucles se rattachaient à la même ceinture que mon kandjar.

En arrivant à la station, j'avais autant de boue dans mes bottes que dehors.

Mais, enfin, j'étais arrivé; et deux ou trois fois j'avais eu la crainte de disparaître. Ces accidents, nous dit-on à Maranne, sont assez communs.

Une lieue avant d'arriver à Maranne, nous avions rencontré l'Outskeniskale, l'Hippus des anciens.

Les anciens appelaient l'Outskeniskale *Hippus*, c'est-à-dire le fleuve cheval, à cause de la rapidité de sa course.

Au reste, Outskeniskale est la simple traduction du mot Hippus, et veut dire *l'eau-cheval*.

Nous nous arrêtâmes à la porte d'une auberge divisée en deux compartiments. Le plus petit de ces compartiments, formant un magasin d'épicerie ou à peu près, pouvait avoir dix pieds carrés, et renfermait, entassés les uns sur les autres, les objets de première nécessité : pain, fromage, lard, chandelles, vin, huile, mis en contact avec une simplicité toute primitive.

Deux enfants, dont le plus âgé pouvait avoir neuf ans, étaient les desservants de ce temple à Mercure.

La seconde pièce servait de salon, de salle à manger

et de cuisine. Un grand feu, dont la fumée s'en allait par une ouverture pratiquée au plafond, brûlait au milieu. Le tout était surmonté d'un grenier auquel on montait par un tronc d'arbre incliné d'une dizaine de degrés, et dans lequel on avait pratiqué des entailles pour poser les pieds.

C'est là que je fis halte.

Des œufs furent mis sur le feu; une poule, tuée et plumée pour la circonstance, fut enfilée au bout d'un bâton et tourna sur de la braise, pendant que l'un des deux gamins me grattait des pieds à la tête avec un couteau, comme il eût fait d'un poisson ou d'une carotte.

Je me lavai la figure et les mains dans l'eau fangeuse de l'Hippus, — que l'on me permette de préférer l'ancien nom au nouveau, — et les fis sécher au soleil. Depuis notre départ de Tiflis, nous n'avions pas trouvé une serviette que nous eussions eu le courage de mettre en contact avec notre figure.

J'avais mouchoirs et serviettes dans mes malles, mais on se rappelle que les clefs de ces malles étaient restées à Tiflis, et que le courrier de la poste, qui doit faire le chemin en quarante-huit heures au plus, n'était point arrivé à Koutaïs, quoiqu'il fût parti depuis neuf jours.

C'est cruel de ne pas manger, c'est dur de ne pas boire, c'est agaçant de ne pas dormir; mais, pour un homme habitué à avoir une toilette bien montée dans sa chambre à coucher, il y a quelque chose de pis que cela, c'est de ne pas se laver.

Lorsque Moynet et les bagages arrivèrent, les œufs étaient durs, la poule était rôtie et les chevaux étaient prêts.

Nous n'avions plus que sept verstes à faire pour arriver au nouveau Maranne. Je remontai sur mon traîneau d'après l'assurance qui me fut donnée que les chemins étaient meilleurs.

Nous mîmes une heure et demie à faire ces sept verstes à travers une fange liquide que le traîneau déplaçait comme fait un navire de l'eau de la mer, et qui, comme l'eau de la mer, se refermait en clapotant sur son sillage.

Mais nous étions arrivés, mais nous allions trouver le Phase, mais nous allions pouvoir aller en bateau jusqu'à Poti, c'est-à-dire jusqu'à la mer-Noire.

Il est vrai que nous y arrivions au temps de ses plus terribles tempêtes ; mais mieux vaut, au bout du compte, si l'on doit absolument se noyer, se noyer dans l'eau que dans la boue et la fange.

J'avais une lettre pour le prince Gheghidzé, gouverneur de la colonie de la nouvelle Maranne.

Cette colonie se compose de *scopsis*.

J'ai déjà dit, dans mes *Impressions de voyage en Russie*, ce que c'était que cette secte des scopsis, l'une des soixante et douze hérésies de la religion grecque.

Ceux de mes lecteurs qui voudront avoir de plus grands détails sur ces fanatiques recourront donc au chapitre qui raconte leur origine, expose leurs principes, explique leur but ; ici, pour ne nous répéter que dans ce qu'il est absolument nécessaire que l'on sache, nous nous contenterons de dire qu'après un premier enfant, ces malheureux se mutilent et stérilisent leurs femmes à l'aide d'opérations presque aussi douloureuses sur un sexe que sur l'autre.

Dans un pays comme la Russie, où l'homme fait défaut à la terre, cette hérésie devient presque un crime de haute trahison; aussi, en Russie, où les souverains, à leur avénement au trône, proclament presque toujours des amnisties, sinon complètes, du moins fort étendues, jamais un scopsi n'est compris dans les grâces qu'accorde le tzar.

J'avais souvent, dans le cours de mon voyage, eu l'occasion de rencontrer quelques-uns de ces malheureux, mais isolés, et sans que leur agglomération me les désignât; cette fois, j'allais voir une colonie tout entière de ces étranges hérétiques.

Quatre cents hommes, ayant cessé d'être hommes, réunis sur un seul point.

A la vue de mon traîneau qui s'arrêtait, cinq ou six de ces malheureux accoururent, je me trompe, — les scopsis ne courent jamais, — vinrent pour décharger les bagages; chez eux, l'amour du gain combat l'alanguissement du corps et les fait, sinon actifs au travail, du moins obstinés à la besogne.

Rien de plus triste que ces spectres, avec leur capote grise de condamnés, leur petite voix flûtée, leurs rides précoces, leur graisse maladive et leur absence de muscles.

Deux scopsis portaient avec peine une malle qu'un de nos hiemchiks jetait d'une main sur son épaule et allait déposer sous le vestibule.

Il en fallut six pour porter un coffre rouge pesant une centaine de kilos.

Il va sans dire qu'il n'y a parmi eux aucune femme. Les femmes stérilisées sont parquées dans des colonies

à part. Pourquoi réunirait-on ces deux débris de l'espèce humaine qui se sont volontairement séparés ?

Quoique d'habitude les scopsis ne se mutilent qu'après avoir été mariés et avoir eu un premier enfant, beaucoup de ceux que nous vîmes étaient trop jeunes pour avoir même accompli ce premier devoir envers leur pays.

C'étaient ceux à qui leur enthousiasme n'avait pas permis d'attendre.

Ceux-là, à vingt ans, avaient l'air de petites vieilles de cinquante. Ils étaient grassouillets, et cependant déjà ridés; il va sans dire que pas un seul poil ne poussait sur leur visage stérile et jauni.

J'interrogeai le colonel sur leur caractère; par malheur, il était peu observateur et ne se plaignait que d'une chose, c'est que sa colonie n'augmentât point; cependant j'arrivai à en tirer quelques renseignements.

Ses pensionnaires ont tous les défauts des femmes sans avoir, bien entendu, aucune de leurs qualités. Ils sont querelleurs, sans que jamais leurs querelles amènent autre chose qu'un vain choc de paroles. Ils sont rapporteurs, et, lorsque par hasard un d'entre eux a l'énergie d'en frapper un autre, celui qui est frappé, au lieu de rendre le coup, s'éloigne, et va en pleurant dénoncer son adversaire. Ils sont avares surtout; quelques-uns d'entre eux, malgré les maigres profits qu'ils ont l'occasion de réaliser dans ce coin boueux, possèdent jusqu'à quatre ou cinq mille roubles, dont ils peuvent disposer par testament et dont ils disposent presque toujours au profit les uns des autres.

Tout ce qu'ils gagnent leur est laissé par le gouvernement.

Ce sont eux qui font la navigation sur le Rioni lorsque, pendant l'hiver, l'abaissement des eaux ne permet pas au petit bateau à vapeur de faire le service. Le colonel Romanof nous avait prévenus de ne pas leur donner plus de seize roubles, quelque prix qu'ils nous demandassent, ce prix, sans qu'il soit arrêté par un tarif officiel, étant celui qui raisonnablement doit leur être accordé.

Ils commencèrent par nous en demander vingt-cinq, et finirent par accepter les seize roubles offerts.

Seulement, rien ne put les déterminer à partir le même jour. C'était grave! nous étions au 20. Le colonel nous rassura en nous disant que le bateau ne partait que le 22 au soir.

Deux heures après notre arrivée, le colonel nous faisait servir son propre dîner en nous demandant la permission de le partager avec nous.

Pendant le dîner, mes investigations sur les colons se renouvelèrent. Les scopsis répondaient avec répugnance, comme on le comprend facilement, aux questions qu'on leur faisait; cependant, devant le colonel, ils n'avaient point osé garder un silence complet, et il put ajouter quelques détails à ceux qu'il m'avait déjà donnés.

Selon lui, ou selon ceux qu'il avait interrogés, la mutilation ne s'opérait plus directement : la section d'un nerf au-dessous du cervelet — opération, soit dit en passant, que je crois impossible — arrivait au même but.

Au bout d'un mois, des résultats pareils à ceux qui eussent suivi l'ablation complète se manifestaient : la

voix perdait son timbre masculin, la barbe tombait, les chairs commençaient à devenir blafardes et molles; la féminisation, enfin, s'opérait.

Il était arrivé au colonel une singulière aventure.

Lorsqu'un condamné politique est envoyé en Sibérie, il perd ses droits civils, et sa femme peut se remarier comme si elle était veuve.

Le colonel avait épousé une veuve qui n'était pas veuve.

L'empereur Alexandre, à son avénement, donna une amnistie générale; les scopsis seuls furent exceptés.

Le mari de la femme de notre colonel n'était point scopsi, par conséquent il fut gracié et rentra dans l'exercice de ses droits civils.

Sa femme faisait partie des droits civils qu'il reconquérait.

Il vint la réclamer : elle était mariée à M. Romanof et avait de celui-ci trois enfants.

De sorte que le pauvre colonel vit, avec un mari, juste à l'endroit où Damoclès avait une épée.

Pendant le dîner, on appela le colonel : il sortit et rentra un instant après. Un prince imérétien, pressé d'aller à Koutaïs, me faisait demander de profiter de mon bateau, offrant de prendre à son compte la moitié de la dépense.

Je répondis que, moins ce dernier article, le bateau était à sa disposition. Il essaya d'insister, mais je tins ferme, et il fut forcé de passer par où je voulais.

La décision prise, il entra et me fit ses remercîments.

C'était un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, vêtu d'une tcherkesse blanche comme la neige, avec des cartouchières, des armes et une ceinture damas-

quinées d'or; sous sa tcherkesse, il portait une première bechemette de satin rose, et, sous cette première bechemette, une seconde de soie gris-perle.

Son pantalon large, enfermé, à partir du genou, dans la grande botte, était, sauf quelques petites taches de boue encore fraîches, blanc comme la tcherkesse.

Un nouker presque aussi élégant que lui le suivait.

Il me remercia en géorgien. Grégory me traduisait ses paroles au fur et à mesure qu'il parlait.

Il allait à Poti, et était pressé d'y arriver pour se trouver au débarquement du frère du prince Bariatinsky, lequel venait à Tiflis et descendait du même bâtiment où nous devions nous embarquer pour aller à Trébizonde, station des bateaux français : il se nommait le prince Salomon Ingheradzé.

Il fut convenu que nous partirions d'aussi bon matin que possible; mais le colonel, qui connaissait ses hommes, nous prévint que nous ne devions pas compter nous mettre en route avant huit heures.

Les scopsis ont encore cela de commun avec les femmes, qu'il est on ne peut plus difficile de les arracher de leurs lits, si toutefois les planches sur lesquelles ils dorment peuvent s'appeler des lits.

Le prince prit le café avec nous, et s'en alla fort désespéré de ne pouvoir partir à cinq heures du matin; l'idée que le prince Bariatinsky pouvait arriver et qu'il ne serait point là pour le recevoir le désespérait.

Je demandai d'où lui venait ce grand désespoir : on me répondit qu'il était gouverneur d'une partie des villages que le frère du lieutenant général devait traverser en allant de Poti à Koutaïs.

On me fit un lit dans la chambre même où nous avions dîné, c'est-à-dire que l'on apporta une courte-pointe piquée, avec un drap cousu à cette courte-pointe.

Je cachai une des serviettes du dîner; depuis Tiflis, je l'ai déjà dit, je n'avais pas trouvé une serviette blanche; celle-là l'était à peu près.

Il ne me manquait plus que de l'eau et une cuvette; j'obtins l'eau; mais, quant à la cuvette, ce fut chose impossible.

Le lendemain, à six heures, nous étions sur pied; mais, malgré les instances du prince rose, — Moynet avait trouvé cette dénomination plus facile à prononcer que le nom du prince Ingheradzé, — mais, malgré les instances du prince rose, nous ne pûmes partir qu'à neuf heures.

Au moment du départ, je m'étais inquiété des vivres; Grégory, dans un petit moment de paresse que je passerais à un scopsi, mais dont je lui garde rancune, avait répondu que nous trouverions, tout le long de la route, des villages où nous pourrions nous approvisionner.

Nous prîmes donc congé du gouverneur du vieux Maranne, et, poussés par le prince rose, d'autant plus pressé de partir que nous étions déjà d'une heure en retard, nous descendîmes dans la barque, non sans avoir manqué de nous casser le cou sur le talus élevé et rapide du Rioni.

Qu'on me permette de faire pour le Rioni ce que j'ai fait pour l'Outskeniskale, c'est-à-dire de l'appeler de son ancien nom, le Phase.

Le Phase, à l'endroit où nous nous embarquions, était large à peu près comme la Seine au pont d'Austerlitz, mais sans aucune profondeur; de là vient la construc-

tion longue, étroite et plate des bateaux sur lesquels s'opère sa navigation.

En outre, nous reconnûmes la vérité de ce que nous avaient dit les scopsis, en se refusant de marcher la nuit : de cent pas en cent pas, son cours est obstrué par quelques troncs d'arbres déracinés.

Notre barque était montée de trois de ces condamnés ; un se tenait au gouvernail, les deux autres aux avirons.

De temps en temps, d'un bout à l'autre du bâtiment, ils échangeaient de leur voix grêle une parole languissante et retombaient dans un silence morne ; pas une seule fois pendant toute la navigation un seul d'entre eux ne modula un son qui ressemblât à un chant.

Dante a oublié ces bateliers-là dans son *Enfer*.

A une demi-verste de notre point de départ, l'Hippus, j'ai essayé plus haut d'écrire son nom moderne, se jetait dans le Phase en charriant des milliers de glaçons.

Pas un seul jusque-là n'avait apparu à la surface du fleuve.

On nous avait dit que, sur toute notre route, nous trouverions force gibier d'eau ; et, en effet, nous faisions lever devant nous, mais hors de portée, d'immenses volées de canards. Nos scopsis, interrogés par nous, se décidèrent à nous répondre que, plus loin des habitations, nous trouverions le gibier moins sauvage.

En échange, sur chaque tronc d'arbre sortant de l'eau se prélassait un cormoran prêt à plonger, qui, de temps en temps, plongeait, en effet, et reparaissait avec un poisson à son bec.

Mais, sur le Volga, nous avions appris aux dépens de nos dents que le cormoran est, une fois mort, ce qu'était

Achille vivant, c'est-à-dire invulnérable; nous laissâmes donc ceux du Phase faire tranquillement leur petit état de pêcheur, ne voulant pas tirer pour tirer, tuer pour tuer.

Au reste, la prédiction de nos scopsis se réalisait; à mesure que nous nous éloignions de la colonie, les canards devenaient moins sauvages; les premières atteintes de la faim nous en firent d'abord tirer quelques-uns hors de portée, — ce qui arrive sur l'eau au chasseur le plus expérimenté, qui ne doit tirer, règle générale, que lorsqu'il peut distinguer l'œil du gibier qu'il tire; — mais, enfin, nous mesurâmes mieux nos distances et commençâmes à en abattre quelques-uns, au grand désespoir de notre pauvre prince, qui voyait un retard dans chaque canard tué.

Sur ces entrefaites, il tira de la poche de sa tcherkesse un morceau d'esturgeon fumé, son nouker tira d'un paquet un morceau de pain, et, après nous avoir offert de partager leur repas plus que frugal, ce que nous refusâmes dans la conviction d'un déjeuner plus copieux, ils se mirent à jouer des dents avec une ardeur qui rendait d'autant plus méritoire la rigidité de leur carême.

Nous étions au vendredi, et tout chrétien du rit grec observe ce jour-là, en général, non pas un jeûne complet, mais un carême rigoureux.

C'était pitié que de voir ces figures roses et ces dents blanches s'escrimer sur ce pain noir et sur ces carrés de poisson, durs comme des tranches de biscuit.

Nous les plaignions, en pensant au déjeuner que nous allions faire avec nos canards rôtis, flanqués d'une bonne omelette; nous étions loin de nous douter que

nous dussions faire un carême bien autrement rude que le leur.

En effet, lorsque, la faim commençant à se faire sentir, nous demandâmes à nos rameurs si nous étions encore loin du village :

— Quel village? nous demandèrent-ils.

— Celui où nous devons déjeuner, parbleu!

Ils se regardèrent, je ne dirai pas en riant, — pendant les deux jours que nous passâmes avec eux, nous ne vîmes pas sourire un seul scopsi, — mais en faisant une grimace qui, chez eux, équivalait à un sourire.

— Il n'y a pas de village, répondit celui du gouvernail.

— Comment! il n'y a pas de village?

— Non.

Nous nous regardâmes à notre tour, Moynet et moi; puis nous regardâmes Grégory.

La rougeur accusait le criminel.

— Que disiez-vous donc, mon cher, demandai-je, que nous trouverions des villages tout le long de la route?

— Je le croyais, répondit-il.

— Comment, vous le croyiez sans vous être informé?

Grégory ne répondit pas.

Je ne poussai pas plus loin les reproches; son estomac de dix-huit ans lui parlait plus haut, d'ailleurs, que je n'eusse pu le faire.

— Demandez, au moins, à ces damnés rameurs, lui dis-je, s'ils ont quelques provisions.

Grégory leur transmit ma question.

— Ils ont du pain, me répondit-il.

— Voilà tout?

— Voilà tout.

— Qu'ils nous cèdent du pain, on ne meurt pas de faim avec du pain. Que le diable vous emporte avec vos villages le long de la route, vous !

— Ils disent qu'ils n'ont que du pain noir, répondit Grégory.

— Ce n'est pas bon, du pain noir, dis-je en tirant mon couteau ; mais, enfin, à défaut de pain blanc... *Kléba*, continuai-je en m'adressant aux scopsis.

Ils me répondirent quelques mots que je n'entendis pas.

— Ils disent ?... demandai-je à Grégory.

— Ils disent qu'ils n'en ont que pour eux.

— Les canailles !

Je fis un mouvement pour lever mon fouet.

— Bon ! dit Moynet, vous n'allez pas battre des femmes, j'espère ?

— Demandez-leur, au moins, à quelle heure nous arriverons au village où l'on dîne.

Ma question fut transmise dans les mêmes termes où je l'avais faite.

— A six ou sept heures, répondirent-ils tranquillement.

Il était onze heures !

LVIII

ROUTE DE MARANNE A CHEINSKAÏA

Je reportai mes yeux sur le prince rose, décidé à accepter l'offre qu'il nous avait faite en commençant son déjeuner.

Mais le déjeuner était fini, le poisson était rongé jusqu'à la dernière arête, le pain mangé jusqu'au dernier morceau.

Restaient nos canards; mais nous ne pouvions les manger crus, et nos bateliers s'opposaient à ce que nous fissions du feu dans le bateau.

Nous aurions bien arrêté le bateau de force et fait du feu sur le bord de la rivière; mais, à la seule idée du désespoir de notre pauvre prince si nous faisions cette halte, nous reculâmes.

Sur un autre fleuve, nous aurions bu de l'eau, ce qui est toujours un topique pour l'estomac; mais l'eau du Phase est d'un jaune à dégoûter à tout jamais de l'eau de rivière.

Je m'enveloppai dans ma pelisse et j'essayai de dormir.

Moynet se mit à tirer à tort et à travers; il essayait, lui, de se distraire, ne pouvant se rassasier.

Trois ou quatre canards y passèrent; en les faisant rôtir, nous en eussions eu pour trois jours.

De temps en temps, j'ouvrais l'œil, et, à travers les poils

de ma fourrure, je voyais le pays prendre un grand caractère. Les forêts semblaient s'élever et s'épaissir, d'immenses lianes s'accrochaient aux arbres, des lierres montaient épais et vivaces ; on eût dit des murailles de verdure; au milieu de tout cela, de gigantesques arbres morts tordaient leurs bras blancs et décharnés comme des os de squelette, et, sur ces perchoirs, de grands aigles se tenaient immobiles, jetant de temps en temps un cri triste et perçant.

Le prince, que nous interrogeâmes, nous dit que, l'été, ces bois étaient magnifiques; seulement, ils sont pleins de larges flaques d'eau que les rayons du soleil ne peuvent tarir, n'arrivant pas jusqu'à elles. A chaque pas et de chaque buisson, on fait fuir des serpents noirs et verts, fort dangereux, à ce que l'on assure, et des troupeaux de daims, de sangliers et de chevreuils, que personne n'ose aller chasser, attendu que, pour les chasser, il faut braver à la fois la morsure de la fièvre et celle des serpents.

Ce n'était pas sans raison que les anciens avaient fait de Médée une empoisonneuse : ils avaient confondu climat, princesse et pays dans un seul symbole.

Un des caractères tout particuliers du Phase, c'est l'escarpement de ses bords. L'eau, en rongeant la rive à droite et à gauche, fait ébouler les terres, qui présentent de chaque côté une coupe verticale d'une quinzaine de pieds. Par un temps de verglas pareil à celui dont nous étions dotés, les voyageurs sont littéralement prisonniers sur la rivière.

De quart d'heure en quart d'heure, nous demandions combien de chemin il nous restait à faire avant d'arriver

au village où nous devions dîner, et, chaque fois, nos scopsis nous répondaient avec une impassibilité qui m'exaspérait :

— Six verstes. — Cinq verstes. — Quatre verstes. — Trois verstes.

Enfin, vers six heures et demie, on nous signala le village où nous devions dîner.

Une autre inquiétude me prit : comment escaladerions-nous cette espèce de muraille dans laquelle le Phase coule enfermé ?

Mes yeux ne quittaient pas la rive et ne s'accrochaient à aucune espèce d'escalier ni même d'échelle.

Nous connaissions déjà assez le pays pour savoir que, quand la nature n'y venait pas en aide aux voyageurs, l'homme ne se donnait pas la peine d'y corriger la nature.

En effet, c'est bien la peine de creuser un escalier et d'établir une route pour une cinquantaine de voyageurs qui iront, par an, de Poti à Maranne. Au contraire, s'il n'y a pas d'escalier, le voyageur passera, et les gens du pays ne seront pas dérangés.

C'est tout ce qu'ils demandent, ces braves gens!

Pourquoi se déranger, en effet, pour vendre des œufs et une vieille poule, c'est-à-dire, à cinquante voyageurs par an, cent œufs et cinquante poules? Il vaut mieux vendre une belle fille deux cents roubles ou un beau garçon mille piastres.

C'est ce que je les soupçonne de faire.

Un de nos hommes sauta à terre et tira le bateau avec la corde, jusqu'à ce qu'il touchât le bord. Le prince Ingheradzé et son nouker se mirent, à grands coups de

kandjar, à tailler une espèce d'escalier dans le mur. Ils s'établirent sur les points les plus solides de cet escalier, nous tendirent les mains, et, grâce à eux, nous parvînmes au haut de la berge.

A cent pas du fleuve était une maison, ou plutôt une écurie, que nos bateliers nous indiquèrent comme l'hôtel commun des voyageurs.

Il y avait un pied de neige partout; seulement, sur quelques points mieux exposés au soleil que les autres, la chaleur de midi avait détrempé cette neige, qui était devenue de la boue.

Nous nous acheminâmes vers l'écurie, et nous ouvrîmes la porte.

C'était à faire reculer un Kalmouk.

Un feu brûlait au milieu de cette écurie, dont la fumée s'en allait par où elle pouvait; une vingtaine d'hommes de toutes les nations et donnant un spécimen assez exact de la caverne du capitaine Rolando de *Gil Blas*, étaient couchés autour de ce feu; une vieille sorcière les servait.

Des chiens étaient couchés près de leurs maîtres, de ces chiens hideux qui tiennent le milieu entre le loup et le renard, et que l'on rencontre en approchant de la Turquie.

Des chevaux étaient attachés à la muraille tout autour de l'écurie, hennissant, se battant, ruant, et remis à la raison par leurs propriétaires, qui, à grands coups du knout pendu à leur ceinture, refaisaient la paix entre eux.

Les cochons seuls étaient exclus de cette espèce de communion d'hommes et d'animaux, et c'était une grande injustice; mais on sait que les Turcs, qui ont

déjà vaincu leur répugnance pour le vin, n'ont pas encore pu vaincre leur répugnance pour ces animaux.

Nous jetâmes les yeux tout autour de nous. Pas une place n'était vacante, ni autour du feu, ni le long de la muraille.

Chacun s'occupait de son repas : l'un avait fait cuire du gruau sur lequel il versait de l'huile, l'autre faisait cuire une poule sans sel ni poivre dans une marmite, l'autre mangeait un vieux poisson dont un chien de France n'aurait pas voulu.

Nous mourions de faim en entrant; cinq minutes après être entrés, nous étions rassasiés.

Comme les plus pressés, nous étions entrés les premiers, Moynet et moi; le prince et son nouker entrèrent à leur tour.

A sa vue, trois des hommes qui bloquaient le feu se levèrent.

C'étaient des serviteurs du prince qui l'attendaient là, comme des chevaux attendent à un relais.

Le prince nous fit signe que nous pouvions prendre la place qu'ils venaient d'abandonner, puis se mit à causer avec eux.

Deux sortirent.

Le prince resta debout. Il était évident que la lenteur de notre locomotion le fatiguait; il avait hâte d'arriver à Poti, il craignait de manquer le frère du prince Bariatinsky.

Nous nous installâmes à la place de ses noukers, sur une poutre qu'à force de bras nous traînâmes près du feu; cette poutre nous constituait une espèce de prise de possession.

Les hommes du prince n'avaient point recherché cette délicatesse tout européenne, ils s'étaient accroupis sur le sol.

Je laissai Moynet propriétaire de la poutre, je posai mon papak à la place que je désirais occuper, comme on fait au spectacle quand on retient sa stalle, et j'emmenai Grégory.

Il s'agissait de plumer les canards; on se rappelle que nous étions à la tête de sept ou huit de ces volatiles aquatiques.

Grégory, en sortant, fit un signe à la vieille femme, qui nous suivit. Lui aussi en était arrivé à parler par signes, quoiqu'il fût à la tête de sept ou huit langues, comme nous étions à la tête de sept ou huit canards. Le patois que l'on parlait, dans ce coin mal défini de la Mingrélie ou du Gouriel, lui était parfaitement inconnu.

La femme comprit qu'il s'agissait de plumer les canards, et les pluma. Une pièce de vingt-cinq kopeks aida, d'ailleurs, à lui ouvrir l'intelligence.

Grégory alla couper trois baguettes destinées à être élevées à la dignité de broches.

Pendant que je surveillais la plumaison de notre rôti, le prince vint à moi avec un visage radieux : il avait trouvé des chevaux, et, par terre, dans trois ou quatre heures, il serait à Poti.

Nous le félicitâmes, regrettant fort de ne pouvoir, à cause de nos bagages, faire comme lui. Il rentra dans l'écurie, nous recommanda aux voyageurs, nos confrères, comme des gens lui ayant rendu service; nous nous embrassâmes, il sauta sur son cheval et partit au galop

avec sa suite de quatre hommes, trois le suivaient à pied.

Je le regardai s'éloigner; cet homme, sur un mauvais cheval, avec son nouker presque aussi richement vêtu que lui et ses trois hommes déguenillés courant après le nouker, avait véritablement l'air d'un prince.

Mais presque aussitôt notre attention fut distraite par un objet d'une bien autre importance : les canards étaient plumés.

On n'attendait plus que Grégory et ses baguettes.

Il arriva.

Chaque canard fut enfilé à une baguette, chaque baguette remise à un gamin, qui reçut dix kopeks, avec invitation de lui imprimer un mouvement de rotation continuel et défense, sous quelque prétexte que ce fût, de toucher avec ses doigts à l'animal embroché.

Grégory avait trouvé un Mingrélien parlant le russe, qui lui servait d'interprète dans nos relations avec les naturels du pays.

D'ailleurs, depuis la recommandation du prince, nous nous apercevions que nous avions fort gagné en considération.

J'étais en train de surveiller la rotation de nos broches et la cuisson de nos canards, lorsque j'entendis, du côté du fleuve, des cris étranges et qui n'étaient ni des cris de douleur, ni des cris d'effroi.

C'était plutôt une espèce de lamentation notée.

Nous courûmes, Moynet et moi, à la porte, et nous vîmes un enterrement mingrélien. Le cadavre, en se rendant à son dernier domicile, faisait halte entre la porte de notre écurie et le fleuve. Les porteurs, fatigués,

avaient posé le cercueil sur la neige. Le prêtre profitait de ce temps d'arrêt pour dire quelques prières des morts, et la veuve pour jeter les cris que nous avions entendus.

Ce qui nous frappa tout d'abord dans cette veuve toute vêtue de noir et se déchirant le visage avec ses ongles, malgré les efforts de ceux qui l'entouraient, c'était sa haute taille.

Elle dépassait de la tête les hommes les plus grands.

Nous nous approchâmes et nous eûmes l'explication du phénomène.

Les hommes, qui avaient des bottes, ne craignaient pas de marcher dans la neige; mais la veuve, qui n'avait que des babouches et qui les y eût laissées au premier pas, était montée sur des patins de trente centimètres de haut.

De là venait sa stature colossale.

Deux autres Patagones de même taille qu'elle faisaient le centre d'un autre groupe.

C'étaient les filles du défunt.

Cinq ou six femmes, montées aussi sur patins et qui étaient restées en arrière, je ne sais pour quelle raison, accouraient à grands pas pour rejoindre le groupe principal.

Leurs longues enjambées, leur démarche, qui n'avaient plus, grâce à ces espèces d'échasses, rien de féminin, leurs costumes rouges, jaunes et verts, qui ne se prêtaient aucunement à la cérémonie funèbre à laquelle elles étaient mêlées, donnaient à tout cet ensemble, qui, dans le fond, cependant, n'avait rien de gai, une physionomie grotesque qui nous frappa, Moynet et moi, mais qui nous

parut n'avoir aucune prise sur les autres assistants.

Le cortége se remit en route; mais, sans doute, les instances des parents et amis avaient obtenu, de la veuve, qu'elle n'allât pas plus loin; car, après avoir fait encore quelques pas à la suite du cercueil, elle s'arrêta, se renversant dans les bras de ceux qui l'accompagnaient et étendant les mains du côté où s'éloignait le convoi; puis, enfin, elle reprit le chemin par lequel elle était venue.

Un peu plus loin, les deux filles s'arrêtèrent à leur tour et revinrent sur les traces de leur mère.

Le cercueil disparut à notre droite entre les arbres.

La veuve et ses filles disparurent du côté opposé.

Nous rentrâmes et jetâmes un coup d'œil sur nos rôtisseurs.

Les misérables, pour faire cuire plus rapidement nos canards, leur avaient fait sur la poitrine des entailles longitudinales par lesquelles ils avaient perdu tout leur jus et tout leur sang.

Nous n'avions plus que des espèces de tampons ressemblant plus à ce chanvre importé en Mingrélie par Sésostris, qu'à cette chair savoureuse dans laquelle notre faim, ravivée par le grand air, se promettait de mordre à belles dents.

En remettre trois autres à la broche et les surveiller convenablement, c'était l'affaire d'une heure, et notre estomac protestait contre notre gourmandise.

Nous tirâmes donc nos assiettes de notre cuisine, nous nous servîmes à chacun notre canard et le dévorâmes, Moynet et Grégory avec leur pain noir, moi sans pain.

J'avais en horreur cet affreux pain noir.

Une fois notre faim apaisée, nous n'avions rien de mieux à faire que de dormir.

Mais dormir dans ce bouge, ce n'était pas chose facile, au milieu des chevaux qui ruaient, des chiens qui rongeaient nos carcasses de canards, et des puces qui soupaient à leur tour.

Quand je dis les puces, je circonscris peut-être un peu trop la dénomination des convives appelés à se nourrir de notre chair; le rat de ville, j'en ai bien peur, avait invité le rat des champs.

Je pensai un instant à dresser notre tente au bord du fleuve et sortis pour chercher un emplacement; mais la terre était détrempée de telle façon, qu'il fallait se décider à coucher littéralement dans la boue.

Il y avait le bateau.

Mais le voisinage de ces immondes scopsis me répugnait encore plus que celui de nos voyageurs, de leurs chiens et de leurs chevaux.

Je rentrai donc, résigné comme ces martyrs que l'on jetait dans le cirque pour y être mangés par les bêtes.

Si j'avais pu travailler, si j'avais pu lire, si j'avais pu prendre des notes...

Mais pas de table, pas de plume, pas d'encre; une lumière venant du foyer, c'est-à-dire d'en bas, et rendant le crayon inutile.

Nous fîmes de notre poutre un oreiller, nous étendîmes nos pieds du côté du feu, nous nous enveloppâmes la tête de nos bacheliks, et nous tâchâmes de dormir.

Mais bien des fois, avant que mes yeux se fermassent sérieusement, ils s'entr'ouvrirent et se fixèrent sur la bechemette rouge et or d'un Turc d'Akhaltsik.

Quel rouge! je le revoyais plus éclatant encore les yeux fermés.

Je ne sais qui a dit que le rouge est aux couleurs ce que la trompette est aux instruments; celui-là a dit une grande vérité.

La bechemette rouge et or de notre Turc me sonnait une véritable fanfare dans les yeux.

Je me levai et lui offris une de mes couvertures : par bonheur, il accepta ; la couverture était grise, il la tira sur son nez et se confondit avec la nuit.

Dans ce moment, un homme entra, portant une poule.

C'eût été ailleurs un bien petit épisode ; à Cheinskaïa, — j'ai oublié de dire que nous étions à Cheinskaïa, — ce fut un événement.

Au premier gloussement que poussa la poule, chacun leva la tête.

Tout le monde, excepté nous qui avions des canards, ambitionnait cette malheureuse poule.

Sans doute, l'homme à la bechemette rouge, qui, depuis le départ du prince, était devenu le personnage le plus important de l'endroit, en offrit le prix le plus élevé, car l'animal lui fut adjugé.

Il le prit, lui posa le cou sur le bout d'un tison, et, d'un coup de son kandjar, lui abattit la tête.

Je crus un instant que, comme la femme sauvage, il allait manger la poule avec les plumes.

Je me trompais : il parut un instant chercher à quelle sauce il allait la mettre, et, probablement dans l'espoir de la manger rôtie, il essaya de lui arracher une plume.

La plume résista ; il avait affaire à une poule octogénaire.

Il appela la femme qui avait plumé nos canards.

La femme avait disparu.

La malheureuse, exilée de l'écurie, s'était établie à l'extérieur avec une botte de paille étendue sur la neige pour matelas et un tronçon d'arbre pour chevet.

Il faisait quinze degrés de froid dehors; par malheur, la pauvre femme était si abominablement sale, que je n'eus point le courage de faire pour elle ce que j'avais fait pour mon officier russe, de lui offrir ma touloupe et mon papak.

J'ai oublié de dire que, fidèle à sa promesse, le capitaine Koupsky les avait laissés à la station de poste de Koutaïs, où je les avais retrouvés.

La femme essaya de plumer la poule à son tour ; à la seconde plume, la peau vint avec.

Il n'y avait qu'un moyen : c'était de la dépouiller comme un lièvre; mais le Turc paraissait répugner à cette extrémité.

Une conférence s'établit entre lui et la vieille femme.

Comme dans les contes de fées, le Turc me parut exprimer un souhait; mais le souhait n'était pas exaucé.

Je ne demandais pas mieux que de ne pas dormir : à peine était-il huit heures du soir; par l'entremise de Grégory, je me mêlai à la conversation.

Mieux valait veiller de huit à dix heures du soir, que de veiller de deux à quatre heures du matin.

D'ailleurs, j'étais à peu près certain de ne pas dormir du tout, les efforts que je venais de faire pour y arriver m'ayant édifié là-dessus.

J'appris par Grégory que le Turc et la vieille femme déploraient l'absence d'une marmite ou d'une casserole.

J'avais l'une et l'autre.

Je dis un mot à Grégory, qui déposa au pied de notre pacha les deux objets qui faisaient le sujet de sa convoitise.

Il choisit la casserole.

On y versa de l'eau, on mit la casserole sur le feu, et, quand l'eau fut bouillante, on y plongea la poule.

Au bout d'une minute, on l'en tira, et l'on essaya pour la troisième fois de la plumer.

Les plumes vinrent comme par enchantement.

La poule fut plumée, vidée et remise dans le même bouillon dont on venait de la tirer.

A quoi bon changer l'eau, puisque l'on ne changeait pas la poule?

Le Turc, sans inquiétude pour l'avenir, se recoucha en donnant son mouchoir à la vieille femme.

La vieille femme resta pour veiller sur le bouillon.

Au bout d'une heure, elle tira la poule par les pattes, en pinça la chair pour s'assurer qu'elle était cuite, et, la trouvant à point, elle l'enveloppa dans le mouchoir du Turc.

La poule était évidemment réservée pour le déjeuner.

Après quoi, la femme sortit.

Je cherchai inutilement, pour prolonger ma veille autant que possible, à rattacher mon intérêt à un autre épisode : tout le monde dormait, et le ronflement de quelques-uns des dormeurs témoignait de la conscience qu'ils mettaient à s'acquitter de cette douce occupation.

LIX

LES BOUCHES DU PHASE

Cette nuit fut une des plus fatigantes que j'aie passées dans mon voyage. Il est impossible de faire comprendre avec quelle lenteur se traînent les heures, les demi-heures, les quarts d'heure, les minutes, les secondes même d'une pareille nuit.

Tout le monde dormait, excepté moi, et cependant je tombais de fatigue, et cependant je tombais de sommeil.

Je me rappelais ces fameuses punaises de Meahnié qui mordent les étrangers et épargnent les gens du pays. En était-il donc ainsi des insectes mingréliens? En ce cas, Moynet étant étranger comme moi, de quel droit dormait-il?

Vingt fois, peut-être, j'allai à la porte voir si le jour venait. A la porte, la vieille femme dormait sur sa paille aussi profondément qu'eût pu le faire une duchesse sur le lit le plus moelleux.

Enfin, à quatre heures, le Turc s'éveilla, tira sa montre et réveilla ses trois compagnons.

Quant à moi, je n'avais même pas eu la consolation de mesurer le temps : ma montre, on se le rappelle, malgré les recherches de Kalino, était restée dans les bosquets du mont Axous.

A peine vis-je le Turc éveillé, que je réveillai Grégory,

et que je l'envoyai au bateau dire à nos gens de se préparer à partir.

Ils dormaient les uns sur les autres comme des veaux en foire ; l'un d'eux ouvrit l'œil, regarda le ciel et répondit :

— Nous partirons dans deux heures. Il ne fera pas jour avant deux heures, et le Rioni est mauvais la nuit.

Je les connaissais trop pour insister.

J'avais encore deux heures à attendre.

Au reste, quatre heures paraissaient être le moment du réveil à Cheinskaïa. Chacun se secouait, s'étirait, bâillait, grommelait et regardait autour de soi avec cet œil rouge et hébété du dormeur encore mal éveillé.

Notre Turc s'était accroupi, avait cherché son mouchoir, l'avait déplié, et, tandis qu'un des hommes de sa suite brisait un pain en cinq ou six morceaux, il dépeçait du bout des doigts, avec une adresse qui indiquait une grande habitude de la chose, la poule cuite de la veille, en autant de quartiers qu'il y avait de morceaux de pain.

Je vis avec terreur qu'un de ces morceaux de pain, mieux cassé que les autres, se couvrait d'une aile et d'un morceau de filet de premier choix. Je me dis instinctivement que cette préoccupation de soigner exclusivement cette portion était une galanterie à mon adresse, et j'en frissonnai.

Je ne me trompais pas : le Turc étendit la main vers moi, et, avec un sourire plein d'aménité, m'offrit ma part de son déjeuner. Je me rappelai le poisson de Louka et me demandai si ce ne serait pas une grave inconvenance, ayant accepté le poisson de l'un, de refuser le pain et la poule de l'autre.

J'acceptai donc franchement, et, tâchant d'oublier à travers quelles phases de plumaison, de cuisson, de séquestration et de dissection la poule avait passé avant d'en arriver au point où elle était, je me mis à mordre bravement dans le pain et dans la chair.

Notre délicatesse d'Européen fit que les premières bouchées eurent quelque peine à passer; mais, ma foi, les autres furent d'une déglutition plus facile.

Décidément, il faut plus de peine et de temps pour élever cette créature qui prétend orgueilleusement être l'image de Dieu, de la bête à l'homme, qu'il n'en faut pour l'abaisser de l'homme à la bête. Ce qu'il y a de pis, c'est que, comme je mourais de faim, je finis par trouver poule et pain excellents.

Alors, de même que, la veille, un homme venant on ne savait d'où était entré avec cette poule à la disparition partielle de laquelle je venais de contribuer, un homme, venant du même endroit que l'autre probablement, entra avec une cruche de vin.

J'ai dit quelques mots de ce joli petit vin de Mingrélie, dont j'avais bu cinq ou six verres à la station de Molite. Je fis à l'endroit du vin ce que le Turc avait fait à l'endroit de la poule : je le confisquai; mais, suivant l'exemple philanthropique qui m'avait été donné, ce fut dans l'intention d'en faire hommage à la société.

Par malheur, la moitié de la société était turque; elle me refusa poliment, mais elle me refusa.

L'autre moitié accepta.

Je demandai une seconde, une troisième cruche.

Moi qui ne bois jamais de vin !

Le fond de tout cela, c'est que je n'aurais pas été fâché de me griser.

Je trouvais le temps aussi long que ce prisonnier profondément ennuyé de son uniforme solitude, auquel on venait annoncer qu'on allait lui donner la torture.

— Bon! répondit-il, cela fera toujours passer un instant.

Une heure passa. Je bus à moi seul la cruche de vin; mais, ma cruche bue, je n'étais pas plus gris que si j'avais bu une égale quantité d'eau.

Seulement, je dois l'avouer, j'étais plus gai.

Pendant cette heure, notre Turc, qui était un marchand de blé d'Akhaltsik, et ses hommes, avaient sellé leurs chevaux, avaient dépendu leurs armes et se les étaient pittoresquement ajustées autour du corps.

Ils étaient formidables.

Le chef, surtout, avait un kandjar, une schaska, un pistolet tromblón, à crosse de fusil galamment incrustée d'ivoire et de nacre; tout cela sans compter je ne sais quel coupe-tête en manière de croissant qui lui pendait dans le dos comme le balancier d'une pendule.

En France, il eût été grotesque.

Mais, là-bas, en Mingrélie, comme il était de bonne foi, comme on sentait en lui une véritable résolution de se défendre, il était tout simplement terrible, et je ne doute pas qu'il ne fît cet effet sur ceux qui eussent eu l'intention de l'attaquer.

Il allait à Poti; nous nous promîmes de nous y retrouver.

Il monta à cheval avec ses trois hommes et en un instant il fut loin. Tous les oiseaux s'envolaient les uns

après les autres, il n'y avait que trois hiboux qui ne voulaient pas se décider à partir.

Enfin, le jour vint. Au risque de nous casser dix fois le cou, nous descendîmes dans la barque; ne sachant pas à quelle heure nous arriverions à Poti, nous avions, cette fois, acheté un pain et du vin : la vie matérielle était assurée.

Sans manifester nos craintes aussi visiblement que notre cher prince rose, nous n'étions pas sans inquiétude : nous devions être arrivés à Poti le 21 au matin, et nous étions au 22, et nous n'arriverions que dans l'après-dînée. Peut-être le prince Bariatinsky ne serait-il pas arrivé; mais le bateau, à coup sûr, serait parti.

Je n'osais point envisager cette perspective en me figurant quelle serait la douleur de Moynet, si pressé de revoir la France.

On nous avait bien dit à Maranne, on nous avait bien redit à Cheinskaïa, que le bateau n'était pas d'une exactitude absolue; qu'annoncé pour le 21, il n'arrivait que le 22 et ne repartait que le 23, hypothèse qui nous mettait dans la possibilité du départ; mais Moynet prétendait que, ne fût-ce que pour le faire enrager, le bâtiment serait exact cette fois, et, tout en essayant de lui rendre l'espérance, j'avoue qu'au fond de ma pensée je me rangeais à son avis.

Mais aussi, qui pouvait se douter que nous mettrions treize jours à faire soixante et quinze lieues?

Comme pour nous faire damner, nos scopsis, qui, pour partir la veille à neuf heures du matin, c'est-à-dire tout à leur aise, nous avaient affirmé que nous serions à

Poti vers dix ou onze heures, le lendemain, ne nous promettaient pas, vu le peu de courant du fleuve, d'y être avant deux heures.

Nous les connaissions déjà depuis assez longtemps pour savoir qu'il n'y avait pas un mot à leur dire, ou que, quelque chose que nous leur dissions, ils n'en iraient pas plus vite d'un coup d'aviron.

D'ailleurs, j'éprouvais pour mon compte ce malaise matinal de l'homme qui n'a pas dormi de la nuit, et qui, à cette heure indécise où le jour vient le trouver, au milieu des froides vapeurs du fleuve, essaye vainement de se réchauffer.

Je laissais donc gronder Moynet, je laissais donc aller nos hommes, je laissais donc Grégory, qui n'avait plus de plomb, brûler sa poudre aux canards.

Ces maudits oiseaux, qui ne passent cependant pas pour des merveilles d'intelligence dans la création, semblaient deviner que nous faisions du bruit, mais que nous ne pouvions pas faire autre chose : au lieu de fuir, comme la veille, à des distances doubles de portée, ils jouaient et s'ébattaient devant nous, se rangeant simplement pour nous laisser passer, et nous regardant avec curiosité tandis que nous passions, en allongeant hors de l'eau leurs cous mordorés.

Il n'y avait pas jusqu'à ces beaux hérons blancs, qui fournissent les aigrettes des bonnets de nos officiers et des chapeaux de nos femmes, qui, sans doute avertis par un sens intérieur que nous étions devenus inoffensifs, ne marchassent parallèlement à nous sur la rive, avec leurs longues pattes qui dépassaient la vitesse du bateau, comme pour nous dire :

— Si je voulais, sans me servir de mes ailes, je serais avant vous à Poti.

Et, au train dont nous allions, c'était bien vrai : nos diables de rameurs semblaient avoir fait le pari de nous faire manquer le bateau.

J'enrageais d'autant plus, que nous passions à travers un pays admirable, auquel la préoccupation de Moynet le rendait indifférent. Nous avions à notre gauche des montagnes couvertes de neige d'une coupe splendide, et qui revêtaient, aux premiers rayons du soleil, une teinte de rose tendre, à faire croire que l'on était au premier jour de la création. En outre, aux deux côtés du Phase, les forêts allaient s'épaississant, formant un prodigieux fourré dans lequel on sentait grouiller toute sorte d'animaux sauvages.

Dans un autre moment, l'artiste n'eût pas quitté son crayon et eût fait vingt dessins.

Quant à moi, je n'avais pas de notes à prendre, tout était dans les yeux et dans le souvenir. Comme histoire, tout est muet sur les rives du *Rioni*. Il faut qu'il s'appelle le *Phase* pour qu'un rayon de l'antiquité l'illumine, et ce rayon a brillé il y a plus de trois mille ans.

Enfin, le soleil se leva tout à fait; nous nous étendîmes sous la douce chaleur et sortîmes un peu de notre engourdissement.

Nous rencontrâmes un bateau, le premier que nous eussions vu depuis le départ de Maranne. Il remontait le Rioni et nous croisa. Nous demandâmes, à ceux qui le montaient, combien il nous restait à faire de verstes jusqu'à Poti.

— Trente verstes, nous répondirent-ils.

C'était sept lieues.

Nous faisions une lieue à l'heure, c'était donc sept heures.

Il était six heures et demie du matin, il était clair que nous ne serions pas avant trois ou quatre heures de l'après-midi à Poti.

A moins d'y avoir mis une immense complaisance, le bateau serait parti.

Ah! comme je regrettais ma tarentasse, ces hiemchiks que l'on pouvait punir quand ils n'allaient pas assez vite, ces ravins que l'on descendait comme des avalanches, ces torrents caillouteux et bruyants qne nous coupions par le milieu, tout, jusqu'à ces mers de sable des steppes nogaïs, qui avaient du moins un rivage!

Tandis que, sur ce fleuve au nom poétique, mais au cours presque insensible, il nous fallait aller à la fantaisie de deux inertes rameurs, tout à la fois symbole et réalité de l'impuissance!

Et cependant les heures passèrent; le soleil, que nous avions vu se lever, atteignit son zénith et commença de pencher vers l'occident, éclairant toujours le même paysage, montagnes splendides, forêts vierges et inhabitées, mais auxquels je commençais de préférer les bords accidentés de la Loire.

Enfin, vers trois heures, à travers une immense ouverture du Phase, — depuis le matin le fleuve s'élargissait visiblement, — nous commençâmes d'apercevoir, non pas la plaine, mais un immense marais bordé de roseaux; si l'on ne voyait pas encore la mer, on en sentait au moins le voisinage.

Nous tournâmes brusquement à gauche dans une es-

pèce de canal qui contourne une île et qui met en communication les deux bras du Phase.

Rien de plus charmant que ce canal, même en hiver, bordé qu'il est par des arbres d'une forme merveilleuse, dont les branches se joignent en berceau au-dessus des barques qui passent.

Bientôt nous nous trouvâmes dans une espèce de lac, et nous aperçûmes, à une verste devant nous, les vergues d'un bâtiment.

Nous poussâmes un cri de joie : le bateau à vapeur n'était point parti.

Mais, au fur et à mesure que nous avancions, au-dessous de ces vergues, nous cherchions inutilement la cheminée; puis nous faisions la réflexion que Poti est un port de mer, et que, dans un port de mer, il n'y a pas qu'un seul bâtiment.

Et, en effet, nous reconnûmes bientôt que ces vergues appartenaient, non pas à un bateau à vapeur, mais à un petit brick de commerce de deux cent cinquante à trois cents tonneaux.

De bateau à vapeur, aussi loin que notre vue pouvait s'étendre, il n'y avait pas l'ombre.

Un espoir me restait : j'avais lu je ne sais où, dans Apollonius de Rhodes peut-être, que le Phase avait une barre infranchissable pour les bateaux d'un certain tonnage; peut-être notre paquebot était-il resté en dehors de la barre, et l'apercevrions-nous de quelque autre point.

En attendant, constatons un fait en l'honneur de la véracité de l'auteur du poëme des *Argonautes* : c'est l'exactitude de la description de l'embouchure de Phase.

« Les Argonautes, conduits par Argus, qui connaissait

ces parages, arrivèrent enfin à l'extrémité la plus reculée du Pont-Euxin et à l'embouchure du Phase. On plia la voile, on descendit l'antenne, on abattit le mât et l'on serra le tout dans l'intérieur du vaisseau; ensuite, on entra dans le *canal* du fleuve, dont les eaux écumantes cédaient en murmurant aux coups redoublés des avirons. On voyait s'élever à gauche le *mont Caucase* et la ville d'Æa; à droite était le *champ consacré à Mars*, où la toison, suspendue au haut d'un chêne, était gardée par un dragon qui veillait sans cesse.

» Jason, alors, prenant une coupe d'or remplie de vin pur, fit des libations dans le fleuve, en priant la Terre, les dieux tutélaires du pays, de lui être favorables et de le laisser aborder sous d'heureux auspices.

» — Compagnons, dit Ancée; nous naviguons sur le Phase, et nous voici arrivés en Colchide. Que chacun de nous réfléchisse à présent si nous devons tenter auprès d'Æétès la voix de la persuasion, ou s'il est quelque autre moyen d'obtenir l'objet de nos vœux.

» Tandis qu'il parlait, Jason, par le conseil d'Argus, ordonna que l'on fît avancer le navire dans *un marais voisin, couvert de joncs épais;* on y jeta l'ancre, et les héros passèrent la nuit dans le vaisseau, attendant avec impatience le lever de l'aurore, qui ne tarda point à paraître. »

Moins la ville d'Æa et la toison d'or pendue au haut d'un chêne, cette description est encore exacte aujourd'hui.

Le *Caucase* est toujours à la même place; *le champ de Mars* est la grande esplanade boueuse ou s'élève Poti; *la forêt* existe aussi épaisse aujourd'hui que du temps de Jason. Nous avions traversé *le canal*, et nous avons, en nous approchant de l'embouchure du Phase, signalé le

marais *rempli de joncs* où les Argonautes cachèrent leur vaisseau.

Seulement, comment Koutaïs peut-il être Æa, si Æa se voyait à l'embouchure du Phase et le dominait?

Mais cela ne me regarde pas, cher lecteur; je ne suis pas un *savant*.

Arrangez-vous avec d'Anville.

Enfin notre cayouque, — c'est le nom que l'on donne aux bateaux qui font la navigation du Phase, — notre cayouque aborda; un de nos bateliers descendit à terre, tira le bateau, et nous touchâmes enfin cette presqu'île tant désirée de Poti, dans laquelle nous commençâmes par entrer dans la vase jusqu'aux genoux.

Nous nous informâmes immédiatement du bateau.

Il était arrivé le 20 et reparti le 21, c'est-à-dire la veille du jour où nous étions.

Maintenant, le jour ou nous quitterions Poti était à la grâce de Dieu.

Je m'avançai, la tête basse, vers les dix ou douze baraques en bois qui constituent la ville.

Je n'osais pas regarder Moynet.

LX

POTI, VILLE ET PORT DE MER PAR OUKASE DE L'EMPEREUR ALEXANDRE II

Il n'y avait point de mal, au reste, à marcher tête basse; en marchant tête basse, on était obligé de regarder à ses pieds.

Je ne sais pas ce qu'était le champ de Mars du temps de Jason; mais, aujourd'hui, c'est un marais de boue tremblante, où l'on risquerait de disparaître tout entier, si l'on restait seulement une demi-heure à la même place.

En levant les yeux pour sauter un fossé, je vis devant moi, de l'autre côté du fossé, le prince rose, son nouker et ses trois hommes.

Mais, grand Dieu! dans quel état était la belle tcherkesse blanche! toute bigarrée de taches de boue!

Ce n'était plus notre beau prince rose d'un conte de fée, c'était le prince Léopard.

Il était consterné : le prince Bariatinsky n'était point sur le bateau.

Une chose le consolait cependant de cette absence : c'est que, si le prince y eût été, il l'eût probablement trouvé parti à son arrivée.

Il était enchanté de notre présence; nous allions naturellement lui tenir compagnie jusqu'au passage du prochain paquebot.

Cela me fit augurer que les distractions n'étaient pas grandes à Poti.

Je lui demandai comment ils avaient fait la route, et à quelle heure ils étaient arrivés.

Ils étaient arrivés à onze heures du soir, le prince et son nouker à cheval, ses trois hommes à pied.

— Vous n'avez donc pas trouvé de chevaux pour vos trois hommes? lui dis-je.

— Je ne sais pas s'il y en avait, me dit-il; mais y en eût-il eu, qu'ils n'eussent point voulu monter dessus.

— Et pourquoi n'eussent-ils pas voulu monter dessus? demandai-je.

— Parce que c'est leur *servitude* d'aller à pied, me répondit-il.

Je ne comprenais pas bien; je lui demandai, en conséquence, l'explication de ce mot *servitude*.

Les princes ont autour d'eux un certain nombre de vassaux qui, outre les redevances et les impôts, sont soumis à des servitudes personnelles.

Les uns doivent suivre le prince à cheval, c'est leur servitude.

Les autres doivent le suivre à pied, c'est leur servivitude.

Les autres doivent lui faire deux bottes de la jambe droite, c'est leur servitude.

Les autres doivent lui faire deux bottes de la jambe gauche, c'est leur servitude.

D'autres doivent chasser les mouches quand leurs maîtres mangent.

D'autres, leur gratter les pieds quand ils dorment.

Rien au monde ne forcera d'aller à pied celui qui doit suivre le prince à cheval.

Rien au monde ne forcera d'aller à cheval celui qui doit suivre le prince à pied.

Aucune puissance ne contraindra celui qui doit faire une botte de la jambe droite d'en faire une de la jambe gauche.

Aucune puissance ne contraindra celui qui doit faire une botte de la jambe gauche d'en faire une de la jambe droite.

Il n'y aura pas de menace ni de châtiment qui forcent le chasseur de mouches à gratter les pieds, ni le gratteur de pieds à chasser les mouches.

Le prince n'avait pas avec lui son chasseur de mouches, parce que c'était l'hiver.

Mais il avait son gratteur de pieds, attendu qu'il se faisait gratter les pieds en tout temps.

En Mingrélie et en Imérétie, où il n'y a pas de chemins praticables aux voitures, les femmes sortent à cheval comme les hommes, et portent de grands manteaux qui indiquent leur rang.

Le manteau de la reine Dadian, que j'ai eu l'honneur de voir à Saint-Pétersbourg, était rouge.

De même que les hommes ont leur suite, noukers et fauconniers, hommes à cheval et fantassins, les femmes ont la leur.

Elle se compose d'habitude, pour les princesses, d'un aumônier et de deux dames; plus, de cinq ou six hommes armés, tant à pied qu'à cheval; les prêtres font le coup de fusil en cas de besoin.

La reine Dadian avait douze dames d'honneur qui la suivaient presque toujours.

Elle avait, en outre, deux résidences : résidence d'hiver, résidence d'été.

Lougdidi était la résidence d'hiver, Gordi était la résidence d'été.

La Mingrélie était un petit royaume de trente mille familles, cent vingt mille sujets à peu près.

Il faut y joindre une partie de la Souanétie que l'on appelle la Souanétie du Dadian.

L'autre partie de la Souanétie est libre.

Enfin, une troisième partie de la Souanétie est la Souanétie des princes Dadichkilians.

C'est un de ces princes qui a assassiné le prince Ga-

garine, gouverneur de Koutaïs, il y a deux ou trois ans.

Dans cette portion du Caucase, qui s'adosse à l'Elbrouz, les haines sont féroces.

Un autre prince Dadichkilian, voulant faire une niche à son cousin, vint, la nuit, mettre le feu à sa maison.

Il y rôtit la grand'mère de son antagoniste.

Ce ne fut que le lendemain qu'il s'aperçut que la grand'mère de son antagoniste était aussi la sienne.

Il était trop tard, la bonne femme était brûlée.

Les Souanètes ne peuvent vivre que sur les hauteurs : les Russes ont essayé d'en faire une milice; mais, à peine dans la plaine, tous les miliciens sont morts de maladie.

Ils ont gardé la tradition chrétienne. Les Russes en ont baptisé plusieurs, et c'est dans une de leurs églises que l'on suppose la reine Tamara enterrée.

Comme chez les habitants du Valais, on trouve chez eux des crétins et des goitres.

Entre la Mingrélie et l'Abkasie existe un petit pays libre, et qui renferme deux mille familles à peu près.

On le nomme le Samourzakan.

Là se conserve avec fureur la tradition de la dette de sang.

Dans ces dernières années, un vieux prince du pays épousa une jeune fille; mais il avait un fils de l'âge de sa femme à peu près, et qui, comme don Carlos, devint amoureux de sa belle-mère; celle-ci, à ce qu'il parait, ne demeura point insensible à cet amour.

Le vieux prince, prévenu du commerce incestueux, renvoya sa femme à sa famille.

Cet outrage fit décréter la dette de sang.

Il y a de cela deux ans ou deux ans et demi à peine;

le vieux prince, son fils et sa femme vivent encore.

Mais trente-quatre personnes ont déjà été tuées dans les deux camps ennemis.

Nous avons, à propos des Souanètes, oublié un détail de mœurs.

Quand ils ont le nombre de filles qu'ils désirent, ils tuent toutes celles qui viennent ensuite, pour ne pas prendre la peine et ne pas faire la dépense de les élever.

De l'autre côté de la Mingrélie se trouve le Gouriel, moitié russe, moitié turc; les habitants de la partie russe eux-mêmes portent le turban avec la capote militaire. Ce sont les Tyroliens du Caucase. Ils chantent, avec des voix de fausset, des gargouillades qui ressemblent à celles de la Suisse.

La portion qui appartient à la Turquie est naturellement ennemie de la partie russe : il en résulte que de très-proches parents se détestent et se battent les uns contre les autres.

Tout cela, comme on le comprend bien, est d'une civilisation fort douteuse et d'une ignorance profonde. Au moment de la dernière guerre avec la Russie, les politiques de Maranne discutaient sur les événements; un prince presque centenaire, le Nestor de l'endroit, prit la parole et dit :

— Les Français, nous savons qu'ils se battent bien; mais c'est un peuple léger, nous en viendrons facilement à bout.

» Les Anglais, ce sont des marchands; l'argent est tout pour eux, c'est connu; avec de l'argent, nous les ferons se tenir tranquilles.

» Quant aux Autrichiens, ce ne doit pas être grand-

chose, car, depuis quatre-vingt-dix ans que j'ai ma connaissance, je n'en ai jamais entendu parler.

Quand le prince Dadian vivait, — le mari de la reine de Mingrélie, que j'ai vue à Pétersbourg, — la grande fête de l'année, Pâques, était célébrée d'une façon toute féodale.

Le prince régnant convoquait les princes du pays, et tous ensemble festoyaient pendant trois jours, sous un kiosque dans le genre turc.

Ils tenaient le centre de ce kiosque.

Dans les galeries circulaires s'établissaient les gentilshommes et les seigneurs.

Autour des gentilshommes et des seigneurs se formait un cercle de vassaux.

Enfin venaient les paysans de différentes catégories.

Chacun apportait, quelque rang qu'il eût, son pain, son vin et sa viande.

C'était magnifique et à bon marché.

Il y avait luttes, combats, courses à pied, courses à cheval. Toute la Mingrélie accourait là, hommes et femmes, avec leurs plus beaux costumes.

Nous avons dit que les femmes mingréliennes, surtout les blondes avec des yeux noirs et les brunes avec des yeux bleus, étaient les plus belles créatures du globe.

Nous avons raconté, comme les ayant vues à Cheinskaïa, les funérailles d'un pauvre diable : celles des princes sont magnifiques.

Si le mort a été tué à la guerre ou les armes à la main, des députations viennent le féliciter de la belle mort qu'il a faite; puis, après avoir félicité le cadavre, les députés félicitent la famille.

Les lamentations sont interminables, et, excepté chez les princes et les grands seigneurs, les veuves portent le deuil toute la vie.

Lorsque le dernier prince Dadian mourut, — le père de ce charmant enfant qui me donna son bonnet, — chaque parent et ami devait entrer dans l'église soutenu par deux hommes et plier sur ses jambes comme s'il défaillait; il devait hurler, crier, frapper sa poitrine, déchirer ses habits, donner enfin toutes les marques possibles de douleur.

Une chose bizarre résulta de cette coutume.

Le prince régnant d'Abkasie, Michel Chevivazkidze, se crut obligé, quoique ennemi mortel du défunt, de partager, extérieurement du moins, cette douleur comme voisin et comme parent.

Il entra dans l'église, soutenu par deux hommes, fit toutes les simagrées d'usage, cria, pleura, hurla.

Tout à coup on entendit aux environs de l'église des vociférations qui avaient, celles-là, le caractère de la sincérité : les hommes du prince étaient arrivés sur des chevaux volés aux Mingréliens, et les propriétaires des chevaux les avaient reconnus et les réclamaient; mais ils reçurent de la veuve l'ordre de ne pas persister, les intérêts vulgaires et privés devant disparaître devant le grand malheur qui frappait le pays.

Après la bataille de Tcholok, où les Mingréliens et les Russes, sous les ordres du prince Andronikof, battirent les Turcs, les vainqueurs se jetèrent, pour piller, sur le camp du pacha; un prêtre, qui avait pris sa part du combat et qui voulait prendre sa part du pillage, tomba par hasard sur la tente du trésorier; dans la tente était

un coffre avec sa clef à la serrure. Le prêtre ouvrit le coffre : il était plein d'or.

Le coffre était trop lourd pour que le prêtre l'emportât; d'ailleurs, on l'eût vu, et il ne voulait pas être vu. Il commença donc à enfoncer ses mains dans l'or et à en bourrer ses poches, ses goussets, sa poitrine. Il avait peut-être déjà une vingtaine de mille francs sur lui, lorsque les soldats arrivèrent.

— Venez, venez, mes amis! leur cria le prêtre, voilà de l'or, prenez-en à votre fantaisie; quant à moi, mes biens ne sont pas de ce monde.

Et il leur montra dédaigneusement le coffre, en faisant mine de se retirer.

Ce désintéressement si rare toucha les soldats jusqu'aux larmes.

— Eh bien, à la bonne heure! dirent-ils, voilà un brave homme de prêtre.

Et, comme une des plus grandes marques de tendresse que puisse donner, comme le plus grand honneur que puisse faire le soldat russe à l'homme qu'il aime ou qu'il admire est de le faire sauter entre ses bras, ils prirent le pope et le firent sauter jusqu'au plafond de la tente.

Mais alors, à leur grande stupéfaction, un phénomène s'opéra : le mouvement imprimé au prêtre fit jaillir de ses poches les trésors qui y étaient enfouis, et il tomba, sur les soldats qui le bernaient, une véritable pluie d'or.

D'abord, les soldats crurent à un miracle et ils redoublèrent d'activité; mais, lorsqu'ils virent qu'à un moment donné le pope ne rendait plus, ils commencèrent à comprendre que le miracle n'était qu'une restitution.

Chardin, qui voyageait en Perse et au Caucase il

y a près de deux cents ans, a trouvé, au XVII^e^ siècle, une Mingrélie qui ressemblait fort à la Mingrélie du XIX^e^.

Il raconte que, de son temps, un ambassadeur mingrélien, étant venu à Constantinople avec une suite de deux cents esclaves et faisant grande figure dans la capitale de la Turquie, vendait sa suite au fur et à mesure de ses besoins, si bien que, lorsqu'il partit, il lui restait à peine trois ou quatre domestiques pour le servir.

Chardin ajoute qu'un jour, ayant avisé chez un marchand de jouets d'enfants une petite trompette, et en ayant probablement trouvé le son agréable ou original, le même ambassadeur mingrélien l'acheta et en joua, tout en marchant, depuis le bazar jusque chez lui.

Le chevalier Gamba, dont la sœur existe encore et possède de grands biens en Mingrélie, faisait à rebours, en 1817 et 1818, au Caucase, le même voyage que je viens d'y faire en 1858 et 1859, c'est-à-dire qu'il allait de Poti à Bakou et de Bakou à Kislar, tandis que, moi, je suis venu de Kislar à Bakou et de Bakou à Poti. Il raconte qu'un prince du Gouriel, émerveillé d'une représentation donnée par des saltimbanques allemands, et à laquelle il avait assisté, leur avait fait concession d'une centaine d'arpents de terre et d'une douzaine d'esclaves, à la condition que, trois fois par semaine, ils viendraient faire leurs exercices à sa cour, et qu'ils enseigneraient à ceux de ses esclaves qui auraient des dispositions pour cet exercice à danser sur la corde.

Maintenant, où en étais-je resté lorsque je me suis laissé entraîner à tout ce bavardage?

Je m'en souviens : nous venions de rencontrer notre cher prince rose, devenu le prince tigré.

LXI

L'HÔTEL AKOB.

Le prince, arrivé de la veille à Poti, était déjà installé.

Il avait trouvé une chambre chez un boucher-épicier — je ne vous dirai pas dans quelle rue, il n'y a pas encore de rue à Poti — dont la baraque en bois s'élevait à une centaine de pas des bords du Phase.

On la voyait de l'endroit où nous étions.

Le boucher-épicier avait encore une chambre vacante; elle serait pour moi seul, qui avais besoin de travailler; le prince partagerait la sienne avec Moynet.

Grégory coucherait où il pourrait; il était du pays : tant pis pour lui! pourquoi en était-il?

Sur ces entrefaites, un jeune et beau garçon boucher qui guettait de sa porte les voyageurs, comme une araignée guette les mouches du coin de sa toile, nous ayant vus débarquer et causer avec le prince, était venu, son bonnet pointu à la main, joindre ses instances à celles du prince.

J'insistais beaucoup pour que Grégory fît son prix avant que nous nous installassions chez le beau boucher; je ne crains rien tant que les baraques : non-seulement on y est naturellement plus mal que dans un bon hôtel, mais, en général, on y paye plus cher.

Grégory répondit que c'était une précaution inutile,

et qu'un Géorgien était incapable d'abuser de notre position.

C'était son second mouvement de paresse depuis Maranne : il devait nous réussir encore plus mal que le premier.

Il est vrai que nos scopsis, pressés de s'en retourner, nous pressaient de choisir un endroit où déposer nos caisses.

Ce n'était pas une petite affaire que nos caisses : nous en avions treize.

Nous nous acheminâmes donc, le prince Salomon Ingheradzé en tête, vers notre future demeure.

Je remarquai que, quand je continuais de l'appeler prince, Grégory l'appelait déjà Salomon tout court.

Je voyais sans cesse cette familiarité entre inférieurs et supérieurs, et m'en étonnais toujours.

Nous allâmes marchant avec la plus grande précaution, exécutant des cercles comme un cheval qui court à la plate-longe, passant sur des planches jetées en travers de ruisseaux pleins d'eau, faisant enfin par nos zigzags près d'un quart de lieue pour franchir un espace de cent pas à vol d'oiseau.

Des cochons grouillaient de tous les côtés dans cette mare immense.

Poti est le paradis terrestre des cochons.

A chaque pas, on était obligé d'en écarter un du pied ou du fouet. Le cochon s'écartait en grognant; il semblait dire :

— Que viens-tu faire ici ? Tu vois bien que je suis chez moi.

En effet, il y était, chez lui, et jusqu'aux oreilles même.

Nous arrivâmes enfin chez maître Akob, lisez Jacob ; était assez juif pour que nous ne lui fassions pas tort du J.

La maison mérite une description toute particulière. Si vous la reconnaissez à ma description, cher lecteur, et que, l'ayant reconnue, vous n'y entriez pas, je vous aurai rendu un service. Si vous y entrez, la connaissant, vous êtes plus qu'un imprudent, vous êtes un téméraire.

C'est une baraque en bois, à laquelle on arrive par quatre ou cinq marches ; au haut de ces marches se prolonge un balcon en sapin, sans parapet : il y en aura probablement un, quelque jour, de toute la longueur de la façade.

Cette façade est trouée d'une porte et de deux fenêtres ; la porte fait le milieu des deux fenêtres.

En entrant par cette porte, on a :

Au premier plan, à gauche, le magasin d'épicerie ;

Au premier plan, à droite, le cabaret ;

Puis, séparant le premier plan du second, un poteau auquel pendent des débris de viande ;

Au second plan, à gauche, des ballots ;

Au second plan, à droite, un tas de noix sèches montant du parquet jusqu'au plafond ;

Puis un corridor ;

Dans ce corridor, deux portes sans serrure, fermant avec des cordes et des clous.

Dans les chambres — dont le plancher à claire-voie donne sur un cloaque où les cochons de la maison et des maisons voisines se retirent la nuit — pour tout ameublement se trouvent un lit de camp, un poêle de fonte, une table boiteuse et deux tabourets de bois.

La chambre de droite m'était, comme je l'ai dit, destinée.

Celle de gauche, déjà occupée par le prince, devait être partagée par lui avec Moynet.

Chacune de ces chambres valait dix kopeks par jour, grandement payée.

L'autre façade de la maison, ornée d'un balcon pareil à celui par lequel on entrait, donnait sur une sentine boueuse décorée du nom de cour.

Une poutre, posée longitudinalement au bas de cinq marches, conduisait, de ces cinq marches, comme un pont jeté sur un marais, à un hangar servant d'écurie et de cuisine, occupé par les chevaux des voyageurs et par un homme y établi à domicile, faisant fondre du matin au soir de la graisse de mouton, autrement dit du suif.

C'était là qu'il fallait demeurer, c'était là qu'il fallait vivre.

Je fis déposer nos treize colis dans l'arrière-boutique, compartiment des ballots, et je donnai seize roubles, prix convenu, à nos bateliers, plus deux roubles pour eux.

Ils me soutinrent que nous étions convenus de prix à vingt-quatre roubles.

Par bonheur, le prince Ingheradzé était au courant du marché; je l'appelai, il vint, me donna raison et chassa mes deux drôles.

Ils s'en allèrent en pleurant.

Vilaine race! heureusement qu'elle ne se reproduit pas.

Je m'installai dans ma chambre, et, présumant, malgré la promesse faite d'un bateau pour le surlendemain,

que j'en avais là pour une semaine au moins, je me préparai à avancer autant que je le pourrais mon *Voyage au Caucase*.

En conséquence, je tirai du nécessaire plume, encre et papier.

Après quoi, par l'entremise de Grégory, je fis appeler le jeune Jacob, c'est-à-dire le beau boucher qui était venu nous faire ses offres de service.

Il vint, le sourire sur les lèvres. Il faut lui rendre cette justice, il avait un sourire charmant.

Je lui demandai ce qu'il pouvait nous donner à dîner.

— Tout ce que vous voudrez, répondit-il.

Nous connaissions la phrase.

Elle signifiait, à Poti, exactement la même chose que partout où nous l'avions entendue.

C'est-à-dire qu'il n'y avait absolument rien dans la maison que les restes de viande pendus au poteau.

Ces restes de viande étaient bons à faire de la soupe aux chiens.

— En voulez-vous d'autre? nous demanda Jacob fils.

— Certainement, j'en veux d'autre, répondis-je.

— Dans dix minutes, vous en aurez.

En effet, cinq minutes après, j'entendis un certain mouvement dans la cour. Je regardai par la fenêtre : deux hommes traînaient par les cornes un bélier qui se défendait de son mieux.

J'étais dans le pays des béliers; mais celui-là, par malheur, n'était pas le bélier Chrysomallon, — lisez Toison d'or, — quoiqu'il eût l'air, par la longueur de ses cornes et l'épaisseur de son poil, d'être son contemporain.

Malgré son grand âge, on l'égorgea, on le dépouilla, on le dépeça et l'on vint me chercher pour me dire de faire mon choix.

C'était là l'autre viande promise par la maison Jacob et fils.

Malgré ma répugnance à manger d'une bête que je venais de voir vivante, je choisis un filet et je dis à Grégory de préparer une broche en bois pour faire cuire le schislik.

Six heures du soir approchaient, et, depuis le matin, nous n'avions rien pris qu'un morceau de pain et deux ou trois verres de vin.

J'allai moi-même à la cuisine, c'est-à-dire à l'écurie.

Là, je trouvai mon marchand turc, mon homme à la poule et au tromblon. Il faisait son dîner ni plus ni moins qu'un simple mortel.

Je lui dis ce qu'on dit à un lecteur de journal dans un café, quand on désire lire à son tour le journal qu'il tient :

— Après vous, monsieur, *le Constitutionnel ?*

Il me montra sa poule qui cuisait, comme pour me dire : « En voulez-vous ? »

Je lui montrai mon mouton qui allait cuire, comme pour lui demander : « Le cœur vous en dit-il ? »

Je le remerciai et il me remercia.

Dans dix minutes, le foyer serait libre, et je pourrais en disposer à mon tour.

Je rentrai dans la chambre de Moynet et trouvai notre prince rose dînant en tête-à-tête avec son nouker.

C'était curieux de les voir dîner.

Ils avaient entre eux deux un plat de schislik.

Pas d'assiettes, pas de couteaux, pas de fourchettes.

Ils prenaient avec les doigts les morceaux qui leur convenaient, en mangeaient la viande, et remettaient les os et les tendons dans l'assiette.

Il vint un moment où la viande de tous les morceaux fut mangée.

Alors, ils repiquèrent sur les morceaux où restaient les tendons, s'inquiétant peu qui avait mangé la viande absente.

Au fur et à mesure que les tendons étaient rongés, ils rejetaient les os dans l'assiette.

Enfin, ils en vinrent à sucer les os.

Le soir, le prince se coucha tout habillé, moins ses bottes; son esclave entra et se mit à lui gratter les pieds.

Tout cela est barbare, me direz-vous.

Soit; mais tout cela est primitif, tout cela a les hautes qualités de la barbarie. Le jour où la civilisation mettra la main sur ces hommes, elle passera en même temps le niveau sur leur tête.

Ce jour-là, ils porteront des habits noirs, des cravates blanches et des chapeaux ronds.

Ce jour-là, ils perdront la dorure de leurs armes et l'or de leur cœur.

Pendant que le prince s'endormait en se faisant gratter les pieds, je travaillais.

Ma chambre, je l'ai dit, était chauffée par un poêle de fonte.

C'était un grave inconvénient.

Au moindre feu que j'y faisais, il rendait une chaleur tellement intense, que j'étais obligé de tout ouvrir.

Le froid entrait immédiatement par les portes et par les fenêtres, et j'étais gelé.

Mais il fallait choisir entre la gelée et l'asphyxie.

Je pris une de mes cuvettes de cuivre achetées à Kasan, je l'emplis d'eau et la mis sur le poêle.

Cette précaution rendit mon atmosphère plus respirable.

Enfin, je me couchai à mon tour.

Mais une chose me préoccupait en me couchant.

C'était le bruit que j'entendais sous mes pieds.

J'ai dit que la maison de maître Jacob était bâtie pour ainsi dire sur des tréteaux.

J'avais donc sous mon plancher un grand espace vide.

Ce plancher, je l'ai dit encore, était à claire-voie.

Dans cet espace vide s'étaient réfugiés tous les porcs des environs. Il y célébraient une noce.

A peine fus-je couché, que le tapage, auquel, tant que je travaillais, ma préoccupation d'esprit m'avait empêché de prêter une trop grande attention, devint insupportable.

C'étaient des grognements, des grouinements, des cris en fausset, des mouvements inattendus et saccadés, qui ne s'interrompaient que pour recommencer avec plus de fureur.

J'enrageais de colère, j'étais brisé de fatigue, et je ne pouvais pas dormir.

Enfin, une idée lumineuse me traversa le cerveau.

J'avais de l'eau sur mon poêle : la chaleur du poêle l'avait chauffée à quatre-vingts degrés, mon plancher était à claire-voie.

Je me levai, je pris ma cuvette de cuivre, j'avisai l'en-

droit où se tenaient les époux, et, à travers une des fentes du plancher, je leur versai une douche d'eau bouillante.

Ils jetèrent des cris féroces et s'enfuirent dans la cour.

Le reste des convives les suivit.

Tout rentra donc dans le repos, ou à peu près, et je m'endormis.

LXII

LES PLAISIRS DE POTI

Le lendemain, nous tâchâmes de prendre, au bureau des bateaux à vapeur, des renseignements précis sur l'arrivée et le départ des paquebots.

Le directeur était à la chasse et ne reviendrait que le soir.

Le soir, nous retournâmes chez le directeur.

Il était rentré très-fatigué et dormait.

Le lendemain, nous y retournâmes.

Il ne pouvait rien affirmer.

Peut-être viendrait-il un bateau à vapeur le lendemain, peut-être le surlendemain, peut-être dans huit jours ; mais, en somme, il n'y avait de certains que les bateaux du 7 et du 21.

Et encore, quand il y avait mauvais temps, comme Poti est un port de mer sans port ni rade, les bateaux à vapeur continuaient-ils leur chemin sans s'arrêter, le petit bateau qui conduit au grand n'osant pas se mettre en mer.

Dans aucun cas, que le temps soit bon ou mauvais, le paquebot ne peut s'approcher de la côte de plus de deux verstes.

De sorte que nous étions indéfiniment accrochés à Poti.

Nous cherchâmes dans tout le port si nous ne trouverions point quelque barque turque qui pût nous transporter à Trébizonde. Il y avait eu bon vent la nuit, et tout ce qu'il y avait de barques avait appareillé.

Rien n'est moins sûr que ces barques; mais, pour quitter Poti, nous eussions tout risqué.

Souvent, lorsqu'elles transportent des voyageurs, que ces voyageurs paraissent bons à piller, le patron et l'équipage profitent du premier grain qui souffle, — et dans la mer Noire, au mois de janvier, les grains ne sont pas rares, — profitent, disons-nous, du premier grain pour échouer sur les côtes du Lazistan, dont les habitants sont tous des marchands d'hommes, des pillards et des bandits; on simule une résistance, à la suite de laquelle on livre les voyageurs; puis, les voyageurs livrés et vendus, le patron et l'équipage partagent avec les bandits, au marc le franc.

Mais nous étions trois parfaitement armés, nous pouvions renouveler à Poti les munitions qui nous avaient manqué sur le Phase, et, dans le cas où nous eussions pris une barque turque, nous étions bien décidés à surveiller toute manœuvre tendante à nous rapprocher de la côte.

Au reste, nous n'avions pas même à combattre cette préoccupation : il n'y avait pas de barque.

Nous avions, nous et les habitants de Poti se fournis-

sant à la boucherie de maître Jacob, mangé le bélier tué de la veille.

Un nouveau bélier fut amené, tué et dépecé pour fournir à la consommation du jour.

Je demandai si, pour varier un peu la nourriture, nous ne pouvions pas manger un de ces cochons qui m'avaient, en faisant la noce, empêché de dormir pendant la première nuit de mon séjour à Poti.

On me répondit par une telle somme d'objections, que je résolus de faire comme Alexandre, c'est-à-dire, ne pouvant pas dénouer le nœud gordien, de le couper.

Je pris ma carabine chargée à balle et me plaçai sur le perron.

Je n'avais que l'embarras du choix : plus de trente porcs noirs et hérissés de poils comme des sangliers sauvages, se délectaient tout autour de moi dans la fange qui fait le sol de Poti.

Ce sol, vu la pluie qui était tombée depuis notre arrivée, allâit se détrempant de plus en plus.

J'avais eu un instant l'idée, pour circuler au milieu de cette boue, de me faire faire des raquettes pareilles à celles dont les Kamtschadales se servent pour marcher sur la neige.

Je choisis donc, au milieu des trente porcs, celui qui me convenait le mieux, et, tout en causant avec le prince Ingheradzé, je mis en joue mon cochon et lui envoyai une balle.

L'animal poussa un cri et s'aplatit.

Après quoi, je rentrai tranquillement dans ma chambre.

Le propriétaire du porc, quel qu'il fût, viendrait en réclamer le prix ; si ce prix était raisonnable, je le paye-

rais; s'il était trop élevé, nous irions devant arbitres.

Le propriétaire vint, en effet, et réclama quatre roubles.

Le prince discuta pour moi, et l'affaire s'arrangea moyennant trois roubles.

C'était douze francs : le porc pesant une trentaine de livres, c'était de la chair à six ou sept sous la livre; il n'y avait trop rien à dire.

Au milieu des cinq ou six familiers de la maison Jacob, qui vivaient de la maison, comme cela se pratique en Orient, ceux-ci allumant le poêle, ceux-là balayant les corridors, ceux-là faisant chauffer le samovar, ceux-là nettoyant les pipes, ceux-là, enfin, dormant, il y en avait un qui se distinguait par son activité et sa vigilance.

C'était un beau et vigoureux garçon de vingt-deux ou vingt-trois ans, nommé Vasili.

Je le chargeai de l'apprêt de notre porc.

Il ne parut pas embarrassé le moins du monde : il amassa une certaine quantité de paille dans la cour, prit l'animal, le coucha délicatement dessus, le recouvrit de paille et le flamba.

Puis, le porc flambé, il le gratta avec son kandjar, l'ouvrit et le vida.

Quant à lui demander d'en faire du boudin et des saucisses, c'eût été trop exiger de lui.

Aussi, le porc ouvert, nettoyé, lavé, pendu par une patte, Vasili fut-il reconnu avoir fait, et intelligement fait, tout ce qu'il lui était possible de faire.

Au reste, à la suite de la distraction que venait de nous donner Vasili par la flambaison et l'autopsie de son porc, un spectacle assez curieux nous attendait.

Les sons d'un tambour arrivaient jusqu'à nous.

Il ne fallait pas négliger les distractions : à Poti, les distractions sont fares.

Nous passâmes du balcon de la cour au balcon de la rue.

Un pauvre diable qui fait, au son du tambour, les annonces à Poti, s'arrêtait — je ne dirai pas à chaque carrefour, il n'y a pas de carrefours à Poti; je ne dirai pas à chaque coin de rue, il n'y a pas plus de rues que de carrefours — s'arrêtait devant chaque maison, — il y en a quinze ou seize, sa tournée était donc bientôt faite, — battait un roulement, et lisait une pancarte que les habitants de la maison, attirés sur leur porte par le bruit, écoutaient avec assez d'indifférence.

Et cependant cette annonce ne manquait pas d'intérêt pour eux; elle devait surtout flatter éminemment leur orgueil.

Un arrêté de l'empereur déclarait qu'à partir du 1er janvier 1859, Poti était décidément une *ville*.

Un arrêté pareil avait annoncé, deux ans auparavant, que Poti était décidément un *port*.

On a vu quel port est Poti, malgré l'arrêté de Sa Majesté l'empereur.

Nous verrons dans deux ans quelle ville sera Poti.

Mais ce qu'il y avait de curieux, ce n'était pas précisément l'emphatique annonce qui était faite, c'était le malheureux qui la faisait.

Tant qu'il marchait dans cette fange qui compose le sol de Poti, cela allait encore : en s'aidant des pierres semées, des poutres tendues, des monticules formés, il arrivait encore, après des méandres sans fin, à atteindre l'endroit où il devait faire sa proclamation.

Seulement, pendant sa proclamation, il enfonçait graduellement dans la boue, où il eût fini par disparaître, si, en général, il ne s'était pas arrêté à son tambour qui faisait obstacle.

Alors, on allait à lui, et, à l'aide de la main, de bâtons et de cordes, on finissait par le tirer de sa gaîne.

Après quoi, il se remettait en route, et allait faire plus loin une autre proclamation.

Nous étions donc rassurés désormais. Poti était une ville, nous avions le droit d'exiger de Poti tout ce que l'on exige d'une ville.

Nous en exigeâmes d'abord de l'huile et du vinaigre.

Ce fut une chose difficile à se procurer; mais, enfin, on trouva un bocal de pickles anglais et un flacon d'huile de Lucques.

Le poivre était plus rare et donna beaucoup plus de peine; enfin, je découvris dans une bouteille, chez le pharmacien, des boulettes qui ressemblaient à du poivre en grains.

Je mordis dedans. Je ne m'étais pas trompé : c'était du poivre.

Je voyais voltiger des quantités de pigeons ramiers, et j'entendais chanter des multitudes de merles.

Je mis un fusil aux mains de Moynet et de Grégory, je les invitai à prendre un bateau et à aller faire une chasse dans l'île.

Moynet prit son album sous un bras, son fusil sous l'autre, et partit avec Grégory.

J'avais une prétention étrange : c'était de fêter l'inauguration de Poti comme ville, en donnant au prince

Ingheradzé et à mon marchand turc le meilleur dîner qui eût jamais été confectionné à Poti.

Grâce à la chasse que j'avais déjà faite, j'avais à ajouter au mouton de la veille, dont j'avais fait garder le filet, le porc que j'avais tué le matin, du balcon de notre hôtel.

En outre, je comptais bien sur une douzaine de merles et deux ou trois canards sauvages, du fait de Moynet et de Grégory.

En cherchant bien, on trouverait deux poulets et des œufs.

J'avais en outre, en retournant notre cuisine, reconnu une espèce de double fond où une main amie avait, à mon départ de Moscou, fourré deux ou trois boîtes de conserves.

Je les ouvris. Les unes contenaient des légumes pour potage à la julienne, l'autre des haricots verts et des flageolets.

J'arrêtai d'avance ma carte, sauf la modification que pouvaient y apporter Moynet et Grégory, en supposant que Moynet et Grégory fissent buisson creux.

Dans ce cas, le rôti de gibier serait remplacé par un rôti de porc.

Deux heures après, Moynet et Grégory revenaient avec douze merles, deux canards et trois pigeons ramiers.

Vasili, de son côté, s'était procuré deux jeunes poulets et deux douzaines d'œufs.

J'étais donc en mesure.

Laissez-moi causer un peu cuisine avec vous, cher lecteur, en attendant ce fameux livre du *Cuisinier pratique* que je vous ferai un jour.

Vous aussi, vous pouvez vous trouver sur une plage dénuée de toute chose, et il n'y a pas de mal, lorsque l'on s'aventure dans une ville proclamée ville par l'empereur de Russie, d'étudier un peu son Robinson Crusoe de 1859.

Voici la carte du dîner d'inauguration de Poti comme ville :

POTAGE

Julienne.

RELEVÉ DE POTAGE

Chou au porc frais.

ENTRÉES

Schislik, avec amélioration.
Rognons de porc sautés au vin.
Poulets à la provençale.

ROTI

Deux canards et douze merles.

ENTREMETS

Flageolets à l'anglaise;
Œufs brouillés au jus de rognons.

SALADE

Haricots verts.

DESSERT

Noix sèches, thé, café, vodka.
Premier service : Vin de Mingrélie.
Deuxième service : Vin de Kakétie.
Troisième service : Vin de Gouriel.

Convenez que, pour des affamés de trois jours, c'était à faire venir l'eau à la bouche.

Maintenant, passons au procédé et détaillons la préparation de quelques-uns des plats que nous venons d'énumérer.

D'abord, expliquons comment je comptais faire, sans bœuf, le bouillon dont j'avais la prétention de mouiller ma julienne.

Un entre-côte de mouton et une vieille poule bouillaient déjà depuis deux heures, lorsque Moynet et Grégory revinrent de la chasse avec leurs deux canards, leurs douze merles et leurs trois pigeons ramiers.

Pendant que l'on plumait les pigeons ramiers, je pris mon fusil et tuai un corbeau.

Ne méprisez pas le corbeau comme chair à bouillon, cher lecteur, vous ne savez pas ce que vous mépriseriez.

Un corbeau dans un pot-au-feu vaut deux livres de bœuf, croyez-en un chasseur; seulement, il faut, non pas le plumer comme un pigeon, mais le dépouiller comme un lapin.

Je mis le corbeau et les trois ramiers dans la marmite, et laissai réduire en mijotant.

Puis, quand le bouillon eut atteint les deux tiers de sa force, je pris un magnifique chou pommé, je fonçai la casserole de bandes de porc entrelardé, de manière que le chou en fût cuirassé de tous les côtés, ayant soin que la casserole présentât seulement un intervalle de dix centimètres entre le cuivre et le chou.

Cet intervalle fut rempli de bouillon une première fois; puis Vasili, placé, une cuiller à pot à la main, à portée à la fois de la marmite et de la casserole, fut

chargé, au fur et à mesure que le bouillon de la casserole s'épuiserait, de le remplacer par le bouillon de la marmite.

Tout au contraire du pot-au-feu, qui devait mijoter, le chou devait être mené à grands bouillons.

Vasili remplit sa mission en homme qui n'eût fait que cela toute sa vie.

Le chou, une fois cuit, devait être servi sur le lard, et le bouillon de la casserole devait aller renforcer celui de la marmite.

C'était dans celui de la marmite que Moynet devait faire revenir les légumes conserves de la julienne.

Maintenant que vous savez comment, en pareille circonstance, vous devez, cher lecteur, faire votre potage et votre relevé de potage, passons au schislik *avec amélioration*. Vous savez comment se fait le schislik, n'est-ce pas?

Voici l'amélioration que j'avais inventée :

Au lieu de couper le filet par morceaux de la grosseur d'une noix, je le laissais dans toute son intégrité.

Je l'enfilais à une baguette dans le sens de sa longueur;

Je le saupoudrais convenablement de sel et de poivre;

Je plaçais sur un pavé une des extrémités de la baguette;

Je mettais l'autre extrémité à la main gauche de Vasili;

J'armais sa main droite du kandjar le mieux affilé de tous mes kandjars;

A mesure que la surface du filet rissolerait, Vasili couperait en longueur cette surface, en lui donnant l'épaisseur de deux ou trois centimètres;

Puis, pendant que l'on servirait cette première surface enlevée, il saupoudrerait de sel et de poivre la surface mise à vif par l'ablation de la croûte supérieure, et remettrait le reste sur le feu;

Le rôti dûment rissolé, il enlèverait de nouveau et avec la même précaution la surface, qu'il ferait servir chaude comme la première, et ainsi de suite, jusqu'à la fin.

Les délicats mangeraient ces rissoles de viande avec du beurre frais et du persil haché.

Voilà pour le schislik avec amélioration.

Venaient ensuite les rognons de porc sautés au vin.

Je crois que tout le monde sait faire les rognons sautés au vin; nous disons les rognons en général. parce que nous ne nous servions de rognons de porc qu'à défaut de rognons de bœuf ou de rognons de mouton.

Consignons ici un fait peut-être assez inconnu : c'est que les rognons de mouton, meilleurs à la brochette que les autres rognons, leur sont inférieurs avec la sauce au vin.

Cependant, comme un voyageur peut se trouver, dont l'éducation n'ait pas été tournée vers la science culinaire, disons-lui en deux mots comment, en manquant à peu près de tous les condiments nécessaires à une bonne sauce au vin, il pourra faire un plat, sinon superfin, du moins très-mangeable.

Il fera frire son beurre presque roux, y jettera une poignée d'oignons hachés, — il est rare qu'il y ait trop d'oignons; il laissera frire ses oignons; pendant ce temps, il taillera ses rognons en morceaux de l'épaisseur d'une pièce de cinq francs; s'il répugne comme moi à toucher

la viande avec ses doigts, il roulera ses rognons dans une serviette, où d'avance il aura jeté deux ou trois cuillerées de farine.

Les rognons en sortiront poudrés à blanc. Il mettra ses rognons dans la poêle, où seront déjà le beurre et les oignons. Il tournera avec une cuiller de bois jusqu'à ce que les rognons soient au quart de leur cuisson.

Alors, il prendra une bouteille de vin rouge,— les gros vins sont excellents pour cette sorte de sauce, — et en versera hardiment la moitié, les deux tiers, la totalité même, si la quantité de rognons coupés en tranches comporte la totalité de la bouteille; puis il laissera cuire en tournant sur bon feu pendant dix minutes à peu près.

A la cinquième minute, il salera et poivrera; à la huitième minute, il jettera dans ses rognons plein le creux de la main de persil très-fin; pour qu'il conserve son goût, il est important qu'il ne bouille que deux minutes.

Enfin, au moment de servir, on enlèvera et mettra dans un récipient quelconque six ou huit cuillerées de cette sauce, qui doit avoir la consistance et la couleur d'une crème au chocolat battue. Cette sauce est destinée à donner de la couleur et du corps aux œufs brouillés.

Maintenant, passons aux poulets à la provençale, que je recommande comme la chose la plus prompte et la plus facile à faire.

Si vous êtes restreint pour l'huile, c'est-à-dire si vous vous trouvez dans le cas où nous nous trouvions, procurez-vous de la graisse de porc, nommée saindoux.

Excepté dans les pays purement mahométans, vous en trouverez partout.

Faites frire votre saindoux à la poêle ou à la casserole.

Découpez votre poulet par morceaux, comme vous feriez s'il était cuit et que vous voulussiez le servir par petites portions à vos convives. Roulez ces morceaux, comme vous avez fait de vos rognons, dans une serviette blanchie de farine. Mettez-les dans votre friture au moment où elle a cessé de crier. Laissez-leur le temps de prendre une belle couleur dorée, et occupez ce temps à hacher une gousse d'ail et une poignée de persil.

Lorsque vos morceaux de poulet seront cuits et rissolés à point, dressez-les dans un plat creux, salez et poivrez. Substituez à votre friture un demi-verre d'huile d'olive ; davantage, si besoin est ; faites frire l'huile à son tour, saisissez le moment où elle bout sans être brûlée, jetez-y votre ail et votre persil hachés ensemble ; trois secondes après, versez le tout sur votre poulet dressé, et servez bouillant.

Vous voyez que tout cela est d'une simplicité biblique ; c'est la cuisine du paradis terrestre.

Pour le rôti, vous trouverez partout une ficelle ou un clou. Le rôti est meilleur pendu à une ficelle que cuit avec une broche passée dans le corps et qui lui fait perdre son jus par deux ouvertures.

Quant aux flageolets à l'anglaise, rien de plus simple : vous les faites bouillir à grande eau, jusqu'à ce qu'ils soient cuits ; vous les égouttez sûr l'écumoire ou dans une passoire ; si vous n'avez ni écumoire ni passoire, — je parle pour les voyageurs, — dans un linge blanc, et vous les versez bouillants sur une montagne de beurre pétrie de sel, de poivre, de persil et de civette, si vous en avez.

La chaleur des haricots suffira à fondre le beurre.

La confection des œufs brouillés est un peu plus compliquée, mais néanmoins très-facile.

Sur douze œufs, vous avez jeté six blancs et laissé six œufs entiers ; dans ces œufs, vous avez versé la valeur de deux cuillerées d'eau, — cet appendice est indispensable pour donner de la légèreté à vos œufs, — vous ajoutez votre sauce de rognons et vous battez le tout, en ayant soin de vous rappeler, quand vous salez et poivrez, que votre sauce de rognons est déjà salée et poivrée. — Ne mettez ni oignon ni persil, votre sauce en contient une quantité suffisante.

Vous jetez, en même temps que vos œufs, un gros morceau de beurre dans la casserole.

Puis vous tournez sans cesser un instant votre mouvement de rotation, jusqu'à ce que vos œufs soivent convenablement pris.

N'oubliez pas, surtout, qu'ils continuent de prendre sur le plat, et qu'il est urgent, à cause de cette condensation postérieure, de les y verser un peu liquides.

Mais le beurre ! me direz-vous; comment se procurer du beurre frais dans un pays où, par exemple, on ne fait pas de beurre?

Partout où vous trouverez de bon lait, partout vous pourrez faire votre beurre vous-même. Il vous suffira de remplir une bouteille aux trois quarts et de la boucher, puis vous la ferez secouer violemment pendant une demi-heure. Au bout d'une demi-heure, pour trois quarts de bouteille de lait, vous aurez une motte de beurre de la grosseur d'un œuf de dinde.

Étant frais, à l'aide de secousses réitérées, il passera en s'allongeant à travers le goulot de la bouteille.

Le thé, vous savez le faire, n'est-ce pas ?

Quant au café, il se fait de deux façons, à la française ou à la turque.

Pour le faire à la française, il y a dix mécaniques de formes différentes. La meilleure de toutes ces mécaniques est, à mon avis, la chausse de nos grand'mères. Mais toutes ces mécaniques peuvent vous manquer, et même, si simple qu'elle soit, la chausse de nos grand'mères peut ne pas se trouver sous votre main.

Alors, vous ferez votre café à la turque; c'est bien plus simple et, selon moi, c'est meilleur.

Vous faites bouillir votre eau dans un marabout.

Vous mettez autant de cuillerées à café de café pilé au mortier et réduit en poudre aussi impalpable que possible, et autant de cuillerées de sucre râpé que vous voudrez avoir de tasses pleines.

Et vous laisserez votre marabout jeter trois gros bouillons; après quoi, vous verserez le café bouillant dans les tasses.

En quelques secondes, le marc se précipitera de lui-même au fond par sa propre pesanteur, et vous pourrez boire un café aussi clair et plus savoureux que s'il était filtré.

Il va sans dire que le prince Ingheradzé et notre marchand turc déclarèrent n'avoir jamais fait un dîner pareil.

Quant à Moynet et à Grégory, ils n'avaient rien à apprendre à l'endroit de ma cuisine, Moynet ayant triomphé, comme mon lieutenant, dans trois ou quatre victoires obtenues par moi sur le champ de bataille culinaire à Saint-Pétersbourg, à Moscou et à Tiflis.

LXIII

CHASSE ET PÊCHE

Pour faire prendre patience à Moynet, qui devenait un chasseur enragé, je proposai pour le lendemain une battue, et pour le surlendemain une pêche.

Grâce à l'influence qu'avait sur la population de Poti le prince Ingheradzé, nous pûmes nous procurer pour le lendemain une douzaine de rabatteurs, y compris son nouker, ses deux hommes pour accompagner et son gratteur de pieds.

Il va sans dire que, grâce aux boues de Poti, notre cher prince rose devenait de plus en plus le prince tigré.

Je me demandais dans quel état serait sa tcherkesse, si le prince Bariatinsky tardait encore dé cinq à six jours.

Le terrain de chasse n'était pas éloigné; il n'y avait qu'un bras du Phase à traverser, et nous étions dans ce qu'en France nous appelons une jeune vente.

Il y avait trois ou quatre ans, à peu près, que la futaie avait été coupée; c'était, pour la plume surtout, un tirer magnifique.

Nous montâmes dans deux bateaux, et, au bout de dix minutes de navigation, nous débarquâmes au bord de la forêt.

Je fis expliquer par Grégory à nos rabatteurs comment j'entendais la chasse. Nous nous plaçâmes, le prince, Moynet, Grégory et moi, sur une ligne; nous

donnâmes le commandement de l'aile droite au nouker du prince, le commandement de l'aile gauche à Vasili, dont je reconnaissais de plus en plus l'intelligence, et la chasse commença.

Au bout d'une heure, nous avions tué deux lièvres, deux faisans et un chevreuil.

Ainsi la Colchide, où l'on avait tant de peine aujourd'hui à faire un dîner de troisième ordre, avait fourni à la gourmandise de l'Europe un de ses gibiers les plus estimés et deux de ses fruits les plus savoureux.

Jason en avait rapporté le faisan, et Lucullus la pêche et la cerise.

Le faisan reste seul aujourd'hui ; nulle part, sur ma route du moins, je n'ai rencontré le pêcher et le cerisier.

Le comte Voronzof — chaque grand homme a sa manie — le comte Voronzof, qui était un jardinier de premier ordre, avait fait un magnifique jardin à Poti : les orangers, à ce qu'il paraît, y étaient surtout splendides ; mais, dans la dernière guerre, les Turcs, qui s'emparèrent d'une partie du Gouriel et de la Mingrélie, le ruinèrent de fond en comble.

On n'a point songé à le rétablir depuis.

Vingt-six ou vingt-huit jardins fondés par lui existent encore en Géorgie.

Nous revînmes à l'hôtel Jacob en triomphateurs, et, dès le même jour, nous eûmes à notre dîner des côtelettes de chevreuil, un lièvre en civet et un faisan rôti.

Le prince et son nouker n'en revenaient pas : ils fussent restés dix ans chez maître Jacob, que dix ans ils eussent mangé du bélier.

Au milieu de tout cela, je travaillais cinq ou six heures par jour, et j'avançais mon *Voyage au Caucase*, dont les trois quarts étaient déjà faits.

Le prince ne comprenait pas que j'eusse à peu près la même aptitude à manier la plume, le fusil et la cuiller à pot ; cela lui donnait une haute idée de la civilisation d'un peuple où le même homme était à la fois poëte, chasseur et cuisinier.

Je n'avais pas encore vu le lac de Poti ; mais je savais qu'à la gauche de l'embouchure du Phase se trouvait un grand lac.

Ce lac, dit-on, est sur l'emplacement même de l'ancienne ville grecque de Phasis ; un tremblement de terre l'engloutit et un lac surgit à sa place.

En arrivant, placé que j'étais entre la mer, un fleuve et un lac, ma première demande avait été :

Du poisson !

On m'avait répondu qu'il n'y en avait pas.

Cette fois, avec une certaine hésitation, je demandai s'il y avait des pêcheurs ? A mon grand étonnement, on me répondit qu'il y en avait.

S'il n'y avait pas de poisson, comment y avait-il des pêcheurs ?

Cela me fut expliqué, lorsque j'y eus mis un peu d'insistance.

Il y avait beaucoup de poisson, au contraire, dans le fleuve, dans la mer et dans le lac ; mais c'était à Poti qu'il n'y avait pas de poisson, du poisson frais du moins.

Les habitants de Poti, habitués à manger du poisson salé qui coûte trois ou quatre sous la livre, n'éprouvent aucun besoin de manger du poisson frais.

C'est une délicatesse d'Européen dont n'ont aucune idée les Asiatiques, qui se repaissent de la première chose qu'ils trouvent, pourvu que cette chose ne soit pas contraire à la loi.

Les pêcheurs pêchent donc du poisson, et beaucoup; mais, à peine pêché, ils le salent, lui font remonter le Rioni et vont le vendre à Maranne et à Koutaïs.

Je fis venir des pêcheurs, et nous conclûmes le marché suivant :

Le lendemain, ils pêcheraient pour moi, à un rouble par heure, du moment qu'ils auraient jeté leur filet pour la première fois. Je prendrais de leur pêche ce qui me conviendrait, je leur laisserais le reste.

Il fut convenu que l'on partirait à onze heures du matin.

J'avais la nuit et la matinée pour travailler.

Du bâtiment qui devait venir, il n'en avait pas été question ; on n'en attendait plus que le 1er février, style russe, 13 février chez nous.

A dix heures et demie, nous partîmes de la maison Jacob, et, après un quart d'heure de marche, marche pendant laquelle nous contournâmes le village de Poti, nous arrivâmes auprès de l'espèce de canal qui met en communication le lac avec la mer.

Là, nos pêcheurs nous attendaient ; ils montaient deux barques, et étaient au moins huit ou dix hommes dans chacune d'elles.

Une troisième barque, avec deux rameurs, stationnait près du rivage; cette barque, c'était la nôtre.

Nous ramâmes vers l'est.

Au fur et à mesure que nous avancions, le canal

s'élargissait, et nous finîmes par déboucher dans un lac qui pouvait avoir trois lieues de tour. Enfin, lorsque nous fûmes entrés d'une verste dans le lac, les deux barques pêcheuses s'arrêtèrent et préparèrent une immense seine.

L'une des deux barques demeura stationnaire, l'autre continua de marcher en laissant tomber son filet et en décrivant un grand cercle.

Puis, le cercle décrit, elle revint s'appuyer à celle qui était restée stationnaire. Alors, des deux barques, les pêcheurs se mirent à tirer le filet. Ils furent près d'une heure à l'amener à eux.

J'aurais pu borner là ma pêche : le filet contenait plus de cinquante livres de poisson.

Mais, par plaisir, je demandai un second coup de filet.

Nous recommençâmes.

Cette seconde pêche donna plus du double de la première.

Il y avait deux heures que nous pêchions, je devais deux roubles à nos hommes; je pouvais, pour mes deux roubles, leur prendre cent ou cent cinquante livres de poisson.

Je me contentai d'une carpe de trente livres, de deux magnifiques soudaks et de trois poissons plats qu'on appelle, je crois, des corassins.

Quant au reste, nous le laissâmes à nos pêcheurs, enchantés de leur journée.

On passa une corde dans les ouïes de nos poissons et on les traîna à la remorque de la barque, pour qu'ils arrivassent vivants.

En touchant terre, Vasili les prit sur son dos, pendus au bout de leur corde ; il en avait sa charge.

Rien n'était beau comme les éclairs d'or et d'argent que ces magnifiques poissons jetaient en reflétant le soleil dans les mouvements de leur agonie.

Le luxe de nos dîners allait croissant.

Notre prince rose n'avait jamais fait pareille chère ; il eût voulu que nous restassions à perpétuité et que le prince Bariatinsky n'arrivât jamais.

Ses hommes aussi étaient dans l'ébahissement : ils mangeaient à en crever ; mais, enfin, ils n'en pouvaient prendre que ce qu'ils contenaient.

Nous envoyions des plats de notre table au marchand turc, qui n'avait jamais placé un morceau de pain et une aile de poulet à pareil intérêt.

Il mangeait de tout : de la matelote, sans s'apercevoir qu'elle était au vin ; du chou, sans remarquer qu'il était au lard.

Toute la maison, Vasili en tête, était en bombance de nos reliefs ; si notre séjour s'était prolongé, nous aurions fini par nourrir tout Poti.

J'avais pris Vasili en grande amitié ; un jour, je lui fis demander par Grégory s'il voulait venir avec moi en France.

Il jeta un cri de joie, disant que c'était son plus grand désir, mais qu'il n'avait point osé me le demander.

Il fut donc convenu qu'il viendrait avec moi.

Seulement, il y avait un obstacle : il lui fallait un passe-port.

Mais il était de Gori ; pour avoir ce passe-port, il devait retourner à Gori ; pour retourner à Gori, il fallait cinq

jours au moins, cinq pour revenir de Gori, c'était dix. Dans dix jours, nous l'espérions bien du moins, nous serions partis.

Il prétendit qu'il tournerait l'obstacle en prenant le passe-port d'un de ses camarades; ce passe-port n'était valable que jusqu'à Trébizonde; mais, à Trébizonde, nous trouverions les paquebots des Messageries impériales, et, une fois à bord des paquebots français, comme mon passe-port à moi portait un domestique, la chose irait toute seule.

Il ne nous manquait donc plus qu'une chose pour partir, c'était le bateau.

Enfin, le 1er février au matin, on signala un pyroscaphe, et, une demi-heure après, on vint nous annoncer que *le Grand-Duc-Constantin* venait de jeter l'ancre à deux verstes au large et repartirait vers trois heures de l'après-midi.

Le petit bâtiment à vapeur qui franchit la barre du fleuve et qui conduit les voyageurs au paquebot commençait à chauffer; à midi, il partirait.

Le prince Bariatinsky n'était pas arrivé.

C'était le prince Salomon Ingheradzé qui nous annonçait tout cela; il s'était fait magnifique pour recevoir le prince, qui n'arrivait pas : au lieu de sa tcherkesse tigrée, il avait une tcherkesse noir et or.

Ses armes et sa ceinture faisaient un magnifique effet sur ce fond sombre.

Je chargeai Grégory de régler notre compte avec son compatriote Jacob. Au bout de dix minutes, il arrivait l'oreille basse, et me rapportait la carte en hésitant.

L'addition se montait à quatre-vingts roubles.

C'est-à-dire trois cent vingt francs !

A quoi diable avions-nous pu dépenser trois cent vingt francs, quarante francs par jour ?

Sur huit jours que nous étions restés à Poti, nous nous étions nourris, pendant six, de notre chasse et de notre pêche.

Il est vrai que notre logement seul montait à vingt-quatre roubles.

Ma chambre — vous savez ce que c'était que ma chambre — était cotée à deux roubles par jour.

Quatre francs plus cher qu'une chambre à l'hôtel du *Louvre !*

Comme Moynet partageait la sienne avec le prince rose, devenu le prince noir après avoir été le prince tigré, il ne la payait que quatre francs.

Tout était dans les mêmes proportions; nous avions bu pour quarante francs de thé et cent francs de vin.

— Eh bien, fis-je à Grégory, quand je vous disais d'arrêter nos prix d'avance !

Nous payâmes, ou plutôt je payai mes quatre-vingts roubles. Nous avions dépensé plus de douze cents francs de Tiflis à Poti.

Le prince Ingheradzé nous déclara que, nous partis, il allait partir. Il ne se sentait pas la force d'attendre seul à Poti le prince Bariatinsky jusqu'au prochain bateau, c'est-à-dire jusqu'au 7.

Par les soins et sous l'inspection de Vasili, nos treize colis avaient été transportés de l'hôtel de maître Jacob au petit bateau à vapeur qui avait mission de les transporter au grand. Nous suivîmes nos effets, et le prince nous suivit.

J'ai rarement rencontré un homme aussi sympathique, aussi beau, aussi vigoureux, aussi alerte, aussi joyeux que ce charmant prince. Je ne sais si je le reverrai jamais, mais je me souviendrai de lui toute ma vie.

Nous réglâmes le prix du transport de nos colis avec nos portefaix, et nous respirâmes. C'était la dernière fois que nous aurions à mettre la main à la poche à Poti, et nous avions remarqué que c'était, en général, un mouvement qui coûtait très-cher dans la nouvelle ville de l'empereur Alexandre.

Enfin, notre petit bateau se mit en mouvement ; c'est le même qui, l'été, c'est-à-dire quand les eaux du Rioni sont grossies par la fonte des neiges, fait la navigation de Maranne à Poti, et *vice versa.*

Il est à quille plate et ne peut tenir la mer.

En une demi-heure, nous fûmes à bord du *Grand-Duc-Constantin.* Nous avions payé d'avance nos places pour Trébizonde ; la dépense, cette fois, rentrait dans des prix chrétiens : c'était trois roubles par personne et un rouble pour Vasili.

Grâce à son passe-port pour Trébizonde, on ne fit aucune difficulté de le prendre à bord du *Grand-Duc-Constantin,* et, pendant que nous nous installions à l'arrière, il alla prendre sa place à l'avant.

Le capitaine du bâtiment vint à nous ; il parlait un peu français. C'était un charmant homme de vingt-huit à trente ans, ayant — suite d'une blessure reçue à Sébastopol, au bastion du Mât — un tic qui lui faisait cligner l'œil ; mais il y a des gens qui ont de la chance : ce tic donnait à son regard une expression des plus spirituelles.

Il faut croire qu'il y avait bien quelque chose de cela auparavant, et que le miracle n'est pas dû tout entier à notre éclat d'obus.

Nous étions arrivés à midi et demi, et nous ne devions partir qu'à trois heures. Nous avions donc tout le temps d'installer nos treize colis à bord et de nous y installer nous-mêmes; d'ailleurs, notre installation ne devait pas être longue; nous arrivions dans la nuit, ou au point du jour du surlendemain, à Trébizonde.

Il y avait déjà une heure que nous étions arrivés à bord; j'étais au salon à causer avec le second, lorsqu'on m'annonça qu'une barque, avec douze soldats russes conduits par un officier, venait d'aborder le paquebot, et que l'officier réclamait Vasili comme sujet russe quittant la Russie sans passe-port.

Le pauvre Vasili avait été dénoncé par un ami, jaloux de sa bonne fortune.

Il n'y avait pas à lutter contre la loi russe, surtout à bord d'un bâtiment russe. Vasili fut rendu sans résistance.

Seulement, Vasili, au moment de descendre dans la barque, me dit un mot qui me toucha :

— Dans quatre jours, j'aurai mon passe-port, et, dans un mois, je vous aurai rejoint à Paris.

Je priai l'officier de permettre que j'aidasse le brave garçon dans cette louable résolution.

Je ne le connaissais pas encore assez pour lui laisser la somme nécessaire à son voyage; cinq ou six cents francs pouvaient le tenter et le mener à mal : l'occasion fait le larron.

D'ailleurs, j'étais assez riche encore pour le prendre

avec moi, mais pas assez pour lui laisser l'argent qui devait l'amener tout seul.

Je lui donnai d'abord un petit mot pour le colonel Romanof; ce petit mot devait lui faire délivrer un passe-port.

Puis ensuite une pancarte ainsi conçue :

« Je recommande le nommé Vasili, Géorgien, entré à mon service à Poti, et forcé de rester en arrière par absence de passe-port, à toute personne à laquelle il s'adressera, et particulièrement à MM. les commandants des bateaux à vapeur des Messageries impériales, et à MM. les chanceliers de consulat.

» On pourra tirer sur moi, à Paris, rue d'Amsterdam, n° 77, pour les dépenses faites à son sujet.

» ALEX. DUMAS.

» Poti, 1er février russe, 13 février français. »

Je remis les deux papiers entre les mains de Vasili, en lui disant :

— Va, et, si tu es aussi intelligent que je le crois, tu arriveras avec cela.

Et, plein de confiance dans l'avenir et ses deux papiers, Vasili se remit aux mains de l'officier et des soldats russes.

Le bateau qui l'emmenait était encore en vue, que *le Grand-Duc-Constantin* levait l'ancre et que nous naviguions, de notre côté, vers Trébizonde.

C'est un charmant bateau que *le Grand-Duc-Constan-*

tin, commandé, je l'ai déjà dit, par un charmant capitaine, et qui marche de première force : tout y est d'une propreté française, plus que française, hollandaise.

Le capitaine, qui avait deux chambres, une sur le pont, une dans le faux pont, à la poupe, m'avait donné cette dernière, comme plus commode pour moi, dans le cas où je voudrais travailler.

Elle avait un beau lit blanc avec des draps et des matelas, chose que, depuis six mois, j'avais complétement perdue de vue.

Je fus tenté de me mettre à genoux devant mon lit et d'y faire ma prière comme devant une chapelle.

Travailler! ma foi, non, ce serait pour une autre nuit; ma nuit! je la passerais tout entière dans ce beau lit blanc.

Je m'y serais fourré tout de suite, si le dîner n'avait pas sonné.

Je gagnai la salle à manger, située sur le pont.

Nous étions, en tout, cinq ou six passagers : il y avait à dîner pour vingt personnes.

Ce n'était pas l'abondance du dîner qui était réjouissante, c'était la propreté du service.

Nous avions pu faire, pour l'inauguration de Poti au rang de ville, un dîner copieux; nous n'avions pas pu faire un dîner propre.

Depuis Gori, où nous avions dîné chez le gouverneur de la ville, beau-frère de Grégory, nous n'avions pas trouvé une serviette où nous osassions nous essuyer les doigts.

O Propreté! dont les Italiens n'ont fait qu'une demi-vertu, permets que je fasse de toi une sainte.

Je ne sais si ce fut la blancheur des nappes et des serviettes qui nous fit trouver le dîner excellent; mais ce que je sais, c'est que ce dîner à bord du *Grand-Duc-Constantin* fut un des meilleurs repas que j'aie faits de ma vie.

Après le dîner, nous montâmes sur le pont ; le temps était beau, magnifique même pour l'époque ; le navire avait une marche tellement douce, qu'une pièce de cinq francs posée sur son épaisseur restait debout.

L'aspect de la côte était splendide : le Caucase ouvrait ses deux bras immenses comme pour attirer à lui la mer Noire ; un de ces bras s'étendait jusqu'à Taman, l'autre jusqu'au Bosphore.

C'était entre ces deux bras qu'avaient passé, d'Asie en Europe, toutes les invasions de l'Orient.

Le terrain situé entre ces deux grandes chaînes nous apparaissait bas, peu mouvementé, tout couvert de forêts.

Sur tout le rivage, on n'apercevait pas une maison.

Nous longions la côte du Gouriel et du Lazistan, réunis à la Russie par les derniers traités, qui ont porté les limites de l'empire d'Alexandre II à la pointe du fort Saint-Nicolas, c'est-à-dire plus près de la Turquie qu'elles n'ont jamais été.

Le premier port russe commence à Batoum.

Nous devions nous arrêter douze heures à Batoum pour y prendre des passagers et des colis; voilà pourquoi nous mettions trente-six heures à aller à Trébizonde, où l'on pourrait aller en quinze ou dix-huit heures, si l'on faisait route directe.

La nuit vint et confondit tous les points inférieurs

dans un horizon grisâtre; mais, longtemps après que l'on ne voyait plus rien dans la plaine, les sommets argentés de la double chaîne caucasique brillaient encore dans le ciel comme des nuages pétrifiés.

Je pensai qu'il était temps de faire connaissance avec ces beaux draps blancs qui avaient, rien qu'à la vue, fait passer une impression de bien-être dans toute ma personne.

Quand je me réveillai, le bateau était immobile; nous étions dans le port de Batoum.

A part un ou deux regards jetés sur la ville, ou plutôt sur le village de Batoum, dont Moynet, au reste, fit un dessin, je passai toute la journée à travailler dans la cabine du capitaine.

A huit heures du soir, le bâtiment se remit en route. Au point du jour, nous avait affirmé le capitaine, nous serions en vue de Trébizonde.

Au point du jour, j'étais sur le pont; une crainte m'avait tenu éveillé, malgré les beaux draps blancs et les bons matelas moelleux.

C'est que, d'habitude, les bateaux français partent le samedi de Trébizonde, et que le bateau russe retardé d'un jour par le mauvais temps qu'il avait rencontré sur les côtes de Crimée, n'arrivait que le dimanche.

Mais à peine m'eut-il aperçu, que le capitaine me rassura.

Avec son œil de marin, il avait reconnu dans le port de Trébizonde la coupe d'un bâtiment à vapeur français.

Il pouvait même presque affirmer que ce bateau à vapeur s'appelait *le Sully*.

Il ne se trompait pas : une heure après, nous passions bord à bord du *Sully*, et, à cette question lancée du pont du *Grand-Duc-Constantin* :

— A quelle heure partez-vous ?

Une voix française, la voix du contre-maître, répondit :

— Ce soir, à quatre heures.

Le soir, à quatre heures, en effet, après avoir pris congé de notre capitaine, après avoir, vu le gros temps, embarqué avec grande difficulté notre immense bagage à bord du *Sully*, nous levions l'ancre pour Constantinople, en faisant escale à Samsoun, à Sinope et à Ineboli.

LXIV

BAZAR D'ESCLAVES

Voici ce qui s'était passé dans la journée :

Je m'étais présenté à bord du *Sully* pour savoir officiellement à quelle heure il partait et quel était le prix des places jusqu'à Marseille.

J'avais été assez mal reçu par le second, qui avait répondu que ces détails regardaient l'administration, et qu'il m'invitait, en conséquence, à aller me renseigner à terre.

Je me retournai du côté de Moynet :

— On voit bien, lui dis-je, que nous touchons cette belle terre de France.

Je venais de dire une injustice : le second du bâtiment m'avait pris pour un général russe, et avait pris Moynet pour mon aide de camp. Il avait été confirmé dans cette idée par trois ou quatre phrases italiennes que j'avais échangées avec le pilote du *Grand-Duc-Constantin*, qui m'avait accompagné, et par quelques mots géorgiens dont j'avais apostrophé Grégory.

— Quels polyglottes que ces Russes ! avait-il dit quand j'eus le dos tourné. En voilà un qui parle français comme un Français.

Je n'avais pas entendu le compliment, et, par conséquent, je n'avais pu revenir sur ma première idée, que je n'avais été mal reçu, moi qui venais de faire un si beau voyage comme hospitalité, que parce que, Français, je mettais le pied sur le bâtiment d'une administration compatriote.

Au reste, comme il n'y avait rien de mieux à faire que de suivre l'avis du second du *Sully*, je profitai de l'obligeance qu'avait eue le commandant du *Grand-Duc-Constantin* de mettre sa yole à ma disposition pour me faire conduire à terre.

Je visitais donc Trébizonde malgré moi. Trébizonde n'était point comprise dans le voyage que je venais de faire; c'était une des étapes de celui que j'allais faire, et j'ai pour principe d'accomplir chaque chose en son temps.

Voilà pourquoi je n'ai pas vu Constantinople, quoique je sois resté six jours à l'ancre en face de la Corne d'or.

Nous avions eu grand'peine à gagner la terre, la mer étant mauvaise; mais, enfin, nous avions atteint une

espèce de débarcadère sur lequel nous avions grimpé, poussés par une vague qui ne s'était pas contentée de se répandre dans notre barque, mais qui avait poussé la familiarité jusqu'à nous prendre à bras-le-corps.

Il va sans dire que nous étions sortis trempés de cet embrassement.

Nous montâmes, en nous secouant, la pente rapide qui conduit du port à la ville, et, après quelques détours dans des rues dont nous avions vu le spécimen à Derbend et à Bakou, nous arrivâmes à l'administration des Messageries impériales.

Je fus reçu par un homme charmant, M. Baudhouy, lequel m'accueillit non-seulement en compatriote, mais encore en ami. Tout ce qu'en l'absence d'ordres supérieurs il pouvait faire de concessions, il le fit, et, en outre, comme sur ces entrefaites entrait le capitaine Daguerre, commandant en premier du *Sully*, il me recommanda à lui.

L'accueil du capitaine fut tout l'opposé de celui que m'avait fait son second. Sur son invitation, je congédiai la yole du capitaine russe, le commandant Daguerre s'engageant à me reconduire à bord du *Sully*.

— Ah! pardieu! me dit-il, vous êtes bien tombé. Avez-vous vu vos compagnons de route?

— J'ai à peine mis le pied à bord de votre bâtiment, capitaine, lui répondis-je.

Et je lui racontai la façon dont j'avais été reçu.

Il secoua la tête.

— Il y a quelque chose là-dessous, me dit-il. Lucas est un Breton un peu rude, un peu sauvage; mais, de là à être impoli envers un homme comme vous, il y a un

abîme. Du reste, tout cela s'expliquera à bord du *Sully*.

— En attendant, capitaine, vous m'avez dit un mot sur mes compagnons de route qui me donne le désir de faire connaissance avec eux.

— Vous revenez du Caucase?

— Oui.

— Alors, vous ne ferez pas, vous renouvellerez connaissance.

— Ah! vous avez des Géorgiens... des Arméniens... des Imérétiens?

— J'ai mieux que cela, j'ai trois cents Kabardiens pur sang.

— Qui vont à Constantinople?

— Comme vous le dites.

— C'est donc une émigration?

— Non; c'est une spéculation.

Je regardai le capitaine.

— Eh! mon Dieu, me dit-il, il est clair comme le jour que tous ces coquins-là vont vendre au marché leurs femmes et leurs enfants.

Je l'interrompis.

— Bon! fis-je, et vous prêtez la main à cette traite des blancs?

— Que voulez-vous que nous y fassions? Tous ces drôles sont parfaitement en règle, il n'y a pas un cheveu à y reprendre. Chacun a son passe-port. D'ailleurs, les femmes, qui se croient toutes destinées à épouser des pachas ou à entrer dans le harem du Grand Seigneur; sont dans la joie de leur âme. Pardieu! si elles se réclamaient de nous, nous interviendrions, mais elles n'ont garde.

— Alors, vous disiez bien, capitaine, j'ai de la chance. Et quand retournons-nous à bord ?

— Quand vous voudrez, dit M. Baudhouy; voici votre patente.

Le capitaine, voyant le désir que j'avais de remonter sur *le Sully*, prit les papiers et s'inclina de mon côté pour me dire, comme Duprez dans *Guillaume Tell*, que les chemins m'étaient ouverts; il avait supprimé l'*ut* de poitrine, voilà tout. Je le suivis.

Une heure après, au milieu d'une bourrasque de tous les diables, nous abordions *le Sully*.

Cette fois, tout était changé comme réception, et nous ne trouvâmes au haut de l'échelle, Lucas en tête, que des visages souriants et des mains tendues.

Le second, si rébarbatif à ma première visite, était le plus empressé à la seconde.

La méprise me fut expliquée, et le commandant Lucas cessa de s'extasier sur ce que je parlais français comme un Français.

— Maintenant? demandai-je au capitaine en regardant de tous côtés.

— Quoi? me demanda-t-il.

— Où sont donc vos Kabardiens?

— Dans l'entre-pont, pardieu!

— Peut-on y descendre?

M. Baudhouy tira sa montre.

— Ce n'est pas la peine, dit-il, d'autant plus que je présume que ce sont les Kabardiennes surtout que vous désirez voir.

— J'avoue que j'ai vu jusqu'à présent plus de mâles que de femelles.

— Eh bien, vous allez en voir une procession, de femelles !

— Et où va cette procession ?

— Où Jocrisse menait les poules.

— Tiens !

A peine avais-je poussé l'exclamation, que la tête de colonne parut à l'écoutille.

Elle était conduite par un vénérable vieillard à barbe blanche, Jocrisse de soixante et dix à quatre-vingts poules de tout âge, depuis dix ans jusqu'à vingt, qui s'en allaient par tribord, sans nul sentiment de notre pudeur européenne, faire les unes après les autres une halte à la bouteille des matelots, et, s'en revenant par bâbord, rentraient dans l'écoutille avec la grâce d'une fille, non pas même de poules, mais d'oies.

— En voulez-vous ? me demanda le capitaine. Tout cela est à vendre.

— Ma foi, non, lui répondis-je, ce n'est pas autrement tentant. Maintenant, ce que je voudrais voir, c'est leur aménagement.

— Avez-vous de la poudre persane contre les insectes ?

— Dans ma malle, oui.

— Ce n'est pas assez ; ouvrez votre malle.

— Oh ! c'est un trop grand embarras.

— Eh bien, regardez par l'écoutille.

Je regardai par l'écoutille.

Kabardiens et Kabardiennes étaient parqués par famille dans des espèces de box, d'où ils ne bougeaient de la journée, à part une seconde promenade dans le genre de celle que je venais de voir, et que faisaient les mêmes femmes à neuf heures du matin.

Tout cela était d'une saleté révoltante.

Ce qu'il y avait de curieux, c'est que, par hasard, deux tribus ennemies étaient venues en même temps et dans le même but demander passage à bord du *Sully*.

On en avait parqué une à tribord, l'autre à bâbord.

D'un côté à l'autre, ils se bombardaient des yeux.

Sur ces entrefaites, le dîner sonna.

— Êtes-vous prêt? demanda le capitaine au mécanicien en chef.

— Oui, mon commandant, répondit celui-ci.

— Eh bien, levons l'ancre et marchons à toute vapeur : nous sommes d'un jour en retard, et nous allons avoir du mauvais temps.

En effet, le violon était mis.

Qu'est-ce que le violon? demanderez-vous, cher lecteur.

Le violon est tout simplement un appareil de cordes qui fait ressembler la table à une immense guitare, et qui a pour but d'empêcher les assiettes, les verres, les bouteilles et les plats, de rouler de la table sur le plancher.

En général, quand le violon est mis, les convives sont rares.

Au reste, à la table du capitaine, nous n'étions que nous trois, Moynet, Grégory et moi.

Encore n'étions-nous que nous deux, Moynet et moi.

Grégory était déjà dans son lit : le simple balancement du bâtiment à l'ancre avait suffi pour lui donner le mal de mer.

Pendant le dîner, le bâtiment se mit en marche.

Au dessert, nous entendîmes de grands cris, puis presque aussitôt le contre-maître de quart entra réclamant le docteur.

Le docteur se leva.

— Qu'y a-t-il? demandâmes-nous d'une seule voix.

— Les deux chefs se sont battus, dit le contre-maître avec un accent marseillais qui faisait plaisir à entendre quand, depuis un an, on n'a entendu que l'accent russe, — et *tron de l'air!* il y en a un qui a coupé la figure de l'autre d'un coup de couteau.

— C'est bien, dit le capitaine en se rasseyant, que l'on mette aux fers celui qui a donné le coup de coutean.

Le docteur sortit derrière le contre-maître; nous entendîmes au-dessous de nos pieds un certain trépignement, comme lorsqu'une lutte a lieu; puis le silence se rétablit.

Dix minutes après, le docteur rentra.

— Eh bien? demanda le capitaine Daguerre.

— C'est un joli coup de kandjar, répondit le docteur, qui prend en diagonale la figure de celui qui l'a reçu, qui commence au sourcil et finit au menton, en coupant en deux l'œil droit.

— Il n'en mourra pas? demanda le capitaine.

— Non; mais il pourra être un jour roi du royaume des aveugles.

— C'est-à-dire qu'il sera borgne? fis-je à mon tour.

— Oh! dit le docteur, il l'est déjà.

— Et celui qui a fait le coup, demanda le capitaine, est-il aux fers?

— Qui, capitaine, il y est.

— Très-bien.

Le capitaine venait à peine de moduler cette exclamation de satisfaction, que l'interprète du *Sully* entra.

— Capitaine, dit-il, c'est une députation de nos Ka-

bardiens qui demande à être introduite devant vous.

— Que me veut-elle? demanda le capitaine.

— C'est ce qu'elle ne veut dire qu'à vous.

— Faites entrer la députation.

La députation entra : elle se composait de quatre hommes ; elle était conduite par ce même respectable vieillard auquel la promenade des femmes était confiée.

— Parlez, dit le capitaine sans se lever.

Le vieillard parla.

— Que dit-il? demanda le capitaine Daguerre, quand il eut parlé.

— Il dit, capitaine, que vous devez mettre en liberté l'homme que vous avez ordonné de mettre aux fers.

— Et pourquoi dois-je le mettre en liberté?

— Parce que la rixe a eu lieu entre montagnards, que la justice française n'a rien à voir là-dedans, et que, s'il y a un coupable, c'est eux qui se chargeront de le punir.

— Répondez-leur, fit le capitaine, que, du moment qu'ils sont sur un bâtiment français, et que je suis le capitaine de ce bâtiment, la justice doit être rendue à la française — et par moi.

— Mais, capitaine, ils ajoutent...

— Allons, allons, dit le capitaine, faites-moi rentrer dans l'entre-pont tous ces marchands de chair humaine, et qu'ils se taisent, ou... mille tonnerres! ils auront affaire à moi!

Le capitaine Daguerre ne jure jamais que dans les grandes occasions ; mais, quand il jure, on sait que c'est sérieux.

L'interprète sortit donc, poussant devant lui les députés.

Nous prenions le café, quand le second se précipita dans la salle à manger.

— Capitaine, dit-il, il y a révolte parmi nos Kabardiens.

— Révolte? demanda le capitaine; et à quel propos?

— Ils veulent qu'on mette leur compatriote en liberté.

— Comment, ils veulent? dit le capitaine avec un rire plus menaçant que la plus terrible menace.

— Ou, disent-ils...

Le second s'arrêta.

— Que disent-ils?

— Eh bien, ils disent que, comme ils sont en nombre et armés, ils sauront bien obtenir de force ce qu'on ne voudra pas leur accorder de bonne volonté.

— Fermez les écoutilles, dit tranquillement le capitaine, et lâchez dans l'entre-pont l'eau de la chaudière.

Puis, se rasseyant :

— Vous ne prenez pas d'eau-de-vie avec votre café, monsieur Dumas? me dit-il.

— Jamais, capitaine.

— Vous avez tort; c'est trois jouissances au lieu de deux : café seul, eau-de-vie et café, autrement dit gloria, et eau-de-vie seule.

Et le capitaine savoura son gloria.

Au moment où il reposait sa tasse dans sa soucoupe, on entendit des hurlements.

— Eh ! capitaine, demandai-je, qu'est-ce que cela?

— Ce sont nos Kabardiens que le mécanicien échaude.

L'interprète entra.

— Eh bien, nos révoltés? demanda le capitaine.

— Ils se rendent à discrétion, capitaine.

— C'est bien. Arrêtez les robinets, mais laissez les écoutilles fermées.

— Arrêtez les robinets! cria le lieutenant, qui se tenait derrière l'interprète.

On arrêta les robinets, et tout rentra dans l'ordre.

—

Le jeudi suivant, à quatre heures de l'après-midi, nous jetions l'ancre en face de la Corne d'or.

Notre voyage au Caucase était fini, à la rigueur, le jour où nous avions quitté Poti ; seulement, il avait en réalité duré jusqu'au moment où nous nous séparâmes de nos, Kabardiens, ce qui n'eut lieu qu'à Constantinople.

—

Il y a quelques jours, je fus réveillé à six heures du matin par ma cuisinière, qui entra dans ma chambre, tout effarée.

— Monsieur, me dit-elle, il y a en bas un homme qui ne parle aucune langue, qui dit seulement : ***Monsieur Dumas***, et qui veut absolument entrer.

Je descendis mes escaliers quatre à quatre, convaincu que c'était Vasili qui m'arrivait.

Je ne me trompais pas. Le brave garçon était venu de Poti à Paris, était resté vingt-sept jours malade à

Constantinople, et avait dépensé en route soixante et un francs cinquante centimes.

Et tout cela, ne sachant pas un mot de français.

J'espère, cher lecteur, que vous êtes édifié maintenant sur l'intelligence de Vasili.

FIN

UNIV. C.

JAN 4 1913

TABLE

		Pages.
XLIV.	Le prince Ellico Orbeliani.	1
XLV.	Djemal-Eddin.	13
XLVI.	Tiflis.	30
XLVII.	La Géorgie et les Géorgiens	45
XLVIII.	Route de Tiflis à Vladikavkas	57
XLIX.	La rencontre de la nouvelle année. —La bénédiction des eaux	94
L.	Télègue, tarentasse et traîneau.	104
LI.	Les canards l'ont bien passée.	117
LII.	Où Timaf trouve à faire un nouvel emploi de ses allumettes chimiques..	128
LIII.	Le Sourham.	138
LIV.	Molite.	153
LV.	Koutaïssi, Koutaïs, Cotys, Æa.	166
LVI.	La route de Koutaïs à Maranne.	181
LVII.	Les scopsis..	193
LVIII.	Route de Maranne à Cheinskaïa.	209

Pages.

LIX. Les bouches du Phase. 222

LX. Poti, ville et port de mer par oukase de l'empereur Alexandre II. 232

LXI. L'hôtel Akob. 242

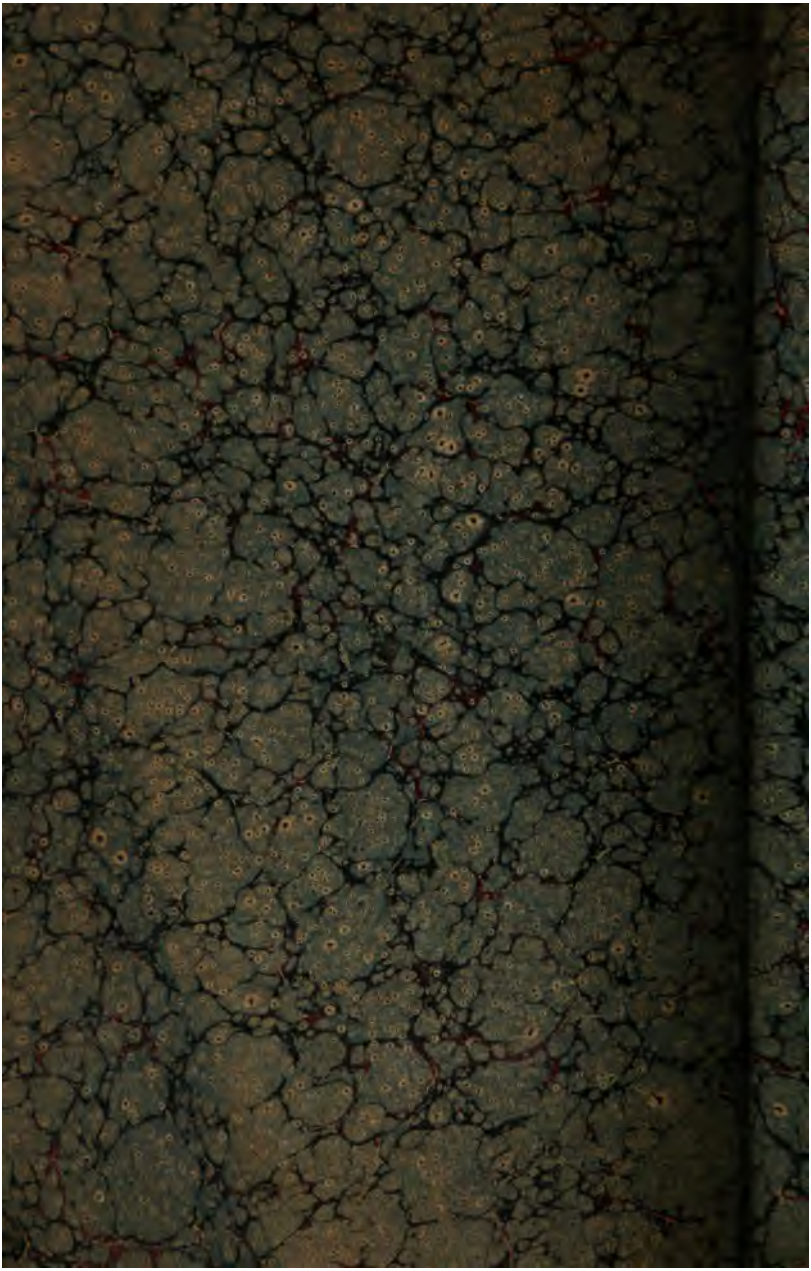
LXII. Les plaisirs de Poti. 250

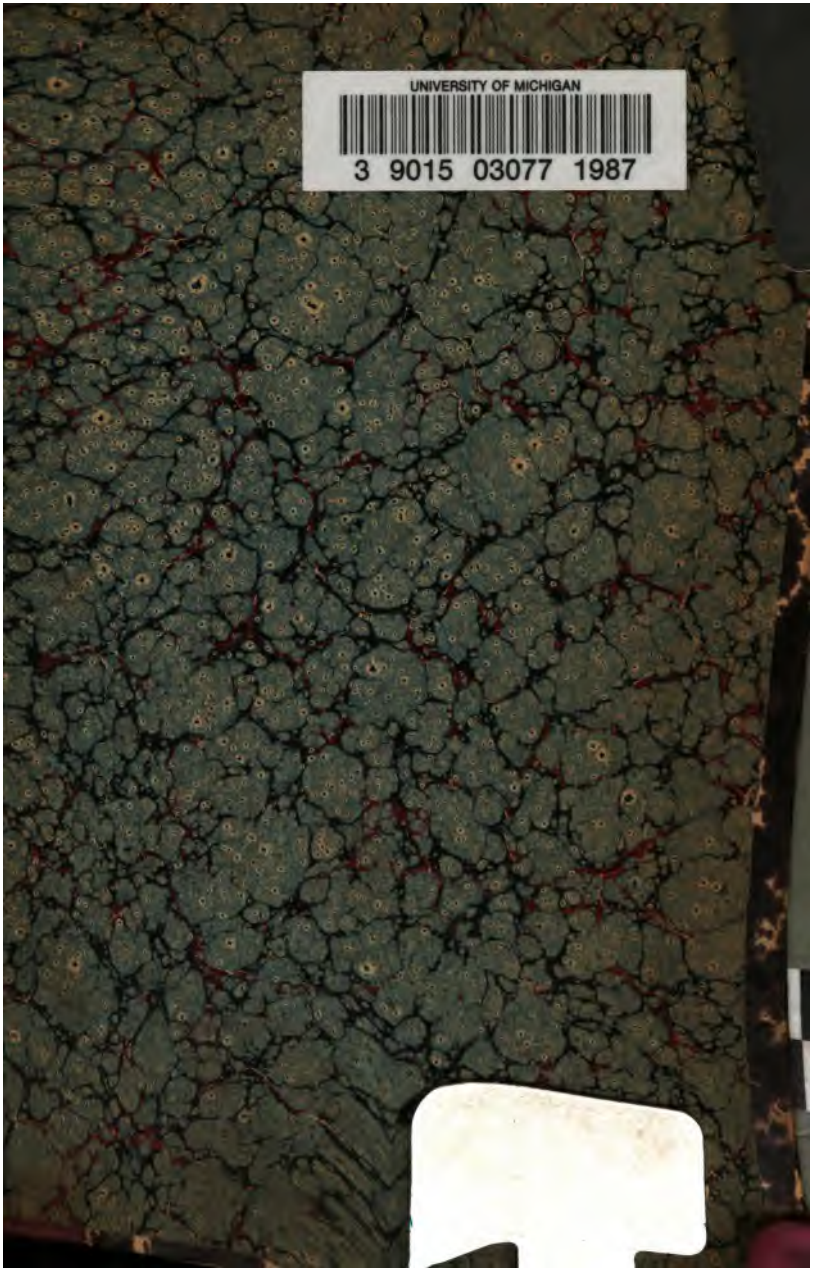
LXIII. Chasse et pêche. 265

LXIV. Bazar d'esclaves. 279

FIN DE LA TABLE

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03077 1987